

LA FEMME DANS L'ŒUVRE DE PIERRE LOTI

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Basil B. RAFTER, B. A. (Hons)
DIPLOMA IN EDUCATION

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL (v°)

—
1938

LA FEMME DANS L'ŒUVRE DE PIERRE LOTI

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LA FEMME DANS L'ŒUVRE DE PIERRE LOTI

THÈSE
POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE
À LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Basil B. RAFTER, B. A. (Hons)

DIPLOMA IN EDUCATION

PARIS
LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, BOULEVARD SAINT-MICHEL (V°)

1938



TO MY MOTHER

AVANT-PROPOS

Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, nous ont guidé dans la préparation de cet ouvrage. Tout d'abord, nous remercions Monsieur le Professeur Ascoli, sous la direction dévouée duquel le travail a été entrepris; ensuite, Monsieur Samuel Loti-Viaud dont la rare bienveillance nous a ouvert la « Maison des Aïeules » en l'île d'Oléron, les trésors de la maison féérique à Rochefort et le Château de la Roche-Courbon; Madame Clara Bourassin (« Odette V... »), pour ses indications intéressantes sur la personnalité du « Commandant »; Dr. T. V. Benn, de l'Université de Leeds, pour maint conseil précieux, et Monsieur J. Lombard et Mademoiselle A. Delange, du Lycée Lakanal, pour leurs suggestions critiques fort appréciées.

Paris, le 8 Mars, 1938.

B. B. R.

INTRODUCTION

L'ESTHETIQUE MODERNE ET LA VIE AFFECTIVE

Dans l'esthétique moderne se dessinent deux courants d'origine et de but bien différents. D'un côté, coulant de source classique, se trouve l'analyse du plaisir esthétique, qui se borne à résoudre le problème de la contemplation et considère une œuvre d'art comme une chose complètement détachée et partant statique. De l'autre côté se maintient et se fortifie de plus en plus une conception qui abandonne la théorie classique, qu'elle accuse d'être trop superficielle, pour s'attaquer au noyau intime de la question, l'âme même de l'artiste, pour en arriver à la compréhension de cette âme et de ses produits artistiques. A notre avis, ce dernier courant, tendant à rétablir l'équilibre de la critique, mérite une attention toute spéciale. Donc, en vue de la position que nous adopterons vis-à-vis d'elle, il nous semble non sans intérêt d'esquisser les grandes lignes de son développement.

Sa source paraît se placer dans le romantisme, dans ce grand mouvement non seulement littéraire mais aussi scientifique et esthétique qui se fit jour et prit une forme de plus en plus ample au cours du dix-neuvième siècle. Des explorations dans les nouveaux domaines historiques résulta un nouvel esprit critique dont l'équivalent se retrouva parmi les grands scientifiques, médecins et psychologues et qui devait servir de clé magique aux philosophes d'alors. D'entre

ceux-ci, Taine se détache remarquablement, car il représentait une sorte de coordination du progrès de son siècle, une synthèse de recherches et de théories et sa méthode critique faisait partie intégrale de sa philosophie déterministe.

Mais, de même qu'il avait réagi contre la philosophie spiritualiste par son associationisme, il provoqua une réaction contre son idée de « race, milieu et moment » parmi ses propres élèves. Se basant sur la tendance de la psychologie expérimentale à faire admettre l'existence d'un esprit pourvu d'intentions et non confondu avec l'intelligence, ils ouvrirent de nouvelles perspectives à la critique de l'art. Car, s'ils se séparaient de Taine, ce n'était nullement à cause du chemin qu'il avait emprunté, mais simplement parce qu'ils le dépassaient en connaissances psychologiques. Tout aussi bien que lui, ils avaient l'intention de les appliquer à la compréhension de l'art, mais elles étaient mieux fondées et plus fructueuses. Pour eux la pensée humaine n'est plus « un jeu de concepts ou d'images, mais elle tient par des fibres invisibles à la vie affective qui la nourrit, la commande, peut-être, elle participe à l'élan vital sans quoi il n'y a qu'une matière inerte »¹. Donc pour eux l'œuvre d'art n'est plus un simple don tombé d'un ciel bénin, mais l'émanation d'une vie psychologique particulière, dont la compréhension doit précéder celle de l'œuvre même.

En tant que procédé général, il n'y avait là rien de nouveau, étant donné que depuis Sainte-Beuve, la biographie, source la plus riche de renseignements sur les artistes, était acceptée comme base de la critique. Emile Hennequin², pionnier de la critique scientifique, part de ce même point de vue que « les faits

(1) AUDIAT, *La biographie de l'œuvre littéraire*, Paris, 1924, p. 4.

(2) HENNEQUIN, *La critique scientifique*, Paris, 1894.

psychologiques sont impliqués dans les faits esthétiques »³. Nouvelle cependant était l'attention que prêtaient les critiques à la vie affective comme matière première de l'art. Ribot jalonna le chemin de ses études sur les sentiments et sur la vie affective en général. L'inspiration qu'il donna aux psychologues ne fut égalée que par celle que puisa dans leurs traités une lignée célèbre de critiques (Lacombe, Paschal, Arnould cités par Audiat, p. 11 et seq.).

Or, la vie affective d'un auteur n'est pas toujours facile à déceler, même au chercheur armé des outils de la psychologie moderne. Dans maints cas, la biographie fait défaut et cette source si féconde reste inutilisable. Néanmoins, à l'autre extrême, rappelons les cas dans lesquels l'auteur ou l'artiste a noté lui-même, avec une finesse exquise, non seulement les détails de sa vie matérielle, mais encore ceux de ses sentiments vis-à-vis du monde et des personnes. Rousseau, Stendhal, de Vigny, pour n'en citer que les plus notables, qui ont laissé à la postérité l'histoire de leur vie intérieure, ont servi de sujet aux études psychologiques, à ces dissections qui relèvent en même temps de la science et de l'art descriptif. Si, comme dans le cas de Loti, nous avons donc la bonne fortune de posséder l'œuvre d'un auteur qui non seulement l'a tirée toute entière de son autobiographie, mais qui, dans ses cahiers intimes s'est donné pour tâche de fixer avec un grand effort de sincérité ses émotions et ses sentiments, il semble y avoir tout intérêt à examiner ces matériaux à la lumière des théories affectives de la psychologie moderne et à essayer de faire ressortir l'influence de la vie affective sur l'œuvre littéraire, surtout, et pour des raisons dictées par le sujet lui-même, en ce qui concerne la femme.

(3) AUDIAT, p. 6.

Il nous est bien évident que généralement, « les faits affectifs et les faits intellectuels apparaissent dans tous les phénomènes comme se compliquant, s'associant, s'évoquant les uns les autres »⁴. Aussi voulons-nous préciser dès maintenant que nous nous bornerons à l'étude de l'affectivité et de ses rapports avec un seul élément de l'ambiance parce que Loti paraît constituer un cas vraiment exceptionnel où le côté affectif du caractère prime presque totalement le côté intellectuel. Tant et si bien que l'auteur a eu mauvaise presse de plus d'un critique auquel cet aspect fondamental d'un esprit si extraordinaire a échappé.

(4) PAULHAN, p. 63.

CHAPITRE PREMIER

LES BASES PSYCHOLOGIQUES

SECTION A.

La mémoire affective.

Avant de commencer notre étude de cette partie spéciale du caractère de Loti, il convient de préciser les grandes lignes de la position psychologique que nous allons adopter. Aussi nous excusera-t-on de recourir à des citations assez longues dans le but de faire apparaître, à l'aide des travaux de quelques psychologues de tout premier ordre, les conceptions essentielles à notre exposé.

Que l'étude de l'homme doit être précédée de l'étude de l'enfant, voilà une doctrine si universellement acceptée de nos jours qu'il serait fastidieux d'y insister. Toutefois faut-il noter que la conception de l'enfant chez les psychologues modernes est toute nouvelle, fraîchement éclosée des efforts de toute une lignée, éducateurs pour la plus grande partie et comptant parmi eux Rousseau, Pestalozzi, Froebel et de nos jours le grand philosophe américain Dewey. Peut-être le membre de cette école dont les écrits, de même que le développement et la mise en pratique des théories sont le plus connus et admirés est-ce la Doctoresse Montessori. Son dernier ouvrage exprime avec une

telle clarté la théorie dynamique de l'enfance, que nous nous permettrons d'en citer les passages ayant une portée immédiate sur notre position.

« Le phénomène de l'enfant, inerte à sa naissance, a toujours donné lieu à des discussions philosophiques; mais il n'a pas, jusqu'à présent, attiré l'attention des médecins, des psychologues, ni des éducateurs..... Pourtant, dans la pratique de la vie ordinaire, ces conditions de la nature de l'enfant ont eu des conséquences qui représentent un réel danger pour sa vie psychique. Elles ont fait penser, à tort, que les muscles n'étaient pas seuls passifs, que ce n'était pas seulement la chair, mais l'enfant qui était inerte : un être passif, vide de toute vie psychique ⁵.....; l'enfant possède une vie psychique active, même alors qu'il ne peut la manifester, parce qu'il lui faut élaborer longuement et dans le secret ses difficiles réalisations. Et cette conception nous fait percevoir une vérité impressionnante — une âme emprisonnée, obscure, qui cherche à venir à la lumière, à naître, à croître ⁶.....; Et dans l'ambiance nouvelle, un autre être est là, au pouvoir énorme, gigantesque, qui l'attend, l'empoigne et l'étrangle » ⁷.

Ces prémisses sur la nature dynamique de l'enfant comportent un corollaire dont il est essentiel de saisir toute l'importance et toute l'étendue. La part de l'hérédité et du libre arbitre étant faite, l'ambiance dans laquelle vit le jeune enfant doit avoir une influence énorme sur la future orientation de son esprit, c'est-à-dire de ce mélange d'intelligence et d'émotion qui constitue ses fonctions supérieures. Il ne convient plus de comparer l'enfant à une tablette de cire molle où la vie grave un caractère comme au burin, mais

(5) MONTESSORI, *L'Enfant*, p. 29.

(6) IDEM, p. 31.

(7) IDEM, p. 31.

à une plante, pleine de sève vigoureuse, suivant fidèlement les contours du tuteur, fortifiée ou affaiblie selon l'efficacité de celui-ci et selon son emplacement dans le jardin. L'on sait par quels moyens la doctoresse entend donner à « l'embryon spirituel » une ambiance toute spéciale et il est à noter combien elle insiste sur ce qu'elle appelle « les périodes sensibles » pendant lesquelles l'attention est très intense. La sensibilité de l'enfant et sa susceptibilité à être suggestionné redoublent, quelquefois au point de produire un dédoublement d'une partie de sa personnalité par une partie de celle de l'adulte en contact avec lui. « Une période de l'existence où l'individu est prédisposé à la suggestion est précisément cette période de l'enfance où la conscience est en voie de formation et où la sensibilité envers les éléments extérieurs, est à un stade de création. L'adulte peut alors s'insinuer, s'infiltrer subtilement, animant de sa volonté cette sublime propriété qu'est la volonté de l'enfant » ⁸.

Ajoutons à cela que les infiltrations de sensibilité ayant une nuance particulière sont tout aussi possibles à cette époque. « On peut dire que la faculté de l'enfant à être suggestionné est l'exagération d'une de ses fonctions constructrices. C'est cette sensibilité intérieure très particulière que nous avons appelée « l'amour de l'ambiance ». L'enfant, qui observe les choses avec passion, est attiré par elles. Mais ce sont surtout les actes des adultes qui l'attirent; il veut les connaître et reproduire » ⁹.

Il suffit de nous appuyer sur cet exposé de Montessori pour nous rendre compte de l'effet que produirait sur un enfant une ambiance où dominerait une sensibilité et une affectivité féminines. Dans pareil

(8) MONTESSORI, p. 109.

(9) IDEM, p. 111.

cas, la plus grande partie de la conscience étant occupée par l'activité affective, toute la vie de l'individu en serait imprégnée. Ceci nous amène à la seconde étape de notre préparation psychologique. Car si toute la conscience est d'une forte nuance affective, la mémoire, qui en somme n'est qu'un prolongement de la conscience, sera de la même nuance, qu'elle communiquera ensuite à la vie future, puisque le moi se sert si souvent de la mémoire pour faire face aux contingences de l'existence en continuel devenir.

Point n'est besoin, nous semble-t-il, de faire plus que de citer les paroles de celui qui le premier a bien éclairé le mécanisme, après en avoir vigoureusement prouvé l'existence de cette forme de la mémoire, le célèbre psychologue et philosophe Théodule Ribot. Ayant déblayé le terrain dans une étude qui fait partie de sa *Psychologie des Sentiments*, il poursuivait le chemin indiqué dans un chapitre de *Problèmes de Psychologie Affective* où nous relevons ces passages suggestifs : « Les impressions de joie, de tristesse, de peur, de tendresse, d'irritation plusieurs fois suscitées par une personne ou un objet tendent à s'additionner, à se cumuler; la succession devient une intégration; le sentiment est solidement associé avec son objet et renaît avec lui. Sous cette forme, la mémoire affective peut être conçue comme un état obscur, profond, analogue à l'habitude; elle est alors comme une disposition acquise de l'organisme, une imprégnation du point de vue subjectif, comme une modalité, une forme du sentir qui se mêle désormais à tous nos sentiments, à toutes nos idées, les colore, les anime, les suscite, les dirige..... » ¹⁰. « D'abord ils [les faits de mémoire affective qu'il cite] contribuent à la formation ou du moins à la

(10) RIBOT, *Problèmes*, p. 74.

consolidation du caractère. Etre optimiste ou pessimiste, c'est posséder une bonne mémoire des états agréables ou des impressions pénibles » ¹¹.

Or, plus d'un psychologue a compris que la mémoire affective, étant, pour ainsi dire, un réservoir à émotions, pourrait expliquer un phénomène dont il est de toute évidence que l'émotion forme la base, à savoir la création artistique. « J'arrive à cette idée », écrit le professeur Baldwin, « que si nous admettons que le sentiment et l'émotion sont susceptibles de reviviscence et de généralisation, tous les arts peuvent être rangés dans la catégorie unique des fonctions représentatives ou imitatives. En même temps j'arrive à cette idée que toutes les constructions représentatives, quand l'imagination de l'artiste s'en empare, se chargent d'un contenu émotionnel et personnel. On trouve (reading-in, Einfühlung) l'œuvre d'art tout imprégnée de vie personnelle... L'art est, par conséquent, une fonction imaginative qui idéalise le réel sous des formes dans lesquelles viennent prendre corps des valeurs personnelles » ¹².

Nous ne saurions discuter de la mémoire affective comme base de la vie artistique sans faire allusion à une école psychologique qui s'est donné pour but d'approfondir et d'éclairer l'affectivité et qui, par tant, a produit des études fouillées sur l'esthétique psychologique. Les psychanalystes prêchent la puissance, voire la toute-puissance de l'énergie affective qui alimente, selon eux, tous nos sentiments tant inconscients que conscients. Ils considèrent que « cette énergie peut être regardée comme résultant d'une transformation graduelle et d'une différenciation croissante de l'énergie affective toutes les fois que

(11) RIBOT, *Problèmes*, p. 65.

(12) BALDWIN, (article), p. 449, note 1. Cf. PAULHAN, Chap. « L'utilisation de la mémoire affective ». — RIBOT, *Problèmes*.

l'instinct insatisfait suscite un état de tension, de désir, ou de besoin » ¹³. Partis de ces principes, les psychanalystes n'ont pas tardé à élaborer une esthétique dont le célèbre viennois lui-même a fourni de remarquables exemples et dont le livre que nous citons à ce propos expose assez clairement la méthode ayant pour but de « rechercher les rapports que l'art entretient avec les complexes, soit personnels, soit primitifs, tant chez l'artiste que chez le contemplateur de l'œuvre » ¹⁴.

Or, qu'on ne nous soupçonne pas de vouloir faire dans ce qui suit un essai de psychanalyse, doctrine et méthode rendues suspectes par leur interprétation de la nature humaine. Freud se défend avec chaleur contre le reproche que cette interprétation est uniquement sexuelle, mais quelles que soient ses intentions, les mots l'ont trahi, paraît-il, et l'empêchent d'ôter à ses théories une étiquette fâcheuse. Nous ne sommes d'accord ni avec ses conceptions philosophiques, ni avec une grande partie de ses doctrines. Mais ceci ne nous empêche pas de reconnaître la valeur des découvertes que la psychanalyse a faites dans un domaine de l'esprit jusqu'ici mal exploré, pour ne pas dire inconnu. De même, rien ne nous empêche d'examiner et de faire ressortir l'utilité de la conception de l'organisation de la vie intérieure développée par les adeptes de cette école, car on n'y trouve qu'une amplification de la théorie des « tendances » avancée par Ribot ¹⁵. La distance n'est pas grande entre la phrase de Paulhan, élève de Ribot, dans laquelle il appelle les éléments intellectuels et affectifs « les symboles d'un ensemble psycho-organique qui les emploie ou les dépasse, d'une tendance ou

(13) BAUDOUIN, *La Psychanalyse de l'Art*, p. 11.

(14) IDEM, p. 15.

(15) RIBOT, *Psychologie des Sentiments*, passim.

d'un complexe de tendances »¹⁶ et la phrase de Baudouin : « les instincts ne se transforment en phénomènes supérieurs qu'après avoir été canalisés et filtrés dans la région des complexes »¹⁷. C'est cette idée de complexe qui nous aidera à compléter l'exposé de la position adoptée pour traiter notre sujet.

« La région des complexes » serait donc cette partie de l'organisation mentale où se trouvent comme des faisceaux de voies d'action et de réaction, toutes en général submergées dans l'inconscient, mais qui forment de grands réseaux homogènes enchevêtrés de telle façon que la mise en marche de l'énergie dans une voie particulière met bientôt en éveil tout un groupe ou tout un réseau. Les psychanalystes distinguent deux espèces de complexes, les primitifs, d'où ils tirent leurs interprétations sexuelles à base mythologique et que nous n'acceptons pas, et les personnels, formés de la série de dispositions intellectuelles et affectives acquises par chaque individu au cours de la vie. Rien de plus orthodoxe que d'adopter cette conception des complexes personnels pour réduire les phénomènes de la vie affective à des proportions plus facilement compréhensibles. Comme l'a très bien dit Souriau : « D'une part, il n'y a pas à proprement parler de vie ni de continuité pour l'amorphe; et d'autre part, notre vie psychique nous apparaît comme un système de fibres dont chacune constitue comme un petit roman particulier poursuivi parallèlement aux autres à travers ses intermittences. Ce second principe est particulièrement net dans le domaine affectif »¹⁸.

Ayant esquissé les grandes lignes de cette position nous pouvons la résumer, ou pour ainsi dire, réunir

(16) PAULHAN, p. 63.

(17) BAUDOUIN, p. 12.

(18) SOURIAU, *L'Abstraction sentimentale*, p. 45.

en un seul les divers fils de l'argument exposé jusqu'ici. Pendant son enfance il semble s'établir entre l'être humain et son ambiance un courant d'énergie psychique, un élan auquel il trouve la réponse la plus forte dans les personnes qui l'entourent. Cet élan est à la fois inconscient et conscient, et de qualité double, intellectuel et affectif. Selon les circonstances, il sera plus intellectuel qu'affectif, auquel cas son prolongement sera plutôt une mémoire intellectuelle; ou il sera plus affectif qu'intellectuel, auquel cas la mémoire sera plutôt affective qu'intellectuelle. Dans les deux cas, la mémoire s'étend des profondeurs de l'inconscient jusqu'aux abstractions les plus raffinées de la conscience. Or, d'après la théorie des complexes, et si nous remplaçons le terme « tendance » de Ribot par celui « d'attitude »¹⁹, il est évident que quelquefois les circonstances sont telles et le caractère des personnes penchées sur elle est tel qu'il se forme chez l'enfant des « attitudes » très marquées envers cette ambiance personnelle et qu'ainsi la mémoire affective sera toute remplie de ces attitudes, qui influenceront par là jusque sur les créations artistiques à base de mémoire affective.

Admettre l'existence d'attitudes ou de complexes, peu importe le terme, ce n'est que répéter plus explicitement un passage où Ribot explique « la loi du transfert de l'énergie psychique » : « il y a un mouvement de généralisation ou d'extension du sentiment qui s'étend comme une tache d'huile »²⁰. Pauthan abonde dans le même sens quand il admet que les états affectifs, sous forme de souvenirs affectifs sont capables de s'organiser : « De même une idée, un souvenir peut s'épurer par l'élimination d'éléments étrangers à sa nature pour se réduire à quelques élé-

(19) RUSU, *La Création Artistique*, p. 14 et passim.

(20) RIBOT, *Psychol. des Sentiments*, p. 175.

ments essentiels » ²¹. Souriau formule le même principe de la façon la plus claire : « ...il y a des formes affectives, c'est-à-dire des cadres propres à saisir, dans la diversité matérielle de nos impressions du cœur et à mettre en ordre les données choisies pour être disposées en série linéaire; elle est toute semblable à la fonction par laquelle, dans notre circulation à travers le monde physique, nous excerpions, (pour en faire les termes d'une durée) les présentations diverses que nous rapportons à un même objet ²² ». Remarquons aussi ce passage de Heymans au même sujet : « Il n'y a rien de plus important pour toute la vie psychologue que ce retentissement des sentiments par lequel ils laissent derrière eux des dispositions plus ou moins durables; de son fait, des événements particuliers intéressant l'affectivité peuvent entraîner, en conformité avec ces sentiments, une orientation invariable des expériences ultérieures, en même temps qu'une sélection inconsciente des souvenirs et, par suite, projettent leur lumière et leur ombre sur de longues périodes, parfois sur toute la vie » ²³.

Donc, si cette organisation, cette abstraction affective existe et constitue une partie active du moi, rien ne nous empêche de penser et d'essayer de démontrer que, non seulement elle sert à saisir les données affectives de l'ambiance, mais aussi à mouler l'expression artistique de l'affectivité subjective elle-même.

(21) PAULHAN, p. 80 et chapitre « Quelques Transformations du Souvenir ».

(22) SOURIAU, p. 45.

(23) HEYMANS, *La Psychologie des Femmes*, p. 63.

SECTION B.

L'influence de l'enfance sur l'affectivité de Loti.

Nous pourrions maintenant aborder l'application de ces théories à l'œuvre de Pierre Loti pour examiner sa conception de la femme. Mais avant d'arriver aux manifestations particulières de son affectivité, il nous semble essentiel de faire ressortir la qualité toute spéciale et la teinte extraordinaire de ce domaine de l'esprit de l'auteur, de cette région si remarquablement développée où se trouve la source de toute son œuvre. Nous avons insisté sur l'opinion de Montessori quant à la suggestibilité de l'enfant par rapport à l'adulte, grâce à son débordant « amour de l'ambiance ». L'illustration de ce principe d'après les faits de l'enfance de Loti montre jusqu'à quel point, dans des circonstances évidemment assez rares et spéciales, l'ambiance personnelle peut agir sur l'embryon spirituel. Car il était entouré, dès sa naissance, d'un groupe de femmes extraordinairement homogène. Elles représentaient à elles seules trois générations d'une féminité fervente et, de peur que le petit enfant ne subît trop tôt les rudes contacts de la vie extérieure, le gardèrent jusqu'à sa douzième année sous leur influence directe, telle « une petite plante trop délicate et trop rare » ²⁴, dans le vase clos qu'était le ménage rochefortais.

Ce fait, interprété dans le sens de Montessori, explique pourquoi son émotivité se développa au delà du normal et pourquoi elle devint plus féminine que masculine, nous dirions presque totalement féminine. Héritier fait allusion à ce phénomène quand il appelle Loti « le plus féminin, avec Alphonse Daudet et Henri

(24) *Enf.*, p. 147.

Bataille, des grands écrivains contemporains »²⁵. Mais, vu la méprise à laquelle cette affirmation singulière nous expose, nous nous hâtons de faire remarquer, avec Héritier, que « féminin » ne veut pas dire « femmelin ». En effet, un femmelin ne serait jamais arrivé au rang de distinction dans la Marine Française à laquelle Loti atteignit après une carrière de service prompt et fidèle. Néanmoins, dans ses écrits et dans maint acte de sa vie privée, il se révèle comme « poète du cœur » et du « romantisme éternel »²⁶, royaume où les femmes détiennent plus généralement la suprématie. Ceci a été remarqué par plusieurs critiques, mais personne, que nous sachions, n'a fait paraître jusqu'à quel point Loti était imprégné d'affectivité féminine. Cette tâche exige une norme avec laquelle la comparaison puisse être faite et, à notre avis, on n'en saurait trouver une meilleure que l'ouvrage où une femme, Gina Lombroso, décrit de la façon la plus adéquate les grands traits de la réalité féminine²⁷.

Tout psychologue, voire tout observateur un peu averti, admettrait la supériorité de la femme dans le monde des émotions comme le trait essentiel qui la distingue de l'homme. « Plaisirs, douleurs », écrit Lombroso, « satisfactions, émotions, altéroémotions de tous genres que nous pouvons donner ou recevoir sont les pivots de notre vie, sont notre raisonnement, sont les canaux par lesquels nous recueillons du monde extérieur la science et l'expérience dont nous avons besoin, comme ils sont les conduits par lesquels nous épanchons notre moi... »²⁸. Voilà qui pourrait servir de description condensée de la qua-

(25) *Mercur de Flandre*, 1931, Janv. p. 130, (article par HÉRITIER J. : « Pierre Loti ou La Nostalgie du Divin »).

(26) *Ibidem*, IDEM.

(27) LOMBROSO, *L'Ame de la Femme*.

(28) IDEM, p. 38.

lité fondamentale de l'œuvre de Loti, laquelle n'est rien autre chose que l'expression d'un grand frémissement d'émotion en face des éternelles vérités de l'amour et de la mort, un effort éperdu pour faire durer cette émotion en la suscitant chez d'autres. Il a bien senti la force de sa propre émotivité, témoin une lettre écrite pour compâtrer avec un ami qui, comme lui, avait reçu « ce genre d'éducation qui développe le cœur et la sensibilité » ²⁹.

Les émotifs et les femmes ne s'intéressent guère aux idées abstraites. A vrai dire, Loti, aspirant de Marine, a connu, mais comme l'on subit une nécessité inexorable menant à autre chose, « les spéculations glacées des mathématiques » ³⁰. Mais cette question de son métier à part, Loti, dans son œuvre « ne s'intéresse guère aux idées ». On chercherait en vain chez lui un système ou une philosophie. Voilà ce qui l'expose à des boutades telles celle de Deschamps : « Il a tout senti, il n'a rien compris » ³¹, ou celle de Serban : « *Quelques pensées vraiment aimables* est un recueil de méditations qui nous montre que Loti n'a rien d'un penseur » ³². Il suffit de lire un chapitre pour saisir ce qui l'intéresse vraiment et à l'exclusion de toute autre chose. C'est le cœur humain, l'humanité, tant la sienne propre que celle de ses semblables. Et, comme dit Alain : « L'esprit féminin ne se développe guère et ainsi l'esprit humain penche tout d'un côté... Quel est donc l'objet de l'esprit féminin ? C'est l'humanité tout simplement » ³⁴.

Il est évident que les idées exposées jusqu'à ce point ne montrent que le fait, bien connu d'ailleurs,

(29) Az., p. 58.

(30) JO, p. 2.

(31) FRANCE, cité par LA ROCHEFOUGAULD, p. 152.

(32) DESCHAMPS, p. 302.

(33) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 268.

(34) ALAIN, p. 61.

qu'il existe un fonds d'émotivité commune aux femmes, aux artistes et aux poètes en général. Cependant, si nous examinons de plus près les différentes modalités de l'émotivité de Loti, nous verrons qu'il en possède les formes spécifiquement féminines d'une façon si claire et à une telle puissance qu'il n'y a guère que Lamartine, dont la jeunesse présente des traits analogues de forte influence féminine, à qui l'on puisse le comparer³⁵.

Selon Lombroso, l'une des manifestations les plus constantes de l'émotivité féminine est l'altruisme sous sa forme primaire de sympathie, au sens grec du mot, c'est-à-dire, la capacité de sentir et de souffrir avec autrui. Pour la femme, cette faculté est une condition essentielle de ses fonctions d'épouse et de mère, et si elle n'est jamais totalement absente chez l'homme, elle n'atteint jamais chez lui, normalement, la même puissance que chez la femme. Cependant Loti nous en offre un exemple remarquable. D'abord, cette sorte de sympathie s'accompagne nécessairement d'une sensibilité suraiguë. Pour signaler quelle était l'acuité de la sensibilité de Loti, on n'a que l'embarras du choix, car elle est transparente dans chaque phrase de ses livres, dans chaque relation qu'il entretenait de son vivant avec les personnes et les choses. Nous nous en tiendrons à deux exemples cités par ceux qui étaient de ses familiers. Après avoir visité avec lui la tombe d'Aziyadé et constaté le bouleversement du pèlerin fidèle en face de cette dernière relique de sa bien-aimée, La Rochefoucauld écrit : « J'avais compris que j'étais à côté d'un homme chez lequel les sensations et les impressions produisaient des réflexes plus profonds, pourquoi pas dire plus terribles que chez le commun des mortels »³⁶. Avesnes donne

(35) LASBORDES, *La Poésie des Souvenirs d'Enfance chez Lamartine*, Paris, 1929, p. 10, 11-13.

(36) LA ROCHEFOUCAULD, p. 98.

ce témoignage touchant : « La crainte de faire mal à quelqu'un physiquement ou moralement le préoccupait toujours. Je me souviens de la façon plus que compatissante, presque humble, dont il s'excusa un jour, au Ministère, de la Marine, vis-à-vis de moi, parce que, m'ayant fait appeler, il avait obligé le boiteux que je suis à descendre un escalier » ³⁷. Des citations de ce genre abondent tellement dans les écrits de ceux qui l'ont connu que nous ne saurions en donner davantage de peur de surcharger plus que de raison cette partie de l'étude.

Cette sympathie se divisait chez lui en plusieurs phénomènes essentiellement féminins, presque maternels. Il avait une immense pitié de tout ce qui souffrait et il est intéressant de rapprocher le passage de Lombroso sur le vrai sentimentalisme du cœur féminin, qui « *lui* fait ressentir une compassion excessive pour les souffrances qui n'existent pas ou qui sont minimales : pour le chien, pour le chat, pour l'oiseau prisonnier, pour le sauvage qui va pieds nus, pour le paysan qui est en guenilles, pour l'enfant qui crie, en attribuant à tous sa propre angoisse... » ³⁸ et le passage où Serban fait une sorte de classement des formes de la compassion chez Loti ³⁹. En effet, il a des épanchements de pitié pour les hommes (*Un Vieux, Passage d'Enfant, Le Mur d'en Face, La Chanson des Epoux, Le Chagrin d'un Vieux Forçat, Vieille Femme*, etc.); pour « toute une série de vagabonds, de vieux mendiants, d'enfants estropiés qui constituent une riche galerie des déshérités du sort » ⁴⁰. Ensuite vient sa pitié pour les animaux (*Papillon de Mite, Pitiés Vaines, Viande de Boucherie, Mes Dernières*

(37) *Mercur de Flandre*, 1931, Janv., article d'AVESNES : « *Un prince et un Enfant* », p. 67.

(38) LOMBROSO, p. 124.

(39) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 263-267.

(40) IDEM, *Ibidem*, p. 265.

Chasses, Aubades, Une Bête Galeuse, Vieux Cheval, Noyade de Chat) et de pitié même pour les choses (*La Mort de Philae, L'Agonie de l'Euskalleria, Le Château de la Belle au Bois Dormant* et ses nombreuses lamentations sur la disparition de la civilisation islamique).

Le verso de cette pitié était une bonté également sans bornes et dont nous ne pouvons donner, encore une fois, qu'un choix très réduit parmi des exemples si nombreux. « Odette V... », qui l'a connu pendant de longues années vers la fin de sa vie, a écrit un livre précieux sur son caractère. « Et je ne veux pas dire », écrit-elle, « seulement qu'il était bon et que ses obligés l'aimaient; il sut gagner cette familiarité confiante des humbles, toujours pleins, cependant, d'une défiance atavique devant ceux qu'ils devinent plus forts qu'eux. Chacun savait qu'on le trouvait toujours prêt à rendre service. Il intervenait, écrivait, recommandait, consolait celui-ci, casait celui-là; généreux de son temps, de son argent et, don plus précieux, de sa tendre sympathie pour tout ce qui vivait et souffrait autour de lui »⁴¹. Cet homme « sans défense vraiment contre la misère »⁴² poussait la bonté à un tel degré qu'il se faisait littéralement voler par des gens sans scrupule sachant tirer un bénéfice considérable du culte de Loti pour sa Mère⁴³. Toute une série de personnes attestent l'étendue de sa générosité et nous renvoyons au livre de Louis de Robert, qui raconte le délicat accueil que lui fit Loti⁴⁴, et encore une fois au livre déjà cité ou « Odette V... » témoigne de la protection et de l'affection paternelle qu'il lui accorda. N'importe quel incident rapporté par

(41) *Mercure de Flandre*, 1931, article d'ODETTE V... : « Les Fidèles Retours de Loti », p. 31.

(42) ODETTE V..., *Mon ami, Pierre Loti*, p. 249.

(43) Idem, *Ibidem*, p. 245.

(44) ROBERT (L. de), *De Loti à Proust*.

elle, tel celui du « lépreux » de Loti, suffirait à lui seul pour nous assurer de la bonté foncière de cet homme extraordinaire.

En plus de toutes ces modalités, son émotivité féminine se montrait sous forme d'intuition. Il est vrai que l'intuition existe chez l'homme tout aussi bien que chez la femme, mais celui-là en possède une espèce adaptée aux procédés du raisonnement, à la perception des généralités, ou à l'application d'une règle à des cas particuliers, tandis que pour la femme, l'intuition est une faculté qui lui permet de remonter en un clin d'œil d'une parole, d'un regard, d'une petite modification de l'aspect extérieur à une conception imaginative de la réalité intérieure, surtout de la réalité affective. Encore une fois, recourons à un passage du livre d' « Odette V... ». Elle nous montre à quel point Loti possédait ce genre d'intuition dans son récit d'une promenade faite avec l'auteur, au cours de laquelle ils croisèrent une vieille femme. Loti la remarqua et dit :

— « Regardez, ma petite amie, cette pauvre vieille maman qui passe... Elle a été adorablement jolie.

C'est une vieille femme de la campagne au visage très ridé, elle courbe le dos et se traîne péniblement, un paquet d'herbes à la main.

— « Vous la connaissez, Commandant ?

— « Non, je ne l'ai jamais vue...

— « Et vous croyez que...

— « Mais regardez son profil, voyez la ligne du front et du nez... retirez cinquante ans de peine à ses yeux..., la fatigue du dos a été d'abord une courbe très douce de la nuque... Voyez-vous ?

Et je voyais réellement la belle jeune femme dans la pauvre grand'mère de village.

— « Elle a des fils, probablement, qui la tour-

mentent, qui ne font rien, qui boivent et qui maintenant font la guerre. »

Il s'arrêtait, ému. Il aimait aussi deviner dans les enfants les lignes futures des corps épanouis » ⁴⁵. « En imagination, il transformait ainsi le monde, dégageant de la confusion des formes les lignes exquises qui pour des yeux profanes s'y trouvaient noyés, les isolait, les vêtait de rêve, illuminait leurs regards de la profonde douleur humaine qui animait les siens, enveloppait alors êtres et choses de la sympathie et de la pitié qui rayonnaient de lui. Vivant ou écrivant, il créait; et la vie multiple qui s'épanouissait autour de lui, il la prenait pieusement des mains du Créateur, et la modelait palpitante selon sa tendre fantaisie » ⁴⁶. Maintes fois, cet auteur parle du pouvoir insensé des mots sur Loti et de l'épuisement continu de ses forces physiques dû aux chocs émotifs que toute chose lui prodiguait. C'est cette même intuition imaginative, malade, pourrait-on dire, qui fait noter à Loti lui-même : « Cette sorte de faiblesse morale, que j'ai toujours eue, de m'attacher à des lieux, à des objets, aussi déraisonnablement qu'à des êtres, me faisait trop souffrir et mon sommeil en était tourmenté chaque nuit » ⁴⁷.

La même cause se retrouve au fond de son culte du souvenir matériel et objectif. « Toute femme peuple sa maison de souvenirs, de menus objets disparates qui lui sont précieux parce qu'elle en a fait des êtres » ⁴⁸. La maison de Rochefort et la féerie qui s'y est amassée, est là pour convaincre qui douterait de la puissance de ce sentiment chez Loti. Non seulement son imagination s'occupait perpétuellement à construire des rêves sur les aspects extérieurs des

(45) ODETTE V..., p. 87-88.

(46) IDEM, p. 89.

(47) *PJ.*, p. 121.

(48) LOMBROSO, p. 183.

choses, mais elle ne cessa jamais d'analyser, à la manière féminine, ses propres sentiments et d'en décrire le perpétuel écoulement; il fut toujours, comme une femme, en quelque sorte condamné à l'observation forcée »⁴⁹. Son *Journal Intime* est là pour attester ce fait, son œuvre est l'histoire de ses réactions émotives au monde entier et ce qu'il dit de son caractère d'enfant — « je ne crois pas, du reste, que jamais petit être ait eu une conscience plus timorée que la mienne; à propos de tout, c'était des excès de scrupules »⁵⁰ — serait applicable à n'importe quelle phase de sa vie. Il se complaisait même dans ses souffrances sentimentales d'une façon qui fait penser à l'expression de Marie Bashkirtseff : « les malheurs mêmes sont des jouissances et on doit les accueillir comme des éléments indispensables à la vie »; ou à celle de Marie Leneru : « il y a, dans notre nature, une partialité violente pour la mélancolie, pour toutes les occasions de la tristesse »⁵¹. Comme dit Mauriac, « Il faut aimer la douleur comme une pénitence; Loti l'a chérie comme une volupté »⁵².

De même, il avait ce goût de l'harmonie, cette pudeur de la laideur physique qui caractérise la femme. On sait qu'il se déguisait avec un grand art pour cadrer avec l'ambiance, turque, tahitienne ou autre qui l'entourait, et on l'a tant raillé sur les artifices qu'il employait pour augmenter ses attraits personnels ou pour cacher ce qu'il croyait être ses défauts physiques, que c'est avec un certain plaisir que nous citons un des rares critiques assez perspicaces pour voir les vraies causes psychologiques de sa peur de la déchéance physique. « Cette horreur de la mort si souvent manifestée dans ses œuvres ne peut s'expliquer

(49) LOMBROSO, p. 277-278.

(50) *Enf.*, p. 67.

(51) Citées par LOMBROSO, p. 110-111.

(52) MAURIAU, article dans la *Revue Hebdo.*, Mai, 1923, p. 390.

que par son désir de beauté, par son goût de l'harmonie, par sa crainte toute personnelle d'être mal placé dans son cercueil, sans noblesse et élégance, en un mot d'y faire mauvaise figure et surtout d'y manquer de style. Tout cela se devine, étant donné le soin qu'il apportait à se montrer l'homme qu'il voulait être. Peut-être eût-il accueilli la mort avec plus d'indulgence s'il lui avait été permis d'arranger les plis de son linceul avant de s'y coucher. Il faut comprendre ce sentiment compliqué chez l'homme d'imagination. Le naturel ne consiste pas à ressembler à tout le monde... » ⁵³.

Nous n'avons mentionné ni les menus détails, comme sa compréhension de l'art du cadeau, ni de grands courants coulant à travers toute l'œuvre, comme son « besoin presque douloureux d'affections uniques, attirance vers les simples ⁵⁴ », mais ce que nous avons indiqué suffira pour soutenir notre argument, qui se résume ainsi : chez tout artiste, il se trouve à grande échelle des qualités plutôt féminines que masculines, soit de l'imagination, soit de la sympathie, soit de l'intuition; mais chez Loti il s'en trouve une telle combinaison, une telle puissance que l'on pourrait l'appeler le grand génie féminin de la littérature moderne. Pourtant, répétons-le, afin qu'il n'y ait aucun malentendu : il n'était pas « femmelin », à la Prudhon. On n'adore pas la saine force des muscles, on ne parle pas de la vie au grand vent dans l'ancienne marine voilière comme il l'a fait sans avoir des qualités de virilité. Seulement, son enfance singulière surdéveloppa et teinta d'une façon spéciale son côté affectif, éleva à une puissance extraordinaire toute une série de facultés qui, chez le commun des mortels, restent

(53) *Mercure de Flandre*, 1931, article de BESNARD : « Pierre Loti », p. 60.

(54) *JO*, Préface de VEDEL, p. IV.

à une échelle très réduite ou dont une ou deux seulement prennent quelque grandeur chez l'artiste moyen.

De cette discussion de l'influence de l'enfance sur l'affectivité de l'homme fait, il est facile de faire une hypothèse sur ce qu'a dû être la tonalité affective de chaque journée de l'enfance et de la jeunesse de Loti. Il est non moins facile de prévoir quelle a dû être la qualité de la mémoire produite par cette époque. Cette hypothèse, cette prévision, nous allons maintenant les étayer et les pousser plus en avant par une étude des phénomènes de mémoire constituant comme des cristallisations de l'affectivité féminine de l'auteur.

SECTION C

La Mémoire affective de Loti.

Il s'agit donc de voir si la mémoire de Loti est vraiment affective, comme certaines données semblent l'indiquer, et ensuite de nous assurer qu'il sera possible de nous en servir comme guide véridique aux attitudes qui se distinguent dans l'œuvre.

Si, après une lecture de l'ensemble, il nous fallait une norme pour déterminer tout de suite la qualité dominante de la mémoire de l'auteur, nous n'aurions qu'à nous rappeler cette remarque de Ribot : « Tandis que pour la plupart des hommes le souvenir des personnes et des choses reste intellectuel ou du moins que la quantité de sentiment qui l'accompagne est faible, souvent nulle; pour le nostalgique, la mémoire du cœur est tout et sans elle sa maladie est incompréhensible et inexplicable »⁵⁵. Sans faire

(55) RIBOT, *Problèmes*, p. 65.

de Loti le cas pathologique auquel Ribot faisait allusion, il faut admettre que le terme de « nostalgique » lui convient admirablement. Il avait la nostalgie de l'enfance. Combien de fois, dans les livres tirés du journal qu'il commença « pour échapper au présent morose et pour se replonger davantage dans son cher passé » ⁵⁶, ne regrette-t-il pas cette existence « d'enfant trop choyé, trop absolument heureux » ⁵⁷, combien de fois ne se plaint-il pas d'avoir eu à quitter la chaleur de ce nid pour se traîner dans les ronces et les halliers de la vie. A l'instar de Lamartine, « il n'a cessé durant toute sa longue vie d'agrandir la minute actuelle en la rattachant au passé lointain, en répandant sur elle par le souvenir tout ce que son enfance avait eu de radieuses et pures joies ⁵⁸. Ce n'est que chez le poète de Milly ou chez Proust qu'on trouve l'équivalent de cette recherche continuelle des temps révolus. De la lecture de n'importe quelle page ressort la vérité que, « dès qu'il écrit, le souvenir de son enfance et des siens vient se mêler de la façon la plus inattendue aux scènes les plus diverses. Quel que soit le sujet qu'il traite, on est sûr d'y trouver quelques allusions à son passé » ⁵⁹. Dans les périodes les plus troubles de sa vie intérieure, il se retournait vers la vision du passé, vision si chère qu'il fera des efforts désespérés pour en empêcher l'évanouissement. En 1878, venu chercher, dans une cellule de La Trappe, le calme introuvable, il écrit : « Ensuite, pendant de longues heures, de ma cellule, j'ai promené sur le passé un regard long et sombre. Seuls mes souvenirs d'enfance rayonnèrent dans le lointain — ce sont les seuls vraiment heureux de ma vie... » ⁶⁰.

(56) *PJ.*, p. 186.(57) *Enf.*, p. 107.

(58) LASBORDES, p. 9.

(59) SERBAN, *Un frère de Pierre Loti*, p. 19.(60) *JO*, p. 198.

Non seulement ses souvenirs se mêlent à toute sa vie et à tous ses écrits comme quelque chose d'unique imprégnant son âme, mais encore ont-ils une qualité toute spéciale qu'il nous faudra noter, ce rayonnement auquel il fait allusion dans le dernier passage cité et qui, par une sorte de force lumineuse, les fait sortir de l'arrière-plan de sa mémoire avec une intensité constante ou même croissante. Il semble que Loti ait eu conscience de ces élans désignés par Montessori sous le nom de « périodes sensibles ». Tout à fait au début du *Roman d'un Enfant* nous trouvons ceci : « Au sortir de ma nuit première, mon esprit ne s'est pas éclairé progressivement, par lueurs graduées, mais par jets de clartés brusques — qui devaient dilater tout à coup mes yeux d'enfant et m'immobiliser dans des rêveries attentives » ⁶¹. Ailleurs il donne une description remarquablement lucide de ce phénomène, dans les pages traitant de sa découverte enfantine de la possibilité de sauter et de courir. « Une clarté un peu plus vive venait de jaillir dans ma tête, où l'aube des idées était encore si pâle. Et c'est sans doute à cet éveil intérieur que ce moment fugitif de ma vie doit ses dessous insondables, qu'il doit surtout la persistance avec laquelle il est resté dans ma mémoire, gravé ineffaçablement » ⁶². Il insiste à maintes reprises sur ce qu'il nomme les « taches lumineuses qui appellent le regard de son souvenir » ⁶³ et sur ces périodes « qui s'éclairent encore avec autant de netteté que si la gerbe lumineuse d'un projecteur, traversant la nuit lourde, venait se concentrer sur eux » ⁶⁴. Mais sa mémoire n'est pas seulement visuelle, les aspects du monde extérieur n'ont pas seulement le pouvoir de faire revivre à son

(61) *Enf.*, p. 3.

(62) *Ibidem*, p. 8.

(63) *PJ.*, p. 168.

(64) *Ibidem*, p. 184.

esprit l'image du passé; la netteté de la représentation s'accompagne de la reviviscence des émotions, des attitudes envers des choses et des personnes auxquelles il s'est attaché dans le passé. Dans la description de son passage sur l'endroit où, vingt ans plus tôt, son frère Gustave, mort en mer, avait été immergé au golfe de Bengale, nous relevons ces mots : « seulement pour avoir passé là, j'avais ressenti l'émotion d'un rapprochement avec lui, j'avais retrouvé même les détails de notre première journée de deuil, les yeux effarants de la pauvre vieille Parque annonciatrice, les sanglots de ma mère, jusqu'aux petits dièses de la soie sur sa robe, et surtout la grande beauté sereine de l'inoubliable lettre d'adieu » ⁶⁵. La simple vue d'un papillon citron-aurore conservé dans son « musée » suffisait à faire renaître une foule d'impressions qui passaient rapidement de l'image à l'émotion. « Dès que mes yeux s'arrêtaient sur lui, j'entendais la chanson traînante, somnolente, en fausset montagnard : « Ah ! Ah !, la bonne histoire..... », puis je revoyais le porche blanchi du domaine de Bories, au milieu d'un silence de soleil et d'été. Alors un immense regret me prenait des vacances passées; tristement je constatais le recul où elles étaient déjà dans les temps accomplis et le lointain où se tenaient encore les vacances à venir; puis d'autres sentiments inexpressibles m'arrivent aussi, sortis toujours des mêmes insondables dessous et complétant un bien étrange ensemble » ⁶⁶. Voilà une description assez remarquable de la reconstitution des souvenirs affectifs, dans laquelle Loti a une sorte d'intuition du rôle des « insondables dessous », terme plus imagé pour désigner l'inconscient des psychologues. Il est aussi curieux de remarquer un autre passage

(65) *PJ.*, p. 74.

(66) *Enf.*, p. 259-260.

où il est question de ces reconstructions. De quelques traînées d'escargots faites sur un livre laissé pendant un orage au jardin de la Limoise et soigneusement conservées par lui, il dit : « C'est qu'elles avaient le don de me rappeler mille choses — grâce à des associations comme il s'en fait de tout temps dans ma tête, entre les images les plus disparates, pourvu qu'elles aient été rapprochées une seule fois, par un simple hasard de simultanéité » ⁶⁷. Cela cadre parfaitement avec le mécanisme du « souvenir par contiguïté », caractéristique du souvenir affectif, décrit par Ribot ⁶⁸ et par Paulhan ⁶⁹. En effet, Loti résume son propre cas dans cette phrase perspicace : « Pour que les choses se gravent dans ma tête, il faut que, de près ou de loin, il s'y mêle un peu de tendresse... » ⁷⁰.

Reste à prouver la validité, la crédibilité de ces souvenirs, à disposer de l'objection évidente que se servir de ses souvenirs comme matière littéraire, c'est les altérer du point de vue de la stricte exactitude historique jusqu'à ce qu'il soit impossible d'en extraire les états d'esprit passés ou de dégager les attitudes du caractère. Or, la preuve générale que les souvenirs de Loti sont valables comme source d'informations sur les attitudes antérieures, c'est la sincérité absolue, éclatante avec laquelle il nous découvre tout ce qui se rapporte à son enfance. « Pour nous, la *sincérité* de Loti ne fait aucun doute. Il s'est mis tout entier dans ses livres. Il s'y est peint tel qu'il était, ou tel qu'il croyait être, ce qui revient au même au point de vue sincérité... Il y a là des cris qu'on n'invente pas » ⁷¹. Obsédé de l'impression péniblement aiguë de l'écoulement universel, il a cher-

(67) *Enf.*, p. 192.

(68) RIBOT, *Problèmes*, p. 80.

(69) PAULHAN, *passim*.

(70) *PJ.*, p. 185-186.

(71) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 169.

ché la communion avec « des millions d'âmes humaines dans l'angoisse de finir » ⁷², « à chanter son mal, à le crier aux passants quelconques pour appeler à *lui* la sympathie des inconnus les plus lointains; — et à appeler avec plus d'angoisse à mesure qu'il *pressentait* davantage la finale poussière » ⁷³. Avec un élan presque maladif il continue : « Et qui sait, en avançant dans la vie, j'en viendrai à écrire d'encore plus intimes choses qu'à présent on ne m'arracherait pas, — et cela pour essayer de prolonger, au delà de ma propre durée, tout ce que j'ai été, tout ce que j'ai pleuré, tout ce que j'ai aimé... » ⁷⁴.

A la fin d'un chapitre du *Roman* où il raconte les impressions mystérieuses que provoque en lui le souvenir d'un rayon de soleil, il s'affaisse, pour ainsi dire, en murmurant : « Et tout ce chapitre, presque incompréhensible, n'a d'autre excuse que d'avoir été écrit avec un grand effort de sincérité, d'être absolument vrai » ⁷⁵. Le livre lui-même, il l'appelle « le plus intime... que j'aie jamais écrit » ⁷⁶ et il a avoué à Odette V... : « C'est pourtant ma seule qualité, la sincérité. Dans mes livres, j'y déchire mon cœur... » ⁷⁷.

Pour passer à des preuves particulières, rappelons-nous que Loti cultiva très jeune l'habitude de noter ses impressions dans un journal, d'après la manière de sa sœur, pour les empêcher de s'évanouir. Un peu après le récit de sa douzième année il note : « Cependant j'aimais déjà écrire, mais pour moi tout seul, par exemple... [il]... existait déjà quelque chose de bizarre qui représentait mon journal intime, première manière » ⁷⁸. « J'avais déjà ce besoin de noter, de fixer

(72) *PJ.*, préface.

(73) *Enf.*, p. 271.

(74) *Ibid.*, p. 271.

(75) *Ibid.*, p. 34.

(76) *Ibid.*, p. 30.

(77) ODETTE V..., p. 30.

(78) *Enf.*, p. 269.

des images fugitives, de lutter contre la fragilité des choses et de moi-même, qui m'a fait poursuivre ainsi ce journal jusqu'à ces dernières années... » ⁷⁹. Plus tard, venu à Paris pour préparer son entrée à l'Ecole Navale, il devait reprendre ses premiers essais dans ce genre et entreprendre « d'écrire quelque chose comme des mémoires » ⁸⁰, destinés à être la source principale de son œuvre. « Tel fut le commencement de ce journal de ma vie, qui forme, hélas !, aujourd'hui plus de deux cents volumes », soupire-t-il ⁸¹. Or, quand Loti écrivait ses livres de réminiscences, il avait sous les yeux ces notes de ses impressions, à partir au moins de sa douzième année, et comme dit Paulhan : « Il est sûr que lorsque nous possédons une expression objective du vieux sentiment, une lettre, la présomption de fidélité du souvenir devient plus grande, soit que cette lettre devienne l'occasion de la reviviscence du sentiment, soit qu'elle nous serve de moyen pour contrôler un souvenir né d'une cause différente » ⁸².

En plus de ces écrits, il avait autour de lui les objets innombrables de son cher foyer de Rochefort pour lui servir de point de départ pour la reconstruction du passé. Les deux livres sont si pétris d'exemples que nous n'en signalerons qu'un des plus typiques, celui de la chiffonnière de sa mère ⁸³. En effet, il ne disposait que de cette source pour le souvenir des années antérieures à sa douzième. Mais nous avons déjà indiqué la richesse de son intuition et la clarté de sa mémoire par rapport à certaines époques reculées de son enfance. Récemment des preuves remarquables de la fidélité absolue des reviviscences

(79) *Ibid.*, p. 270.

(80) *PJ.*, p. 186.

(81) *Ibid.*, p. 187.

(82) PAULHAN, p. 100.

(83) *Enf.*, chap. LIII.

ont été fournies incidemment à l'étude que Serban vient de consacrer au frère de Loti. Dans un chapitre du *Roman*, Loti décrit la petite danse folle qu'il fit, à l'âge d'environ dix-huit mois, à la lumière d'une flambée de bois par un crépuscule d'hiver, en présence de sa grand'tante Berthe⁸⁴. A ce passage, Serban, qui a eu le privilège d'examiner la correspondance inédite de la famille Viaud, compare une lettre de Gustave à sa sœur où l'habitude de ces sauteries chez le petit Julien est décrite d'une façon presque identique et il remarque très justement : « Les détails que nous découvrons dans les lettres de Gustave sur le premier âge de Loti ne démentent point les souvenirs étonnants du *Roman d'un Enfant*. Tout au contraire, ils en attestent l'exactitude. La précocité de Loti, les traits distinctifs de son caractère s'y retrouvent d'une manière évidente. Il ne sera plus permis à personne de mettre en doute la sincérité de ce livre auto-biographique, dont on ne retrouve d'exemple dans aucune littérature »⁸⁵. Si la mémoire de Loti sur les détails extérieurs des incidents de son enfance était si fidèle, ne sommes-nous pas entièrement justifiés à en dire autant de la mémoire de ses propres émotions à travers cette période et celle de sa jeunesse ? C'est là notre garantie que le phénomène mentionné par Paulhan, consistant en ce que « le jeu des idées et des sentiments subséquents transforme un sentiment primitif, soit pour le fortifier et l'augmenter, soit pour en changer même la nature »⁸⁶ se soit produit dans le sens du renforcement des sentiments originaux, que le culte écrit des personnes ayant entouré l'enfant ait des bases

(84) *Ibid.*, p. 5-6.

(85) SERBAN, *Un frère de Pierre Loti*, p. 33, note.

(86) PAULHAN, p. 89.

de vérité parfaite et qu'il contienne l'élargissement, l'augmentation des attitudes originales.

Dans les livres consacrés expressément à ce culte, les souvenirs de femmes et de présences féminines dominant, pour constituer les plus remarquables cristallisations de l'affectivité de l'auteur. Donc c'est de là qu'il faudra dégager les attitudes envers les femmes et par la suite envers la femme dans l'ensemble de l'œuvre. Examinons tout d'abord « les quelques types auxquels il se sent lié par de forts liens sentimentaux »⁸⁷.

(87) MAUROIS, *Dickens*, Ed. FÉRENCZI, p. 36.

CHAPITRE II

LES « ATTITUDES » DANS LES SOUVENIRS DE FEMMES

« Ce fut sans doute un des malheurs de ma vie d'avoir été beaucoup plus jeune que tous les êtres qui m'aimaient et que j'aimais, d'avoir surgi parmi eux comme une sorte de petit Benjamin tardif, sur lequel devaient converger fatalement trop de tendresses, et puis d'être laissé si affreusement seul pour les suprêmes étapes de la route » 88.

SECTION A

Madame Viaud.

Comme nous l'avons suggéré, les circonstances de l'enfance de Loti étaient vraiment extraordinaires. D'abord la famille, d'ancienne souche huguenote et vivant pour cette raison un peu à l'écart du monde, formait comme un vase clos où se conservaient intactes les traditions et les souvenirs des ancêtres à la foi inébranlable, et où régnait une atmosphère de vie familiale, de ferveur chrétienne absorbée comme une nourriture quotidienne par chaque unité du groupe. Serban a bien remarqué qu'à remonter de Loti à ses aïeux, « on est surpris de découvrir de nombreuses générations de campagnards et de marins,

gens simples mais entreprenants et vertueux, qui une fois transplantés à la ville, aspirent fortement à la dévotion, par l'étude et par les arts, à une élévation, à une perfection morale que l'on soupçonnerait peu chez de modestes bourgeois de Rochefort... La vie familiale y est parfaitement organisée... Les événements extérieurs ont peu de prise sur cette ruche... » ⁸⁹. Même étant données la réserve et les profondeurs insoupçonnées de la vie provinciale au dix-neuvième siècle, ce petit monde à part possédait des qualités intérieures peu banales. « L'émotion sincère de Loti devant les souvenirs de son enfance semblera toujours un peu exagérée à ceux qui ignorent la force des liens qui unissaient entre eux les membres de cette famille, à ceux qui ne connaissent pas la piété profonde d'une religion agissante, à ceux qui sont incapables de comprendre l'émotion contenue dans les objets, témoins de cette vie familiale, dont ils racontent l'histoire. Nous découvrons la même sentimentalité dans les lettres déférentes et affectueuses de Gustave à ses parents..... Au fond Gustave, tout comme Loti, était peu fait pour la vie errante. L'empreinte familiale dominait son cœur et finissait par rendre nostalgique son existence vagabonde » ⁹⁰. C'était dans la plus grande affection, lien puissant entre tous les membres dont un chacun s'efforçait, avec une charité profonde, à faciliter la vie en commun, que cette famille vaquait aux occupations quotidiennes.

Venu au monde dans une ambiance pareille lorsque sa mère avait déjà quarante ans, Loti se trouva tout de suite le point de mire d'un groupe de cinq femmes dont la cadette, sa sœur Marie, avait dix-neuf ans de plus que lui et dont la doyenne, destinée

(89) SERBAN, *Un frère de Pierre Loti*, p. 17-18.

(90) IDEM, *Ibid*, p. 62-63.

à mourir neuf ans plus tard, en avait soixante-douze. Peut-on s'étonner que Loti ait écrit : « Au début de l'existence, mon histoire serait simplement celle d'un enfant très choyé, très tenu, très obéissant et toujours convenable dans ses petites manières, auquel rien n'arrivait dans son étroite sphère ouatée, qui ne fût prévu et qu'aucun coup n'atteignait qui ne fût amorti avec une sollicitude tendre » ⁹¹.

Cette sollicitude, la source principale en était sa mère. Ainsi, il s'agit de noter quelle impression elle a pu laisser sur son fils, puisque tout dans cette ambiance favorisait de forts échanges affectifs entre les personnes qui s'y trouvaient. Nadine Texier, née d'une famille protestante oléronnaise, à une partie de laquelle sa fidélité au protestantisme avait valu l'exil lors de l'Edit de Nantes, était une femme admirablement douce, pieuse, fervente et grave qui « dut transmettre à ses enfants tout l'inquiet idéalisme d'une longue hérédité religieuse » ⁹². Elle se plaisait dans cette vie tranquille à la maison, se montrant non seulement pleine d'inquiétude pour les siens, mais d'une charité active envers tous les malheureux qu'elle pouvait atteindre, l'idéal vivant d'une mère chrétienne. Nous avons relevé un témoignage indépendant de sa bonté et il ne sert qu'à renforcer l'impression qu'elle laissa derrière elle. « Cette dame-là », dit une vieille rochefortaise qui l'avait connue, « était une véritable amie pour ma mère; elle venait me veiller quand ma mère travaillait et que j'étais malade; elle m'apportait des gâteaux..... Elle avait des larmes aux yeux dès que quelqu'un se trouvait dans le malheur. Cette dame-là, elle traversait la rue pour aller parler aux mendiants... » ⁹³.

(91) *Enf.*, p. 2.

(92) GIRAUD, *Portraits d'Ames*, p. 196.

(93) *Mercure de Flandre*, 1931. Article d'ODETTE V...

En effet, le côté religieux, les qualités hautement morales sont ce qui ressort avec le plus de force parmi les souvenirs d'elle que son fils nous présente. Par les incidents qu'il décrit, de même que par le choix de lettres et d'autres documents d'elle dont ses œuvres sont serties, il nous peint le même portrait édifiant de ce caractère si doux mais si fort, si calme et si pétri de résignation pieuse. Quoi de plus admirable que la dédicace inscrite de sa main maternelle dans la Bible de Gustave en partance comme médecin de marine ? « Oh ! » s'écrie-t-elle, « si je pouvais avoir la certitude que tu deviendras un véritable disciple du Christ, combien ma douleur en me séparant de toi perdrait de son amertume, car, mon fils, je demande moins à Dieu de te revoir sur cette terre de péché que de me retrouver avec toi et tous ceux que nous aimons dans les demeures éternelles et bienheureuses promises aux rachetés » ⁹⁴. Le même accent de force morale et de sollicitude pour le bien-être des âmes se retrouve dans les lettres que Loti a mises au Journal Intime. Ayant reçu à Rochefort en 1878 la visite d'Yves, elle écrit à Loti : « En prenant congé d'Yves, je lui ai donné un Nouveau Testament, version catholique, pensant que ce serait mieux ; engage-le de ma part à le lire et dis-lui que je demande à Dieu d'en bénir la lecture pour lui et pour sa famille » ⁹⁵.

Quand il s'agit de l'âme de son fils lui-même, ses paroles redoublent de ferveur : « Tu devines tous les vœux que ta mère forme pour toi, mais les plus ardents se rapportent au bien de ton âme » ⁹⁶. Ou encore : « Oh ! que Dieu te ramène à lui entièrement. Il ne peut manquer de le faire, je le lui demande avec tant d'ardeur » ⁹⁷. Peut-être sa plus grande peine

(94) *PJ.*, p. 80.

(95) *Jl.*, T. 1, p. 42.

(96) *Ibid.*, p. 45.

(97) *Ibid.*, p. 198.

était-elle justement la situation religieuse de Julien. Un jour elle avait entendu prononcer à son propos le mot « sceptique » et le choc de ce terme affreux suscita chez elle une supplication émue : « Il y aurait quelque chose de bien effrayant pour une mère chrétienne si elle s'arrêtait à ce mot « sceptique ». Oh ! mon enfant, dis-moi que tu ne l'es pas et que tu ne peux pas le devenir jamais » ⁹⁸. Son cœur de mère pieuse ne cherchait pas tant à se féliciter des succès littéraires qui mettaient le nom de Loti aux lèvres du monde, qu'à trouver dans son art l'expression d'une renaissance de foi ; « ... ce que je désire tant découvrir dans tes livres », lui écrit-elle après sa lecture de *Mon Frère Yves*, « c'est un indice de ton retour à la vraie foi. Et laisse-moi cette illusion si c'en est une ; je crois l'apercevoir, cet indice, dans ce qu'au moins tu ne fais plus étalage de ton incrédulité comme autrefois, mais de doute seulement. Puisse la grâce de notre Dieu achever son œuvre dans ton cœur et y apporter le bonheur..... » ⁹⁹. Combien de fois n'essaie-t-elle pas de lui persuader que la vraie assurance contre la douleur où elle le sentait se débattre, c'est l'acte de foi dans la protection de l'Être Suprême : « Enfin, je m'assure en Dieu. Mets aussi toute ta confiance en lui. Il te protégera comme il protège ta pauvre vieille mère » ¹⁰⁰. Jamais elle ne profère des reproches auxquels certains passages de ses premières œuvres exposaient son fils, comme, par exemple, la fameuse profession de foi dans *Aziyadé* ¹⁰¹. Rien qu'une douceur fervente, de la prière, de l'amour inépuisable avec peut-être un regret à la pensée de la mort édifiante de son bien-aimé Gustave et de son émouvante lettre

(98) *Ibid.*, p. 73.

(99) *Jl.*, T. 2, p. 98.

(100) *Ibid.*, p. 113.

(101) *Az.*, p. 61.

d'adieu à ceux qui étaient absents de son chevet de marin.

Dans ces mêmes circonstances tragiques, elle avait fait montre d'une force d'âme magnifique, peut-être moins par la volonté de fournir un exemple aux siens, que par une sublimation de sa propre douleur, comme nous le suggère une lettre d'elle à sa fille Marie après la catastrophe (la mort de Gustave en était bien une pour les Viaud); elle exhorte les Bon au courage et termine : « Groupions-nous tous au pied de la croix, attachons-nous y plus fortement que jamais, afin que pas un de nous ne manque au rendez-vous que nous donne notre bien-aimé Gustave » ¹⁰². Quand enfin la gêne financière voulut qu'elle permît à Julien de suivre la carrière de marin, cette mère, qui, s'étant déjà vu arracher son aîné par la mer, avait espéré garder l'autre auprès d'elle — « Grâce à Dieu, au moins nous te garderons toi » ¹⁰³ — céda pour accepter son sort angoissant avec la même inaltérable résignation patiente, renforcée de foi. « C'est la volonté de Dieu que tu partes, mon bien-aimé. Aussi sombre que cela me paraisse, je l'accepte, d'un cœur soumis, persuadée de son grand amour pour nos âmes, de son grand amour pour la tienne en particulier » ¹⁰⁴. Elle en arriva au comble même du dévouement maternel dans un petit incident que Loti note dans cette partie du *Journal*. Affecté en 1885, au service en Extrême-Orient, il reçut de la part d'un camarade une demande de permutation qui lui aurait permis de rester chez lui à Rochefort. Dans un premier élan de tendresse — combien compréhensible d'ailleurs chez une mère qui se sentait vieillir ! — elle le pria de profiter de l'occasion. Mais lorsqu'il s'en alla signaler son inten-

(102) SERBAN, *Un frère de Pierre Loti*, p. 94-95.

(103) *Enf.*, p. 320.

(104) *Jl.*, T. 2, p. 49.

tion à l'amiral, elle le fit suivre d'un mot hâtif : « Il me semble à présent que tu ferais une faute en permuant. Dieu peut te garder partout » ¹⁰⁵.

Son abnégation alla jusqu'à louer les confidences particulières entre Loti et sa sœur à l'époque de la crise morale qu'il traversait pendant son premier voyage à Constantinople. Là où une mère aurait eu à se plaindre amèrement de la réserve de son fils envers elle, rien que la remarque : « Je ne puis me défendre d'un peu d'inquiétude quand tu me caches quelque chose; mais d'un autre côté, j'aime tant à te voir t'épancher avec ta sœur, il me semble de si bon augure que tu lui redonnes toute ta confiance que je suis loin je t'assure, de me plaindre de ces lettres particulières » ¹⁰⁶.

Après cette impression de sa mère que nous montrent de tels passages de ses souvenirs écrits et dont nous ne donnons qu'un choix restreint à l'essentiel, est-ce remarquable que Loti ait eu pour elle ce culte inébranlable qui date de son premier souvenir ? Le récit de sa vision initiale de la mer pourrait servir de symbole à exprimer la qualité affective de leurs rapports. Après avoir vu et « reconnu » cet élément qui devait lui faire une si grande renommée, l'enfant terrifié repartit « en courant, la figure très bouleversée..... et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de sa mère, de l'embrasser, de se serrer contre elle » ¹⁰⁷. Elle était pour lui une figure unique « qu'il ne songeait à comparer à aucune autre, d'où rayonnaient pour lui la joie, la sécurité, la tendresse, d'où émanait tout ce qui était bon, y compris la foi naissante et la prière..... » ¹⁰⁸. Il sentait sa présence comme « un refuge naturel, l'asile

(105) *Ibid.*, p. 191.

(106) *JO.*, p. 150.

(107) *Enf.*, p. 22.

(108) *Ibid.*, p. 26.

contre toutes les frayeurs de l'inconnu, contre tous les chagrins noirs qui n'avaient pas de cause définie » ¹⁰⁹. Ainsi, à l'âge de dix ans, frappé un jour d'une vague tristesse par le bruit d'une fête se déroulant dans la ville, il pria sa mère de venir lui tenir compagnie : « Oh ! alors, rasséréné, réchauffé par sa bienfaisante présence, je me remis à l'ouvrage... » ¹¹⁰.

Il nous semble tout à fait exceptionnel qu'un homme se souvienne si fortement, et à propos de situations bien définies, du sentiment de la protection maternelle, refuge envers et contre tout ce qui était effroi ou mélancolie. Par le fait même que cette protection constitue une des grandes fonctions essentielles de la mère, le sentiment qu'elle suscite tend, normalement vers la généralisation, vers l'abstraction, et s'estompe beaucoup avec l'âge. Tandis que dans le cas de Loti, son souvenir des circonstances particulières de ce phénomène est si net et si fréquent qu'il y a lieu d'y voir la forme d'une attitude affective bien assise. Un peu partout dans l'œuvre nous le retrouvons, ce sentiment attaché à une femme dont il pouvait dire, à travers toutes les vicissitudes de sa vie, comme il a dit un jour à Ajaccio en pensant à la mère de Napoléon, « ma mère, qui est toujours ce que j'ai de plus précieux et de plus stable, qui est toujours celle contre qui je me serre avec un reste de confiance tendre de petit enfant, quand la terreur me prend, plus sombre, de la destruction et du vide » ¹¹¹. C'est le sentiment qu'il éprouvera toujours devant la réalité ou l'idée d'une femme de la même admirable trempe morale que sa mère. Pour Loti, en vérité, toute l'activité de sa mère est « sainte » — elle ressemble à celle des aïeules de l'île d'Oléron ¹¹² et il

(109) *Enf.*, p. 23.

(110) *Ibid.*, p. 155.

(111) *PM.*, p. 194.

(112) *Enf.*, p. 249.

consacre un chapitre, comme nous l'avons remarqué, à décrire les souvenirs qui se rattachent à une chiffonnière dont les bibelots « sont absolument mêlés pour *lui* à l'image de sa mère et à tout ce que ses mains bienfaisantes, si agiles au travail, ont fabriqué de jolies choses » ¹¹³. Son admiration pour elle ne fit qu'augmenter quand, par intuition, il eut compris combien avait dû être difficile pour elle, pour sa sœur et pour ses tantes, la période de mauvaise fortune qui s'était abattue sur la famille par suite de placements fâcheux, et quand il se fut rendu compte avec quelle patience résignée elles avaient employé leurs qualités de dignes ménagères pendant les mauvais jours. Cette admiration, doublée si souvent de pitié, reparait dans maintes phrases du Journal. Arrivé enfin par ses efforts personnels à leur ôter le fardeau écrasant de dettes, il écrivit : « Les grandes préoccupations d'argent sont finies, elles ont pu acheter plusieurs petites choses qui leur manquaient » ¹¹⁴. Il finit même par bénir la misère de cette période qui avait approfondi sa compréhension de ces femmes et de leurs semblables : « Elle aura été pour moi une grande éducatrice..... elle a resserré de la façon la plus adorable mes liens avec les deux saintes en robe de deuil que furent ma mère et ma tante, sa sœur » ¹¹⁵.

Si sa mère avait su faire des sacrifices pour Loti, pour sa part à lui, il en avait fait un très grand pour elle, celui de sa vie turque, qui lui aurait apporté, sans doute, au moins pour un temps, le calme qu'il cherchait si désespérément. « Sans ma mère chérie », s'écrie-t-il au milieu du récit des efforts turbulents qu'il fit à Joinville pour essayer d'oublier

(113) *Enf.*, p. 250.

(114) *Jl.*, T. 1, p. 168.

(115) *PJ.*, p. 108.

l'amour brisé en Orient, « je me serais déjà exilé pour ne plus revenir » ¹¹⁶, il se serait probablement fait officier dans l'armée turque ¹¹⁷. « J'adore ma mère à laquelle j'ai fait le sacrifice de ma vie orientale et qui probablement ne s'en doutera jamais » ¹¹⁸.

L'idée qu'un jour il lui faudrait se séparer d'elle lui était insupportable et ses retours de voyage s'assombrissaient à la pensée que celle qui avait été « le plus stable des amours de sa vie » ¹¹⁹, s'approchait irrévocablement du terrible moment final. « Ma pauvre mère ! Je songe avec frayeur qu'elle est bien âgée; encore deux ou trois campagnes et il m'arrivera de ne plus la retrouver à mon retour » ¹²⁰. Quand ce moment fut venu, « par une suprême pudeur », il ne livra pas au public son immense douleur. Une fois seulement, beaucoup plus tard, il fit allusion à ce deuil, à « la crainte de ne plus retrouver la figure vénérée de Celle à qui, depuis l'enfance, se rapportent tant de choses, Celle à qui personne au monde ne supplée » ¹²². Mais cette peine, il lui fallut s'en décharger et c'est à son journal qu'il la confia. Par un rare privilège, il nous a été donné de lire cette partie encore inédite. Nous nous bornerons à constater la profondeur de la tristesse révélée dans la simplicité sobre des notes et la grande pitié de la page où Loti nous montre la sollicitude que sa mère avait conservée, même sur son lit de mort, pour le bien-être éternel de l'âme de son fils : « Elle me disait, mercredi matin, comme j'arrivais, en me serrant dans ses bras, à demi soulevée, la voix si forte encore dans l'étrange exaltation des adieux « Tu y crois n'est-ce pas, tu

(116) *JO.*, p. 132.

(117) *Az.*, p. 236-237.

(118) *JO.*, p. 171.

(119) *Enf.*, p. 28.

(120) *Jl.*, T. 2, p. 44. Cf. aussi p. 129.

(121) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 114.

(122) *TJ.*, p. 116.

y crois bien, toi aussi, que nous nous reverrons » ¹²³.

L'attitude affective de Loti envers sa mère se dégage assez nettement, il nous semble, de la discussion précédente. Nous avons employé le mot « culte » et rien qu'à noter la fréquence avec laquelle l'auteur se sert des termes « bienfaisante » ou « sainte » pour qualifier sa mère ou son activité, il ressort qu'elle lui inspirait une dévotion ardente ¹²⁴. « Cette mère adorée résumait tout pour lui. Elle représentait son plus pur idéal et sa meilleure tendresse » ¹²⁵. Une de ses *Pensées* nous révèle combien il sentait la pureté de son amour pour elle et quelle valeur il lui attribuait : « L'amour qu'on a pour sa mère, c'est le seul qui soit vraiment pur, vraiment immuable, le seul que n'entache ni égoïsme ni rien, qui n'amène ni déception, ni amertume..... » ¹²⁶. La même impression de dévotion filiale est restée dans l'esprit de ceux qui ont connu ces deux êtres de leur vivant. Ainsi nous avons ce témoignage d'Ocagne, un des convives intimes de la célèbre fête gothique donnée par Loti en 1888 : « L'attitude de Loti vis-à-vis de sa mère, attitude où la plus affectueuse tendresse se mêlait à un respect un peu craintif, avait quelque chose de touchant, — et ce n'est peut-être pas assez dire — d'émouvant. En face de cette mère vénérée, Loti, déjà homme fait, déjà touché par la grande renommée, redevenait un petit garçon » ¹²⁷.

Si, en plus de tout le matériel que nous avons employé, il fallait une autre indication que le lien entre Loti et sa mère était d'une extraordinaire puis-

(123) Ce grand privilège nous a été accordé par l'amabilité de M. Samuel LOTI-VIAUD et c'est avec sa permission que nous faisons cette citation. Nous l'en remercions beaucoup.

(124) *Enf.*, p. 250, p. 155; *PJ.*, p. 108, etc.

(125) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 114.

(126) *Mercur de Flandre*, « Pensées de Pierre Loti ».

(127) D'OCAGNE, article dans *La Revue Hebdo.*, 1927, VIII.

sance affective, elle nous serait fournie par la considération du respect noté comme un élément important de son attitude, puisque « le respect est — originairement — une disposition d'ordre affectif dans laquelle nous met la présence ou la pensée d'une personne déterminée » ¹²⁸. Cependant, nous disposons non seulement des preuves directes de ce genre, mais aussi d'une preuve indirecte, qui servira à nous faire pénétrer plus avant dans les profondeurs où est enracinée la mémoire affective, à nous faire voir, par un exemple bien net, la remarquable persistance de cette faculté chez notre auteur. « La mémoire affective », dit Ribot, « est pour les croyances religieuses une grande force conservatrice grâce à laquelle elles résistent longtemps à l'assaut des démonstrations logiques et scientifiques » ¹²⁹. « Ces croyances que nous tenons de notre première éducation ont été et restent associées, à des sentiments. De cette association vient leur résistance aux idées qui les menacent. Ce sont les sentiments et les souvenirs de ces sentiments qui les retiennent et luttent en nos âmes pour en prolonger l'empire » ¹³⁰. Or, nous avons vu de quelle manière Loti se souvient de sa mère et de sa grandeur d'âme religieuse. N'empêche qu'il ait perdu, vers ses dix-huit ans, la foi protestante du foyer hugenot étayé par une tradition de courage héroïque en face de la persécution. Mais celui qui dans son jeune âge, à l'ombre protectrice d'une femme assez fervente pour convertir son mari du catholicisme, s'était trouvé une vocation de pasteur et ensuite de missionnaire ¹³¹ devint, dès l'instant où « trop de précisions et trop de dogmes » ¹³² firent chanceler et s'écrouler ses

(128) BOVET, p. 124.

(129) RIBOT, *Problèmes*, p. 77.

(130) PILLON, cité par RIBOT, *Problèmes*, p. 77.

(131) *Enf.*, p. 156-157.

(132) *PJ.*, p. 205.

croyances, « une âme qui pleurait la foi perdue et aspirait à la poursuite du Dieu de son enfance ». Plus tard, pèlerin infatigable, il essaya de toutes les religions de la Terre aux pieds de leurs adeptes les plus doctes. Mais il n'avait pas tout perdu. Il ne cherchait que ce que son esprit n'avait pu retenir, c'est-à-dire la conviction intellectuelle de la religion protestante qu'il sentait l'entourer « comme une prison trop austère et trop froide pour son âme aimante » ¹³³. Il lui restait « une certaine disposition tendre, faite de regrets, de remords, d'envie, d'indestructible idéalisme... » ¹³⁴, autrement dit tout le côté affectif de la religion. Et de cet attachement du cœur, il a une conscience aiguë. Il ne conçoit pas qu'on puisse « trouver une sorte de paix en dehors de ces idées de rédemption et de vie éternelle auxquelles *il est* resté attaché par le cœur, malgré son incrédulité profonde » ¹³⁵. Avant d'entrer à la Trappe pour y chercher dans la méditation la paix qui lui échappait toujours, il rassura sa mère sur l'état de son âme : « Je reste attaché, au moins par le cœur, à la religion huguenote; tu peux être absolument tranquille là-dessus » ¹³⁶.

Ceci nous mène au noyau de la discussion. Car nous voyons que, lui-même, il avait le sentiment de trouver, dans une seule source affective, son amour pour sa mère et sa foi, ou plutôt son regret de la foi. Notons ce passage : « Je vais dire, en passant, que ma mère est la seule au monde, de qui je n'aie pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais...; pour ma mère, j'ai presque gardé intacts mes croyances d'autrefois » ¹³⁷. « Et mon amour pour

(133) *Mercur de Flandre*, article d'AVESNES.

(134) GIRAUD, *Portraits d'Ames*, p. 202.

(135) *JO.*, p. 227.

(136) *Ibid.*, p. 194.

(137) *Enf.*, p. 26.

ma mère, qui a été le seul stable des amours de ma vie, est d'ailleurs si affranchi de tout lien matériel qu'il me donne presque confiance, à lui seul, en une indestructible chose qui serait l'âme; et il me rend encore, par instants, une sorte de dernier et inexplicable espoir » ¹³⁸. De même qu'il respectait le banc de famille au temple « parce que cette place conservera toujours pour *lui* quelque chose à part qui lui vient de *sa* mère » ¹³⁹, de même après le froid ennui des commentaires et des prédications au temple, il rentrait chez lui pour goûter le vrai recueillement religieux qui lui convenait « parce que les voix qui lisaient ou qui priaient *lui* étaient chères et cela changeait tout » ¹⁴⁰. Beaucoup plus tard dans la vie, il sentait encore la force de la douce foi maternelle qui *le* rassure encore » ¹⁴¹ et de « l'empreinte indélébile » ¹⁴² qu'elle avait laissée sur son âme. Voilà, à notre sens, la vraie cause de l'horreur avec laquelle il combat le reproche d'iconoclaste si souvent fait à son propos. « Cette accusation », écrit-il à une personne de sa famille, « que vous portez contre moi de *toujours briser et corrompre* est fausse et injuste, comme beaucoup d'autres..... » ¹⁴³, affirmation que l'on pourrait renforcer de maint exemple tiré de ses livres, où sa sensibilité est restée foncièrement chrétienne ¹⁴⁴. « Ceux que toi et moi regardons comme les simples et les naïfs ! » écrit-il à une des époques les plus tourmentées de sa vie, « ceux qui sont encore prosternés aux pieds du Christ, ceux-là, je t'assure, sont les heureux de ce monde..... En dehors de cette personnalité rayonnante du Christ, tout est terreur et

(138) *Ibid.*, p. 28.

(139) *Ibid.*, p. 252.

(140) *Ibid.*, p. 253.

(141) *PM.*, p. 194.

(142) *PJ.*, p. 79.

(143) *JL.*, T. 1, p. 88.

obscurité » ¹⁴⁵. Avec raison a-t-on dit : « cette sorte de culte dont il environnait sa mère a constitué pour lui le ressort moral le plus puissant » ¹⁴⁶. Ce n'est qu'une autre façon d'exprimer la force de sa mémoire affective et des souvenirs de sa mère qui ont pu influer sur les vibrations de sa sensibilité devant les grands mystères de l'existence.

Nous sommes alors à même d'affirmer l'existence d'un complexe ou d'un faisceau de voies de réaction, à base affective dans l'esprit de Loti. De fortes décharges réciproques de l'énergie émotive par une répétition — sait-on combien fréquente ? — dans un milieu où rien ne les entravait, où tout les favorisait, ont établi une attitude de respect pieux, de dévouement filial envers une femme supérieure quant à sa fibre morale. Par conséquent, il s'est fixé non seulement une certaine façon de penser, se prolongeant dans la mémoire affective mais, par là même, il s'est créé dans cette mémoire un idéal de la femme mère de famille, douée de toutes les vertus chrétiennes, idéal renforcé par un débordement de l'énergie originale dans une voie auxiliaire, celle où se trouvent les réactions et l'attitude se rapportant au côté religieux de la personnalité maternelle. Cet idéal ne forme, nous espérons le démontrer, qu'une partie, une sorte de base pour un idéal plus ample et plus général de la femme. Mais dans toutes les autres manifestations particulières de cet idéal général, nous retrouvons une quintessence de cette première attitude et de ce premier idéal, qui malgré les différences superficielles et inévitables, se sont vu renforcer dans les rapports de Loti avec les autres femmes de la famille,

(144) Cf. la fin de *RA*.

(145) *JO.*, p. 229; cf. aussi *VT.*, p. 17.

(146) D'OCAGNE, article dans *La Revue Hebdo.*, p. 201.

et qui ont eu une influence dominante sur la peinture de ses plus beaux caractères de femmes.

Une autre preuve de l'influence maternelle sur Loti serait la nuance particulière de ses rapports avec d'autres femmes qu'il considérerait, pour une raison ou pour une autre, supérieures à lui-même.

Son attitude envers elles serait qualifiée de « fixation à la mère » par certains psychologues modernes. En voici quelques exemples.

L'amitié entre Loti et Madame Juliette Adam a été bien analysée par Giraud : « Sentiment peut-être unique où il entrait, de sa part à elle, de l'admiration littéraire — n'avait-elle pas découvert et « lancé » Loti ? — une amitié quelque peu virile et protectrice, enfin cet impérieux besoin de maternité que toute femme vraiment femme sent au fond d'elle-même; de sa part à lui, une vive reconnaissance pour tant de marques prodiguées d'un inlassable dévouement, une vénération confiante pour cette âme féminine toute de générosité et de noblesse, enfin, cet obscur instinct filial qui courbe tant de fronts virils devant certaines femmes qui sont restées mères invinciblement et dont la haute intelligence se double d'indulgence et de bonté ». (*Portraits d'âmes*, p. 192). La correspondance de Loti avec elle est pleine du respect de l'enfant pour sa protectrice naturelle. « J'ai appuyé mes lèvres », écrit-il, « sur votre lettre à l'endroit où vous m'avez appelé « votre fils » ». (*Ad.*, p. 35). Maintes fois il l'appelle « ma mère », signe « votre fils » et lui demande des faveurs et des démarches toutes maternelles pour lui-même et pour ses amis. Il en arriva bientôt à la rattacher dans sa mémoire aux autres figures chéries du foyer. « La France semble déjà bien loin et au fond de ce recul, un très petit nombre de figures aimées restent encore debout, vivantes dans le souvenir; vous êtes de celles qui ne s'effacent pas à

distance, car je vous aime bien profondément. » (*Ad.*, p. 157).

Le même sentiment nuançait son admiration des reines dont il était si heureux d'être le confident. Il s'approchait d'elles avec un émerveillement tout enfantin qui ne cédait qu'à son attendrissement en leur découvrant des émotions profondes et communes à tout le monde.

Au début de ses louanges dithyrambiques de Carmen Sylva (S. M. la reine Elisabeth de Roumanie) il parle de sa visite à un « château enchanté, chez une fée », ton fantaisiste qui s'adoucit ensuite sous l'impulsion d'une piété grandissante. Il arriva à pénétrer ce caractère jusqu'à découvrir la profonde douleur qu'avait causée à la reine, idéaliste de la maternité, la mort prématurée de sa petite fille. (*Ex. p.*, 1-8). Ce fut aux instances de la reine qu'il se mit à écrire ses propres souvenirs d'enfance.

Après une visite à S. M. la Reine Régente d'Espagne, en 1898, il nota : « les mots qui me viennent, je n'ose pas les écrire, parce qu'ils ne me semblent jamais assez respectueux ni assez discrets » (*RF.* p. 97). C'est encore une fois la piété maternelle qu'il admire chez elle : « je vis passer dans ses yeux des inquiétudes angoissées pour les existences de ces enfants de dix-huit ans qui allaient se dévouer là-bas à l'honneur de l'Espagne. La Reine, sans doute, à cet instant, mêlait un peu dans son cœur ces pauvres petits soldats en partance et l'enfant royal que, depuis tantôt onze années, elle élève et prépare, avec une abnégation admirable, en vue de dangers plus lourds encore que ceux des fièvres cubaines et de la guerre : à certaines profondeurs, toutes les vraies mères se ressemblent et s'unissent, par les inquiètes tendresses ». (*RF.*, p. 101-102). Présenté ensuite à la grand'mère du petit roi, il eut la même réaction : « Dans la première question

qu'elle m'adresse, c'est la mère qui se révèle avant tout, tendre et anxieuse : — Vous n'avez pas trouvé la Reine bien pâlie, bien changée ? » (RF., p. 107).

L'anglophobie de Loti perdit beaucoup de son amertume au contact de la personnalité de S. M. la Reine Alexandra : « En plus du profond respect qu'elle m'inspirait, — [il avait eu chez elle l'impression du palais enchanté] — une haute sympathie d'âme m'était venue pour cette souveraine si visiblement noble et bonne ». « Devant les portraits de ses propres fils et de ses filles, la reine s'arrêta et je vis tout à coup passer sur son visage la tristesse attendrie, lorsqu'elle m'eut désigné celui que la mort est venu lui prendre..... » (VT., p. 107, 106).

Et en dernier lieu, signalons un passage de *Prime Jeunesse* qui renferme tout son idéalisme vis-à-vis de la femme de rang élevé. « En mai, je tombai tout à coup très amoureux de l'Impératrice..... et je perdais des heures de travail à attendre le passage de sa voiture, très obscurément confondu parmi la foule..... Pendant la fin de mon séjour à Paris, son image suffit à me préserver complètement des filles que mes camarades fréquentaient » (p. 212).

SECTION B.

Marie Viaud.

Etudions maintenant de plus près les renforcements et les développements qu'a subis ce complexe chez Loti et commençons par l'élément le plus important de ses souvenirs, après sa mère. En effet, Loti avait deux mères. Sa sœur, Marie, avait dix-neuf ans lors de la naissance du petit benjamin et le

portrait qu'il nous a laissé d'elle cadre étroitement, à plusieurs points de vue, avec celui de sa mère. Il en est ainsi un renforcement, mais présente d'autres caractéristiques d'une grande importance, constituant le développement de l'idéal. Au foyer rochefortais, dans la série de présences féminines, Marie « incarnait la vie, le charme, la jeunesse » ¹⁴⁷ et l'âme enfantine du petit frère s'élança vers elle avec une telle ardeur qu'elle devint pour lui « comme une autre mère » ¹⁴⁸, une idole ayant fréquemment pour lui « des transports de tendresse maternelle » ¹⁴⁹. « En ce temps-là... [elle était]... la seule personne qui pût me faire supporter une séparation si longue [il s'agit de ses premières vacances dans l'île d'Oléron]. Elle m'adorait et je l'admirais sans réserves, ce qui lui donnait sur mon imagination un ascendant suprême. Elle voyait tout, ou elle devinait tout et dans ma petite enfance, elle m'avait persuadé qu'elle était un peu sorcière » ¹⁵⁰.

C'est sur cette influence, cet ascendant sur sa sensibilité que, tout comme lui, nous insisterons le plus. Marie avait une âme d'artiste, douée d'un talent remarquable, d'une sensibilité aussi forte que fine; elle était, en outre, arrivée à un haut degré de perfection artistique » ¹⁵¹. « Elle chantait agréablement, elle avait surtout un grand talent pour la peinture, talent qu'elle tenait de son père » ¹⁵² et qu'elle développa sous la direction de Louis Cogniet à Paris avant d'en transmettre les effets au jeune Loti : « La peinture m'était enseignée par ma sœur; mais je ne me rappelle plus mes commencements, tant ils furent

(147) *PJ.*, p. 29.

(148) *Enf.*, p. 98.

(149) *PJ.*, p. 5.

(150) *Ibid.*, p. 33.

(151) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 227.

(152) IDEM, *Ibid.*, p. 227.

prématurés; il me semble que de tout temps j'ai su, avec des crayons et des pinceaux, rendre à peu près sur papier les petites fantaisies de mon imagination » ¹⁵³. Elle n'était pas non plus sans un certain talent, et tout aussi bien dans le fond que dans la forme, nous pouvons lire un passage de son « Journal » cité par le frère ¹⁵⁴, les similitudes entre ces deux caractères et l'influence de la sœur aînée sur l'enfant. La même constatation résulte de la lecture d'une plaquette intitulée *Autour de Paulette*, qu'elle fit imprimer à Dôle ¹⁵⁵. Ce récit, comme toutes les œuvres de Loti, est calqué sur des souvenirs personnels. Il y pénètre, d'ailleurs, la même note de romantisme mélancolique, et, chez le héros, la même nostalgie de la foi perdue. Loti a noté la façon dont elle lui prodiguait les trésors de ses talents, dans un passage sur les lettres qu'elle lui envoyait pendant un voyage en Suisse : « Ma sœur, pendant un voyage autour du lac de Lucerne, m'en avait envoyé des descriptions, m'en avait écrit de longues lettres, comme on n'en adresse pas d'ordinaire à des enfants de l'âge que j'avais alors » ¹⁵⁶. Retenons aussi le fait que c'était avec elle qu'il sortit pour la première fois des plats horizons de la Saintonge, pour pénétrer le monde féérique qu'était à son imagination le Midi, ensoleillé et montagneux ¹⁵⁷. En effet, toute sa sensibilité, elle la consacrait à l'éducation de ce frère que ses parents ne voulaient pas envoyer à l'école. Non seulement « par la grâce qu'elle mettait à faire toute chose » ¹⁵⁸ elle formait

(153) *Enf.*, p. 136-137.

(154) *Ibid.*, p. 100-103.

(155) Encore une fois, nos remerciements sont dûs à M. Samuel LOTI-VIAUD, qui nous l'a prêtée.

(156) *Enf.*, p. 177.

(157) *Ibid.*, p. 199 et seq.

(158) *PJ.*, p. 18.

ses goûts, mais elle lui donnait sa propre façon artistique et féminine de voir la nature, elle lui mettait entre les mains un instrument destiné à créer ses magnifiques tableaux littéraires. « Elle a été, « nous assure-t-il, une des influences qui ont le plus contribué à m'éloigner jusque dans les moindres détails de la vie... non pas de tout ce qui était vulgaire, mais de tout ce qui était inélégant » ¹⁵⁹. De plus, la communion de leurs esprits était telle qu'il en arriva à lui faire des confidences et des confessions que l'extrême pudeur de sa vénération l'empêchait de faire à sa mère.

Ses rapports avec Marie à l'époque d'*Aziyadé* nous révèlent chez la sœur des qualités de caractère qui rappellent celles de la mère. Dans l'orage moral qui se déchaîna sur l'esprit de Loti à la suite de sa grande passion brisée (l'affaire du Sénégal) ¹⁶⁰, sentant le gouffre du désespoir se creuser sous ses pieds, il avait demandé à Marie de lui chercher une femme... « qui fût digne de notre toit de famille et de notre vieille mère » ¹⁶¹... car elle avait compris mieux que personne l'étendue de la douleur qui l'écrasait, comme l'attestent ses lettres qui, pour emprunter l'expression de Plunkett, « feraient aimer la religion pour l'amour de l'apôtre : elles exhalent un parfum biblique » ¹⁶². Tandis que chez la mère, la ferveur religieuse prend la forme d'une résignation sans bornes, chez Marie la même ferveur prend un accent spécial d'exaltation passionnée, témoin sa réaction contre les velléités qu'avait Loti de tout abandonner et de disparaître. Elle l'assura qu'elle préférerait sa mort à ce qu'il s'en allât quelque part

(159) *PJ.*, p. 33.

(160) *JO.*, p. 78 et seq.; cf. SERBAN, *P. Loti, JI.*, T. 1, p. 59.

(161) *Az.*, p. 80.

(162) *Jl.*, T. 1, p. 55.

« végéter sous la griffe de Satan » ¹⁶³. Elle lui proclame son amour de sœur : « Ta vie est ma vie, il y a un recoin de moi-même où personne n'est..... c'est ta place à toi, et quand tu me quitteras, elle sera vide et me brûlera » ¹⁶⁴. Son cœur de femme se gonflait de pitié à la pensée de ces souffrances intimes : « Plus tu es malheureux, troublé, ballotté, confiant, plus je t'aime » ¹⁶⁵. Elle essayait de prendre d'assaut le Ciel au nom de son frère : « ...si tu sentais la chaleur de mes prières... Je prie à toute heure, mon bien-aimé;ne serait-ce que dans dix ans, dans vingt ans, je sais que tu croiras un jour. Peut-être ne le saurai-je jamais — peut-être mourrai-je bientôt — mais j'espérerai et je prierai toujours. » ¹⁶⁶. De tels élans ne pouvaient manquer leur effet et Loti, à l'aube de son véritable amour et d'une orientation d'esprit plus stable et plus saine, le lui fit entrevoir. Alors elle éclata en louanges de cette foi dont elle était l'adepte si exemplaire : « Cher frère, tu es à moi, tu es à Dieu, tu es à nous. Je le sens, un jour, bientôt, peut-être, tu reprendras courage, confiance et espoir. Tu verras combien cette *erreur* est douce et délicieuse, précieuse et bienfaisante. Oh !, mensonge mille fois béni, que celui qui me fait vivre et me fera mourir sans regrets, sans frayeur, qui mène le monde depuis des siècles, qui a fait les martyrs, qui fait les grands peuples, qui change le deuil en allégresse, qui crie partout : « Amour, liberté, charité »... ¹⁶⁶. Tout d'ardent idéalisme dont elle était imprégnée pénètre ses lettres à cette époque. « Il y a bien quelque chose de fatal dans les faits, mais nous devons être capables de les modifier, et de repousser les tentations. Le modèle de pureté, le prin-

(163) *Az.*, p. 86.(164) *Ibid.*, p. 87.(165) *Az.*, p. 88-89.(166) *Ibid.*, p. 111.

cipe chrétien incontestable plane toujours au-dessus de tout cela... La grâce de Dieu éclaire et purifie tout; elle empêche de désespérer de quoi que soit de noble et de grand. » ¹⁶⁷.

On ne nous en voudra pas de citer ainsi de longs passages, parce que dans de telles circonstances il vaut mieux laisser parler les documents eux-mêmes. La place que Loti donna à ces indices du caractère de sa sœur montre, tout comme dans le cas de sa mère, quelle dut être l'impression faite sur lui, quelle dut être l'attitude qu'elle lui inspira et l'idéal que cette attitude produisit. En effet les voies de réaction vis-à-vis de Marie étant en grande partie les mêmes que celles vis-à-vis de Madame Viaud, les éléments d'un complexe renforçaient ceux de l'autre. Rien qu'en rapprochant ces deux passages : « L'île d'Oléron est le pays de ma mère » ¹⁶⁸ et la phrase qui résume pour lui la maison de sa sœur à Marennes : « On sent encore cette poésie tranquille, ce charme à part de l'île d'Oléron, toute voisine » ¹⁶⁹, il devient évident que les deux complexes sont superposés ou mélangés. Dans l'attitude envers sa sœur, il y avait la même base de vénération accordée à un caractère hautement religieux. Mais dans ce cas, les circonstances extérieures ont produit, comme verso de cette attitude, une nuance particulière de l'idéal général de la femme, c'est-à-dire ont imprimé dans la mémoire de Loti l'image d'une jeune fille pure, toute gracieuse, d'un goût impeccable, se transformant ensuite en jeune femme adorable et en épouse chrétienne.

Le faisceau « sœur » est enchevêtré au faisceau « mère » de sorte que les deux ont des voies de

(167) *JO.*, p. 166.

(168) *Jl.*, T. 1, p. 131.

(169) *Ibid.*, p. 173.

réaction communes. Mais le faisceau « sœur » apporte un nouvel élément, une nouvelle voie qui élargit et augmente d'autant le complexe total. Nous espérons montrer ensuite quels étaient les apports des autres présences féminines. Toutefois il est à noter que l'artifice de l'analyse ici employée pour disséquer ces phénomènes de la vie intérieure pêche en ce qu'il nous oblige à donner l'impression — telle est l'inflexibilité du langage humain quand il essaye de suivre les mille procédés féériquement subtils du mécanisme psychologique — que les développements affectifs en question se sont produits séparément ou représentent les additions d'époques consécutives. Tandis qu'en réalité, ils ne sont que les parties d'une masse homogène en devenir constant.

SECTION C.

Tante Claire.

Passons maintenant aux autres membres de cette sorte de constellation féminine sous laquelle évolua la jeunesse de Loti. Puisque le même principe de renforcement d'une attitude, visible dans les souvenirs de Marie, semble se retrouver dans ceux des autres femmes de la famille, il convient de continuer la série par l'étude des impressions les plus fortes, par l'examen du caractère qui, après les deux déjà traités, eut le plus d'influence sur l'auteur. Car, naturellement, des circonstances d'âge et d'éloignement ont été cause que la mémoire de certaines personnes « secondaires » s'est plus estompée que celle d'autres. Donc, à choisir parmi les tantes, on s'attendrait à ce que la plus importante fût celle qui

avait à peu près l'âge de Madame Viaud et qui donc était à même de s'occuper activement de l'enfant. « Tante Claire » n'avait que six ans de moins que Madame Viaud et pendant quarante ans habita avec elle.

Cette tante, de son vrai nom Clarisse Texier, était âgée de trente-sept ans quand naquit son neveu et habitait au second étage de la maison familiale avec sa mère, Henriette Texier, (née Renaudin). Nous ne disposons que de peu de détails au sujet de sa vie, si ce n'est certains souvenirs laissés par Loti. Ceux-ci nous permettent de deviner ce qu'avait dû être « sa vie qui fut sans joie même aux heures de sa jeunesse, qui fut toujours humble et effacée, sacrifiée à nous tous » ¹⁷⁰. Mais elle se dévoua corps et âme au petit benjamin éclos dans la maison et à plusieurs reprises, Loti avoue qu'elle était « la personne qui *le* gâtait le plus » ¹⁷¹. Elle prit le plus vif intérêt à tout ce qu'il faisait et eut un effet très important sur sa sensibilité. Il est curieux de noter — et nous en trouverons plus d'un témoignage dans les portraits des autres femmes âgées — que Loti insiste beaucoup sur le sentiment de protection qu'il ressentait auprès d'elle, comme d'ailleurs auprès de sa mère, protection d'abord contre l'angoisse du crépuscule qui hantait sa petite imagination, ensuite contre les ennuis de sa vie d'adolescent. Il avait même l'habitude de fréquenter sa chambre et de s'asseoir près du feu « pour passer l'heure toujours pénible, un peu angoissante du « chien et loup » » ¹⁷². « Quand la nuit s'épaississait davantage », continuait-il, « il fallait même que l'une des deux, grand' mère ou tante, avançât sa chaise tout près, tout près,

(170) *PM.*, p. 241.

(171) *Enf.*, p. 53; cf. *Ibid.*, p. 186, *PM.*, p. 263, etc.

(172) *Enf.*, p. 53.

et que je sentisse sa protection immédiatement derrière moi; alors, complètement rassuré, je disais : « Raconte-moi des histoires de l'île, à présent !... » ¹⁷³. Retenons bien la dernière phrase, car elle suggère que, de même qu'il avait le sentiment aigu de la protection entourant sa Tante Claire et sa mère, il aimait aussi dans cette tante une autre manifestation qui l'attirait plus près de sa mère, à savoir la force morale huguenote de la vieille famille oléronnaise — « il semblait que sa présence eût apporté un peu du charme de « l'île », un peu de la vie antérieure de nos ancêtres là-bas... » ¹⁷⁴.

Cependant Tante Claire offrait à Loti non seulement une autre source de protection morale sinon religieuse dont il sentait si fortement le besoin, même dans son plus jeune âge, mais encore, plus tard, elle devait lui fournir une ressource contre les difficultés de sa vie scolaire et une inspiration indulgente pour les fantaisies de son imagination débordante, restée délicieusement enfantine. Quand la vague angoisse des crépuscules prit une forme plus concrète pour devenir la peur des professeurs maussades, Tante Claire se consacrait à chercher les mots dans les dictionnaires, et « se condamnait même souvent à faire... d'une écriture imitée, les pensums du Grand Singe » ¹⁷⁵. « Elle s'était habituée même à lire le grec, afin de l'aider à apprendre ses leçons dans cette langue. » ¹⁷⁶. S'il adopta d'une façon presque exclusive la chambre de cette tante pour faire ses devoirs de collégien, il y travaillait aussi, et lui faisait travailler son petit théâtre de « Peau d'Ane » ¹⁷⁷, enfantillage qui dura bien plus long-

(173) *Enf.*, p. 54.

(174) *PM.*, p. 264.

(175) *Enf.*, p. 247.

(176) *Ibid.*, p. 188.

(177) *Enf.*, p. 186.

temps chez lui que chez un enfant moyen. En effet, et grâce en grande partie à cette tante, « l'enfantilisme ne perdit jamais ses droits sur *lui* » ¹⁷⁸.

Tante Claire était une grande source de consolation à l'époque redoutée du concours d'entrée à l'Ecole Navale ¹⁷⁹. Pourtant, on n'a pas la sensibilité suraiguë de Loti, développée tant et plus au milieu d'un tel groupe de femmes âgées, sans subir l'influence mélancolique de ces esprits tournés vers le déclin inévitable. C'est pourquoi une simple phrase dite pour calmer le tourment de ses efforts avant l'examen — « il arrivera, oui, ton mercredi soir et il passera, et il en arrivera d'autres dans ta vie... » ¹⁸⁰ — donna au jeune garçon toute une échappée, un éclair intuitif sur la vie et sur le vrai caractère de sa tante. « Sans avoir eu besoin de finir sa phrase, elle venait de me donner un aperçu, tout nouveau pour moi, du néant de la vie, du néant de l'avenir et de l'espoir; en même temps un indice, un soupçon m'était venu de ce qu'avaient pu être jadis ses déceptions de cœur et de ce que pouvaient être maintenant les tristesses de son existence enclose, pauvre vieille fille sans joies, qui volontairement s'était sacrifiée pour nous tous. » ¹⁸¹. Combien elle méritait les épithètes de « sainte » et d'« ascète » employées à son propos ¹⁸², il nous le fait voir, comme dans le cas de sa mère, en parlant de la période de mauvaise fortune que la famille traversait à un certain moment. « Je n'avais pas tardé à m'apercevoir que Tante Claire était devenue plus que jamais la providence de la maison..... Depuis un an, elle s'était

(178) *PJ.*, p. 122.

(179) *Ibid.*, p. 123.

(180) *Ibid.*, p. 124.

(181) *Ibid.*, p. 124.

(182) *Ibid.*, p. 127.

perfectionnée comme jardinier et improvisée comme menuisier, tapissier et même serrurier. Ses outils, qui lui venaient de *l'île*, comme tout ce qu'elle possédait, me la rappellent encore avec une acuité douloureuse... » ¹⁸³.

Plus tard, ses souvenirs d'elle étaient presque toujours étroitement liés à ceux de sa mère. Se souvenant de cette même époque de pauvreté, il constate que « l'économie de maman et de Tante Claire suffisait à donner encore bon aspect à notre chère maison » ¹⁸⁴ et cette épreuve finie, le fardeau de dettes anéanti, il se réjouissait de voir réapparaître un peu de gaieté sur les visages des chères vieilles dames en papillotes et en crinoline, un peu de cette foncière gaieté qui témoigne d'une conscience nette et d'un caractère aimable et que les épreuves n'ont que momentanément le pouvoir d'abattre » ¹⁸⁵. Pour lui, elles étaient « les deux chères gardiennes de *son* foyer » ¹⁸⁶, et à mesure que le foyer se dépeuplait, que les deux sœurs inséparables devenaient de plus en plus âgées et délaissées, il s'accrochait à elles plus affectueusement que jamais, sentant surgir en lui-même l'ancien sentiment, du profond besoin enfantin de protection. De retour après une campagne, il déclare : « Un certain moi tranquille, rasséréné et presque enfant, se trouvait là, le soir dans ce petit salon doucement silencieux, à cette table où travaillaient maman et Tante Claire..... En toute sincérité d'intention, je me disais que je ne repartirais plus, que rien ne valait la paix d'être là, et d'y retrouver un peu de son âme première, de sentir autour de soi, dans ce nid de l'enfance, je ne sais

(183) *PJ.*, p. 226.

(184) *PM.*, p. 231.

(185) *PJ.*, p. 237.

(186) *PM.*, p. 232.

quelles protections contre le vide et la mort »¹⁸⁷. De même la nostalgie religieuse lui faisait goûter un calme, introuvable ailleurs, auprès de ses « deux chères bonnes vieilles », quand le soir, il écoutait « la voix de sa mère lisant la Bible »¹⁸⁸. Ces notes d'attachement et de vénération reviennent constamment dans ses écrits et le chagrin que lui causa la perte de Tante Claire, révélée dans des pages si profondément touchantes, était un avant-goût de sa grande douleur à la mort de sa mère, à la disparition du seul véritable abri émotif qui lui restât au monde.

L'attitude de Loti envers Tante Claire n'est pas très difficile à dégager. Il s'agit en effet d'un doublement de l'attitude envers sa mère, d'un renforcement des voies de réaction que nous avons déjà constatées dans les deux cas étudiés. Il y a la même vénération d'une « sainte », de celle qui représente la longue hérédité huguenote et la vie profondément chrétienne des familles de « l'île »; attendant à ceci, il y a la même tendance à redevenir enfant en sa présence, quoique poussée cette fois à un degré plus élevé et d'une nuance différente. A nous en tenir aux textes, il apparaît qu'il y a plus de place dans les souvenirs de Tante Claire pour ceux qui se rapportent à son indulgente affection et à son industrie dévouée, qu'à des exemples spécifiques d'une tonalité religieuse semblable à celle de Madame Viaud. De sorte que l'idéal, faisant contrepartie des différentes attitudes, se trouve augmenté en tant que s'y ajoutent les souvenirs de cette vieille fille admirable, toute consacrée à une vie effacée de travail pour le ménage de sa sœur, sans avoir les consolations de

(187) *Ibid.*, p. 121-122, cf. p. 266 : « les chères voix et les chers bruits protecteurs que j'entendais là depuis tant d'années ».

(188) *Jl.*, T. 2, p. 181-182.

(189) *PM.*, « Tante Claire Nous Quitte ».

la maternité. Exprimons cela plus clairement en disant que, si Madame Viaud et sa fille représentaient dans la mémoire affective de Loti la femme en tant que jeune fille pure entreprenant son rôle sublime d'épouse et de mère chrétienne et constituant, comme centre du foyer, une source inépuisable de force morale, de charité exemplaire, Tante Claire représente le même caractère de femme, la même expression des valeurs de la civilisation campagnarde et paisible, mais sous la forme non complétée par l'amour conjugal et maternel. Ce qui n'est pas au désavantage du reste de l'idéal, puisqu'il en constitue une sorte de sublimation, une expression pleine d'humanité et de pitié des sacrifices que subissent certaines femmes par dévouement.

SECTION D.

Tante Berthe.

Les portraits que nous donne Loti des autres tantes sont beaucoup plus estompés, mais n'en conservent pas moins certaines caractéristiques conformes à celles que nous avons vues jusqu'ici. Après Tante Claire, c'est peut-être « Grand'tante Berthe » dont il parle le plus. De son vrai nom Rosalie Texier, elle était la belle-sœur d'Henriette Renaudin, mère de Madame Viaud et de Tante Claire. Ayant déjà dépassé la soixantaine lors de la naissance de son petit-neveu, elle semble l'avoir impressionné surtout comme une partie du groupe de présences protectrices auxquelles il fait si souvent allusion. Tout à fait au début du premier livre de souvenirs, c'est de-

vant Tante Berthe, « déjà très vieille en ce temps-là » ¹⁹⁰, qu'il affirme avoir joui de la petite sauterie enfantine dont le souvenir restait si net à son esprit. En même temps que le plaisir de découvrir ses jambes, il se rappelle avoir éprouvé un regret indéci- que le cercle de femmes représentées pas cette tante ne fût pas au complet. « Ce devait être aussi mon premier instant d'affection consciente pour ces figures vénérées de tantes et de grand-mères qui ont entouré mon enfance et que, à cette heure de vague anxiété crépusculaire, j'aurais désiré avoir toutes, à leurs places accoutumées, assises en cercle autour de moi... » ¹⁹¹.

A propos de ce sentiment de protection que lui causait ce cercle de femmes et que nous avons remarqué plus d'une fois, il n'est peut-être pas sans intérêt d'en noter une forme particulière dans le fait que le jeune Loti se trouvait le plus à l'aise avec cette tante quand il était assis à ses pieds, dans une position de confiance et de submission enfantines ¹⁹². A trente ans, il conservait encore cette habitude et pendant ses permissions passait « des heures, le soir, à genoux devant le feu, aux pieds de sa vieille tante Lalie..., à lui faire conter des histoires d'autrefois » ¹⁹³. Cette persistance d'une simple attitude physique est très suggestive dans cette discussion des attitudes affectives.

Dans ses souvenirs d'elle, plus que dans les autres cas, il laisse deviner, plutôt qu'il ne décrit, les traits principaux de son caractère. Par exemple, après avoir noté la simplicité austère de sa chambre, il fait une comparaison entre cette tante et « un pastel représentant, d'après Raphaël, une Vierge drapée de blanc,

(190) *Enf.*, p. 5.

(191) *Ibid.*, p. 10.

(192) *Ibid.*, p. 5.

(193) *Jl.*, T. 1, p. 113; cf. aussi p. 122 : « Me voilà de nouveau assis à ma place accoutumée au pied de son grand fauteuil ».

de bleu et de rose. Or cette Vierge ressemblait à Tante Berthe; malgré la grande différence des âges, on était frappé de la similitude des lignes si droites et si régulières de leurs deux profils » ¹⁹⁴. A notre avis, ce ne serait aucunement forcer le sens de ce passage que d'y voir sous-entendu un respect semblable à celui qu'il accordait à sa mère et à Tante Claire, la vénération que nous lui connaissons quand il s'agit d'une certaine force morale. L'avant-dernière citation suffit à montrer qu'il aimait en elle aussi cette longue hérédité religieuse et s'en faisait raconter les péripéties ¹⁹⁵. D'ailleurs, comme dans le cas des autres femmes, il avait une grande admiration pour le courage qu'elle mettait à supporter les privations et les humiliations des mauvais jours. Dans un passage plein d'humour pathétique, il décrit la première soirée de leur installation réduite dans une partie de la chère maison que leur répugnance à déménager leur faisait partager avec des locataires. Pour monter aux appartements d'en haut, il leur fallait grimper une échelle pour y accéder par une trappe. « Les honneurs de grimper la première furent dévolus à ma grand'tante Berthe, la doyenne, un peu lourde, vu ses quatre-vingts ans bientôt sonnés. Elle n'y fut pas très brillante... Mais elle sut y mettre tant de belle humeur et d'impayable drôlerie que le fou-rire me prit... » ¹⁹⁵.

Elle n'était pas non plus sans avoir une influence assez considérable sur la sensibilité de Loti, déjà surdéveloppée par ailleurs. Il nous raconte longuement ce qu'étaient pour lui les fenêtres de la chambre de cette tante au second étage, d'où il y avait une vue pleine de la douce mélancolie des horizons saintongeais, une échappée sur les « prés », sur la Charente serpen-

(194) *Enf.*, p. 52.

(195) *PJ.*, p. 158.

tant comme un fil d'argent, portant des bateaux qui remontaient vers le port ou s'en allaient prendre le large. « Aussi, ces fenêtres de *sa* grand'tante Berthe avaient-elles pris, de très bonne heure, un attrait particulier pour *lui* » ¹⁹⁶ car devant les spectacles naturels auxquels elles le faisaient assister, son âme connaissait toute l'angoisse, toute la tristesse de ces élans vers la beauté absolue qui devaient déchirer sa vie. « Oh ! ces couchers de soleil, regardés des fenêtres de tante Berthe, quelles extases et quelles mélancolies quelquefois ils me laissaient » ¹⁹⁷. La vieille dame faisait tout son possible pour qu'il ne manquât rien de l'effet de ces spectacles. « Quand », dit-il, « ils s'annonçaient plus spécialement magnifiques et que je n'y étais pas, tante Berthe, qui n'en manquait pas un, m'appelait en hâte : Petit !... Petit !... viens vite. » ¹⁹⁸.

Non seulement elle augmentait ainsi son impressionnabilité, mais tout comme Tante Claire, elle contribuait à encourager son imagination et son amour de l'enfantillage. Même lorsqu'il avait treize ou quatorze ans, ses soirées de dimanche en famille s'égayaient de « petits jeux » auxquels les grandes personnes prenaient vigoureusement part. « Et ce fut, cette année-là comme les autres, ma grand'tante Berthe, la doyenne, qui s'y montra la plus brillante ; elle triomphait surtout dans le jeu du « chat derrière la porte », où elle avait des miaulements parfois amoureux, parfois courroucés, en des tonalités toujours impossibles à prévoir, qui me donnaient des fous-rires à en tomber par terre » ¹⁹⁹.

Quant à l'attitude émotive de Loti envers cette tante,

(196) *Enf.*, p. 51.

(197) *Ibid.*, p. 51.

(198) *Ibid.*, p. 52.

(199) *PJ.*, p. 13.

elle ressemble par tant de côtés à celle envers Tante Claire et par conséquent renforce si nettement celle envers sa mère, que nous avons à peine besoin d'y insister. Les mêmes éléments de respect, de soumission enfantine, et d'admiration pour une fille de la bien-aimée famille d'Oléron nous permettent de déduire une extension du complexe et de son idéal correspondant, un accroissement tendant vers un tout, complété par cette addition de détails concernant la vieillesse de la femme.

Il nous reste à traiter d'une série de femmes qui n'apparaissent dans les souvenirs de Loti qu'à l'état d'esquisses, mais envers qui des attitudes affectives facilement visibles se sont formées et ajoutent leurs effets déjà étudiés.

SECTION E.

Les autres Tantes.

Une partie de cette autre série de femmes se composait de celles qui malgré des revers de fortune assez sévères, habitaient toujours la maison ancestrale en l'île d'Oléron. Parmi les souvenirs de cinquième ou sixième année, Loti note : « A cette époque, dans la petite ville de Saint-Pierre d'Oléron, j'avais trois vieilles tantes, qui vivaient très modestement des revenus de leurs marais salants, débris de fortunes dissipées... Quand on allait les voir à Saint-Pierre, c'était pour moi une joie, mêlée de toutes sortes de sentiments compliqués, encore à l'état d'ébauche... L'impression dominante, c'était que leurs personnes, l'austérité huguenote de leurs allures, leur manière de vivre, leur maison, leurs

meubles, tout enfin datait d'une époque passée, d'un siècle antérieur » ²⁰⁰. « Mais j'avais déjà un regret de tout cela; cette vie passée à surveiller des vendanges ou des moissons qui avait été la vie de plusieurs de mes ascendants, me semblait bien plus désirable que la mienne, si enfermée dans une maison de ville » ²⁰¹. Les vieilles représentantes de cette civilisation en passe de disparaître étaient la grand'tante Clarisse Lieutier (née Renaudin), sœur de la mère de Madame Viaud, et ses deux filles célibataires, Clara et Céline. Avant d'entrer à l'Ecole Navale, Loti leur rendit visite et trouva la grand'tante qui l'attendait « dans l'un de ses toujours mêmes fauteuils Louis XIV en tapisserie, les plus luxueux débris qu'elle possédât encore de l'aisance ancienne; assise le buste droit dans une attitude de douairière..., elle représentait bien, elle aussi, comme ma grand'mère, le type de la vieille dame huguenote; d'effroyables et dramatiques malheurs avaient à jamais durci son visage, mais on voyait encore combien elle était jolie » ²⁰². Ce qui l'enchantait dans cette maison c'était que « leur intérieur de quasi-misère avait des meubles Louis XIV ou Louis XV on ne peut plus simples pour leurs époques, mais qui venaient de notre famille et rien de moderne ne détonnait nulle part; aussi les chambres... *lui* inspiraient-elles un respect charmé, comme des recoins intacts de temps révolus » ²⁰³. C'était auprès de ces femmes, dans ce décor, qu'il avait comme le sentiment de ses « racines », et quand il revint, dix ans plus tard, pour voir les vieilles demoiselles que le malheur avait fini par chasser de la demeure ancestrale, il décrivit la renaissance de ce sentiment, jamais loin de la surface chez lui. « Mes tantes ar-

(200) *Enf.*, p. 55.

(201) *Ibid.*, p. 57.

(202) *PJ.*, p. 244.

(203) *Ibid.*, p. 245.

rivent toutes émues. Elles me font asseoir dans leur cuisine... Une ancienne voile de canot, d'une propreté réjouissante, sert de nappe à une grande table sur laquelle on me sert des cerises, des prunes et du gros pain frais. Clara et Céline me posent une foule de questions saugrenues, comme des pauvres vieilles filles retirées du monde qu'elles sont, et me témoignent tant d'affection que j'en suis touché... Dans ce modeste intérieur, si probe, si honnête, tout a ce charme particulier à *l'Île* que je ressentais déjà lorsque j'étais enfant, mais qu'il faudrait tant de mots et tant de pages pour essayer d'exprimer... » ²⁰⁴.

Dans le cas de Tante Claire et de Tante Berthe, nous avons pu constater qu'une des raisons de l'affection de Loti pour elles était qu'elles constituaient pour lui des manifestations de « l'île » et de tout ce que ce mot comportait pour lui de profondément affectif. Cette attitude est portée à un degré exceptionnel dans le cas que nous venons d'examiner et laisse voir à l'état de naissance une idée retrouvée dans le reste de l'œuvre, à savoir la conception de la femme en tant qu'expression et comme moyen de conservation de tout ce qu'il y a de meilleur, de caractéristique dans un pays quelconque.

La même admiration pour une de ces femmes conservatrices et inspiratrices de la civilisation campagnarde se fait jour dans ses souvenirs des « parents du Midi », ménage d'un cousin germain de Théodore Viaud, père de Loti ²⁰⁵. Il reprit contact avec eux après un laps de trente ans et Loti en vint vite à aimer très affectueusement son nouvel oncle et sa nouvelle tante, « sa tante surtout qui *le* gâtait un peu, qui était extrêmement bonne et belle à regarder encore malgré ses soixante ans, malgré ses cheveux

(204) *Jl.*, T. 1, p. 170-171.

(205) *Enf.*, p. 178.

tout gris, sa mise de grand'mère. Elle était une personne comme il n'en existera bientôt plus, à notre époque où tout se nivelle et tout se ressemble. Née dans les environs, d'une des familles les plus anciennes, elle n'était jamais sortie de cette province de France; ses manières, son hospitalité aimable, sa courtoisie, portaient un cachet local, et ce détail était pour *lui* plaire » ²⁰⁶.

Il est curieux de noter combien les femmes de toutes les branches de cette famille si féminine subirent des revers de fortune ou des misères analogues, comme si le destin s'efforçait de mettre en valeur les qualités indiscutables de leur caractère, à toute épreuve. Dans la maison de Rochefort, en plus des tantes Claire et Berthe, habitait une autre vieille dame, Tante Corinne, à laquelle Loti ne consacre qu'un court passage de sa « longue épitaphe sur des tombes très vénérées » ²⁰⁷, mais qui paraît avoir été de la même trempe morale que les autres. « Tante Corinne, quelle figure candide et jolie elle avait... Et combien elle était inaltérablement aimable, dans son effacement voulu ! Jadis, pour obéir à un mari qui avait fait d'elle une martyre, elle s'était exilée au loin, n'osant plus donner signe de vie, et j'ignorais presque son nom, quand, un beau jour, vers mes dix ans, devenue veuve, ruinée et seule, elle nous tomba du ciel, pauvre épave qui se réfugiait près de nous et que j'aimais aussitôt, comme si je l'avais toujours connue. Par crainte d'être une charge, elle avait absolument voulu tenir des écritures dans une maison de commerce, ce qui l'obligeait chaque jour à quitter la maison de bonne heure » ²⁰⁸. Et il continue à décrire comment, avant d'aller à l'école,

(206) *Enf.*, p. 226-227.

(207) *PJ.*, p. 15.

(208) *Ibid.*, p. 16-17.

il allait gratter à sa porte pour l'éveiller, et comment « ce petit grattement de chat était, disait-elle, ce qui l'aidait le plus à supporter les aubes grises de l'hiver et même ce qui lui devenait le plus cher dans la vie » ²⁰⁹.

Finalement dans cette galerie de miniatures exquises, remarquons le portrait touchant de la grand'mère paternelle de Loti, Marie-Anne Viaud (née Morillon) qui avait déjà près de quatre-vingts ans à la naissance de l'enfant, et nous offre un exemple de l'extrême vieillesse d'une femme de cette race notable, examinée jusqu'ici sous des formes un peu plus jeunes. Elle est morte en 1859, mais Loti lui consacre des pages qui révèlent, sous la déchéance physique, des qualités morales toutes semblables à celles que nous nous sommes habitués à trouver chez les femmes de cette souche, et la même admiration envers elle de la part de son petit-fils. « Il paraît que jadis, au milieu de toutes sortes d'épreuves, elle avait été une vaillante et admirable mère. Après des revers comme on en éprouvait en ces temps-là, ayant perdu son mari tout jeune à la bataille de Trafalgar, et ensuite son fils aîné au naufrage de la *Méduse*, elle s'était mise résolument à travailler pour élever son second fils » ²¹⁰, le père de Loti. Vers la fin de sa vie, elle tomba dans l'enfance sénile et Loti ne la connut guère que « les idées perdues, l'âme absente » ²¹¹, chantonnant des hymnes révolutionnaires du temps de sa jeunesse, phénomène singulier chez celle qui « avait été très calme à ces époques agitées, ne s'occupant que de son intérieur et de son fils » ²¹². Malgré ses habitudes de pauvre vieille folle, elle ne faisait aucune-

(209) *PJ.*, p. 17.

(210) *Enf.*, p. 43-44.

(211) *Ibid.*, p. 44.

(212) *Ibid.*, p. 44.

ment peur au jeune enfant, « parce qu'elle était restée absolument jolie » ²¹³. « Je ne sais quoi », affirme-t-il, « de modeste, de discret, de candidement honnête était dans toute sa personne encore gracieuse » ²¹⁴. « Sa chambre, où j'aimais venir jouer parce qu'il y avait de l'espace et qu'il y faisait soleil toute l'année, était d'une simplicité de presbytère campagnard... De très bonne heure, je me rendais compte de tout ce que cette chambre avait d'humble et d'ancien dans son arrangement; je me disais même que la bonne vieille aïeule aux chansons devait être beaucoup moins riche que mon autre grand'mère... » ²¹⁵. Sa grande admiration pour celle dont il devine la jeunesse pieuse, la vie de mère sacrifiée et effacée, pénètre encore une fois ses souvenirs d'elle, surtout celui de sa mort... Debout à côté de son père, au chevet de l'agonisante, il promena ses yeux affectueux sur la simplicité austère de la chambre, égayée seulement de quelques aquarelles de son père — « pauvres petites choses naïves, comme elles témoignaient bien de cette vie si modeste d'alors et de cette sainte intimité du fils avec la mère... » ²¹⁶. Pour la première fois, il songe que son père avait dû la chérir comme il chérissait sa propre mère. Une grande pitié surgit dans son cœur, la pitié qu'il éprouve si souvent à la pensée des souffrances et des déchéances de la vieillesse féminine.

Comme nous l'avons laissé prévoir, de cette série de portraits, il n'y a qu'à tirer des attitudes qui renforcent les grands courants du complexe que nous avons découvert au cours de notre discussion. Vis-à-vis des tantes Lieutier, de tante Corinne et de la vieille aïeule, il y eut chez Loti le même respect, la

(213) *Enf.*, p. 45.

(214) *Ibid.*, p. 45.

(215) *Ibid.*, p. 45-46.

(216) *Ibid.*, p. 80.

même admiration, parfois presque religieuse, des qualités morales, dont, tout comme Tante Berthe et Claire, Madame Viaud et Marie, elles étaient imprégnées. Ces qualités, sa mère lui en fournissait l'exemple le plus profondément impressionnant qui n'était qu'étendu par ses expériences et ses intuitions des autres caractères. Son respect pour la femme huguenote, spécifiquement oléronnaise et campagnarde, subit le même renforcement et sa compréhension sympathique de la vieillesse s'approfondit. L'idéal correspondant à cette attitude se précise par le même procédé. La partie « vieille fille austère », pour ainsi dire, reçut un apport des Lieutier, Tante Corinne ajouta une nuance à la partie « veuve chrétienne et effacée » et la grand'mère paternelle poussa le développement de l'idéal jusque dans les régions estompées de l'extrême vieillesse, tout comme Tante Berthe l'avait amplifié du côté « vieille fille ».

Ici aussi, nous nous rendons bien compte que l'analyse s'affaiblit à force de vouloir décomposer en une série linéaire un phénomène essentiellement homogène, simultané et infiniment compliqué, mais elle nous permet d'organiser notre conception de la formation psychologique de Loti, et de trouver à travers quelles lentilles il voyait la femme et la projetait ensuite dans son œuvre.

CHAPITRE III.

ADOLESCENCE

Nous venons d'étudier des portraits de femmes dans toute une section de l'œuvre de Loti, mais il ne nous échappe pas que la mention de son nom évoque généralement des impressions d'un tout autre genre. En effet, il est plus connu pour ses tableaux de femmes exotiques qui occupent une place si importante dans ses livres. Ces portraits se rattachent surtout à une certaine période de sa vie, de sorte que, pour les examiner avec impartialité, il sera plus avantageux de suivre un ordre chronologique qu'exige leur rapport étroit avec le déroulement de sa vie intérieure.

Quiconque s'attarde sur l'histoire de cette vie s'étonne de voir la composition complexe du caractère de l'auteur. Très tôt, c'est un véritable tiraillement d'énergies dans deux sens inverses, s'augmentant avec l'âge. A quinze ans, après s'être longuement amusé seul ou en compagnie d'une petite amie, Jeanne, au jeu enfantin des défilés sur la scène de son théâtre de Peau d'Ane, déversoïr de son imagination intarissable, il était capable de prendre sa cravache pour aller courir les chemins sur un cheval incomplètement dressé, avec de grands gaillards « qui n'avaient rien du langage ni des manières de l'Hôtel de Rambouillet » ²¹⁷. Après avoir constaté le bonheur de la rentrée au foyer à la suite de l'exil comme

(217) *PJ.*, p. 83.

étudiant à Paris, il ne peut s'empêcher de commenter son admissibilité à l'Ecole Navale en ces termes : C'était l'avenir de voyages et d'aventures qui s'ouvrait devant mes dix-sept ans avides d'inconnu » ²¹⁸, avenir devant produire quand même, « à côté du prodigieux artiste, de l'enchanteur, du vagabond d'amour... un homme de règle, de la tradition, un militaire, un marin » ²¹⁹. L'opposition entre ses rêveries mélancoliques et son rude métier, entre ses élans de mysticisme et son vertige du néant, entre son puritanisme et les mœurs faciles dont il a partout fait l'expérience, était si marquée qu'il ne pouvait qu'en être péniblement conscient dans son for intérieur. Aussi parle-t-il à plusieurs reprises, avec la perspicacité qui lui est habituelle quand il s'agit d'analyser son cas, des « couches » de son caractère. « Vous avez raison, répond-il au clairvoyant Plumkett, « il y a sur moi une foule de couches disparates, superposées par les circonstances, par les milieux, par le temps... » ²²⁰. Il semble avoir eu conscience aussi que les couches se réduisaient en fait à deux espèces assez bien définies. Au sujet de son amitié pour Yves, il affirme : « La couche profonde... n'a été atteinte que par ce frère simple » ²²¹. « Il n'a pas passé par celles du dehors... il les devine et il les dédaigne, longtemps elles l'ont tenu éloigné de moi. Mais tout au fond de moi-même, il y a beaucoup de simplicité, presque une simplicité d'enfant... » ²²². C'est bien cela, à notre sens, le résultat de cette influence déjà examinée, et la même simplicité enfantine persistera toujours au fond de l'âme de Loti. « De tout temps », dit-il en parlant d'une petite bande d'enfants qui l'acceptaient comme chef

(218) *PJ.*, p. 239.

(219) AVESNES, article cité, *Merc. de Flandre*, p. 72.

(220) *Jl.*, T. 1, p. 147.

(221) *Ibid.*, p. 15.

(222) *Ibid.*, p. 174-175.

pendant ses vacances chez « l'oncle du Midi », « j'ai préféré les [ses bandes d'amis] composer d'êtres plus jeunes que moi, plus jeunes d'esprit surtout, plus simples, ne contrôlant jamais mes fantaisies et ne souriant jamais de mes enfantillages » ²²³. Plus tard une amie, Oirda [Madame Lee-Childe], pourra lui dire « La vie aura pour vous cent et cent retours inattendus, puis vous semblera tout simple, parce que vous êtes très jeune » ²²⁴. Cette couche de fraîcheur, presque de naïveté, est celle à laquelle se rattache une conception de la femme déjà indiquée et dont nous aurons à reparler. Il suffit à l'instant de la faire remarquer avant de passer à une autre couche, superposée plus tard et par conséquent la plus en vue pendant un temps.

Dans une lettre à Emile Pouvillon, Loti lui-même a trouvé le mot juste pour résumer l'autre aspect, l'autre couche de sa personnalité. Il l'appelle son « sauvage ». « Mon sauvage à moi a fait pire que le vôtre sans doute parce que, voyez-vous, il a été livré à lui-même très jeune, en contact avec d'autres sauvages, de vrais, ceux-là, sans contrôle, dans des pays où les mille freins de nos sociétés policées n'existent pas et où le soleil tape dur sur les passions » ²²⁵. Or, il n'est pas inutile de suivre l'éclosion de cette sauvagerie dans son tempérament, justement parce que, momentanément, elle offusque le reste. Malgré la persistance de l'enfantillage, terme commode symbolisant toute une attitude envers la vie, malgré la peur de grandir qui lui fait observer, à l'approche de la virilité : « j'aurais voulu plus que jamais rester enfant et la pensée que les années fuyaient, qu'il faudrait bientôt, bon gré, mal gré, être un homme demeurerait pour moi angoissante » ²²⁶, malgré tout cela, l'ado-

(223) *Enf.*, p. 207.

(224) *Jl.*, T. 2, p. 164.

(225) *Jl.*, T. 1, p. 256-257.

(226) *Enf.*, p. 255.

lescence de Loti renferme un élan qui cherche aveuglément un débouché. C'est une vague mais puissante poussée vers il ne sait quoi de plus libre et de plus enivrant. Le phénomène, habituel chez les jeunes gens en pleine transformation, est d'autant plus fort chez lui que son enfance a été celle d'une jeune plante en serre-chaude, une existence à l'écart des camarades bruyants et des frottements ordinaires aux rugosités de la vie. Nous avons essayé de faire ressortir les effets de cette vie en vase clos, parce que cela permet de mieux imaginer l'emprise qu'ont dû avoir sur lui les rêveries exotiques qui devaient aboutir à son choix de la carrière de marin. En effet, presque les seules répercussions du monde extérieur sur l'enfant étaient les souffles tièdes des pays lointains, bouffées de parfums étranges émanant d'objets ou de lettres qui venaient de ce vaste ailleurs ensoleillé. Lui qui de son petit lit blanc entendait chanter les bandes de matelots dans le vieux port de guerre et s'en sentait pris d'une « sorte d'envie imprécise et sourde... de courir *lui* aussi dehors, à l'amusante aventure... au grand soleil des ports exotiques » ²²⁷, avait une amie Antoinette, qui était née aux colonies. Il y avait chez elle quantité de choses provenant de là-bas, mais ce qui le choquait, c'était qu'elle ne se souvînt pas du pays de sa naissance, tandis que, lui, il aurait donné « tout au monde pour avoir eu, une seule fois dans les yeux un reflet, même fugitif, de ces contrées éloignées » ²²⁸. Il avait aussi un vieil oncle, ancien médecin de marine, qui, dans son cabinet de travail rempli de coquillages et d'insectes bizarres, l'entretenait du Sénégal, de Gorée et de la Guinée, noms dont la musique le grisait en lui faisant pressentir quelque chose de la lourdeur triste du pays noir ²²⁹.

(227) *Enf.*, p. 121.

(228) *Ibid.*, p. 74.

(229) *Ibid.*, p. 131.

Après le départ de son frère en Océanie, il recevait de longues lettres où l'aîné lui faisait sentir, dans ses « inoubliables descriptions »²³⁰, le charme de ce pays, tendant l'imagination du petit hypersensible au point qu'il en était hanté et en rêvait²³¹. Peu à peu, dans les divers incidents et observations du *Roman*, nous est révélée la sourde évolution de sa vocation de marin, de cette réaction contre son milieu, laquelle lui apportait un frisson de chose interdite et impossible. Ce métier vagabond paraissait le seul qui répondît pleinement à ce qu'il espérait trouver dans la vie. Un jour, à la Limoise, il feuilletait un ancien journal de bord et se sentit tout d'un coup pénétrer dans l'intimité des aspects du ciel et de la mer, au milieu du Grand Océan, à une date précise d'une année déjà lointaine, révélation qu'il commente : « Dans cette vie de marins, dans leur métier qui m'effrayait et qui m'était défendu, que de choses devaient être charmantes ! Je ne l'avais jamais si bien senti que ce soir »²³². Quand, au départ de Gustave pour sa seconde campagne si fatale, Madame Viaud se consolait à la pensée qu'au moins elle pourrait garder auprès d'elle le cadet, Loti sentit que cette confiance serene lui faisait mal : « Je comprenais pour la première fois de ma vie tout le chemin déjà parcouru dans ma tête par ce projet à peine conscient de m'en aller même plus loin que mon frère... »²³³. De sorte que nous ne nous étonnons pas de le trouver, quelques pages plus loin, en train d'écrire à son frère son projet de se faire marin à son tour et de noter : « pour la première fois depuis que j'avais commencé à exister, le monde et la vie me semblaient grands ou-

(230) *Enf.*, p. 221.

(231) *Ibid.*, p. 221-225.

(232) *Ibid.*, p. 295.

(233) *Ibid.*, p. 321.

verts devant moi; ma route s'éclairait d'une lumière toute nouvelle » ²³⁴.

Si nous avons tant insisté sur l'évolution de cette trame de pensée chez Loti, ce n'est que pour mieux faire remarquer la scission sentimentale qui s'est graduellement opérée en lui. Comme il a déjà été observé, dans la vie de tout jeune homme vient un moment de vague désorientation, de besoin d'espace et de liberté. C'est une période d'instabilité dans tout domaine. Or, notons un passage où Loti, ayant entendu réciter du Musset à un camarade, dit que cette poésie le « troublait comme quelque chose d'inouï et de révoltant » ²³⁵. Cette réaction ne nous indique-t-elle pas que l'atmosphère affective de l'âme de Loti, à force d'être renfermée dans l'austérité du ménage rochefortais, était montée à un potentiel où les orages devenaient imminents, aux premiers vrais contacts avec la vie ? N'oublions pas, non plus, que les convictions religieuses du jeune homme n'étaient plus bien stables. L'âge qui, pour le plus réfléchi, tend à tout remettre en question le trouva aux prises avec Auguste Comte, dont le système lui fit mal « par son côté desséchant et porta un des premiers coups profond à son mysticisme chrétien » ²³⁶, ou épouvanté devant le Néant entrevu à travers les strophes mélancoliques du « Lac ». Cette instabilité était aussi augmentée par le facteur suivant. Sa quinzième année était assombrie par deux décès qui emportèrent deux d'entre ceux qu'il chérissait le plus au monde. D'abord survint la perte de Gustave dans des circonstances particulièrement tragiques. Du coup, Loti se sentit soudain sans cet appui moral sur lequel il comptait pendant ces années difficiles, se vit privé de celui « qui

(234) *Enf.*, p. 345.

(235) *Ibid.*, p. 329.

(236) *PJ.*, p. 112.

était toujours *son* conseiller intime et secret » ²³⁷ qu'il pouvait consulter « sur mille questions troublantes » et à qui il confiait « toutes *ses* angoisses d'avenir » ²³⁸. La perspective de revoir ce frère après ses deux années passées à Poulo-Condor le mettait dans une joie extrême : « Je comptais les semaines, presque les heures, dans une impatience toujours croissante » ²³⁹ dit-il, de sorte que la terrible nouvelle de l'immersion en pleine mer lui porta un coup très profond, d'autant plus que « c'était la première fois depuis *son* arrivée au monde que le malheur s'abat-tait sur *eux* » ²⁴⁰. Ce deuil fut immédiatement suivi d'un autre, non moins grand, à certain point de vue. Lucette Duplais, l'amie d'enfance qui avait été pour lui comme une seconde sœur (elle avait eu une part très importante dans le développement de sa sensibilité et lui avait enseigné la musique) allait rentrer en France de la Guyane, où le métier de son mari l'avait obligée à passer plusieurs années, très nuisibles, d'ailleurs, à sa santé. Loti attendait ce retour avec presque autant d'impatience que celui de Gustave, mais cette fois la déception était, si l'on peut dire encore plus cruelle. Lucette put rentrer effectivement chez elle mais dans un tel état d'épuisement qu'elle mourut le lendemain. La vue de sa figure blême glaça Loti sur place et quand il la vit sur son lit de mort, lui qui n'avait vu d'autre morte que sa vieille grand'mère paternelle et encore l'avait à peine aperçue dans l'obscurité des rideaux, il eut une impression de « profanation » ²⁴¹. « Pour la première fois », dit-il, « là, devant elle, je me sentais vraiment écrasé par la grande horreur de la mort » ²⁴²;

(237) *PJ.*, p. 53.

(238) *Enf.*, p. 304.

(239) *PJ.*, p. 58.

(240) *Ibid.*, p. 62.

(241) *Ibid.*, p. 90.

(242) *Ibid.*, p. 91.

« cette mort de Lucette a laissé sur moi une empreinte que rien n'a pu effacer jusqu'à ce jour » ²⁴³.

Derrière ces descriptions de sa douleur, on sent gronder une sorte de révolte, de protestation sourde contre le destin qui emportait ainsi ceux à qui il tenaient si passionnément. Aussi semble-t-il que, dans cet éboulement de son mysticisme ardent d'autrefois, dans cette désagrégation de son monde d'enfant, une tendance moitié d'affirmation de soi, moitié de défi au destin, se soit fait de plus en plus jour. Car comme il dit lui-même quelque part, « l'ardent mysticisme, ou l'âme mystique, se mêle souvent à une ardente sensualité » ²⁴⁴. Toujours est-il que chez lui, à l'immense désir d'amour unique et transcendant, dans l'atmosphère de réaction qui bousculait son âme, le bouillonnement du sang ajoutait une forte part de sensualité.

Quand l'avenir, ouvrant devant lui la perspective de la vie maritime, lui eut fait respirer comme un souffle de la nature exotique et lui eut gonflé la poitrine d'une vaste expansion de cœur, le premier orage ne tarda pas à éclater. Il avait seize ans quand il alla passer des vacances chez sa sœur à « Fontbruant » (Saint-Porchaire) et sa description de son état émotif, considérée à la lumière de ce que nous venons de dire, rend plus compréhensible l'aventure qui l'attendait dans les bois de La Roche-Courbon. Il était triste, humilié par la pauvreté où la famille venait de tomber et qui l'obligeait à voyager, lui si mécontent de son physique, en vêtements défraîchis trop courts sur un mauvais petit vapour qui remontait la Charente. Mais cela n'était rien auprès d'une angoisse de désir et d'attente qui le remplissait : « pour la première fois depuis seize ans que j'exis-

(243) *PJ.*, p. 93.

(244) *Mercur de Flandre*. Pensées de Pierre Loti.

tais, j'avais cruellement la perception très nette de m'avancer *seul* dans la vie éphémère; j'aspirais donc à je ne sais quoi de nouveau et d'inconnu qui me manquait plus que jamais et dont le besoin inassouvi me causait une vraie souffrance » ²⁴⁵. Le soir de son arrivée, il vit pour la première fois une apparition troublante dont son angoisse semblait avoir été le pressentiment. C'était une jeune gitane, entrée chez son beau-frère, juste au moment où l'on parlait d'elle, pour vendre des paniers en jonc. Elle avait peut-être dix-huit ou vingt ans, « très basanée..... avec une peau d'une finesse merveilleuse », une belle force de statue; et « ce qui fascinait par dessus tout, c'était ses yeux de profondeur et de nuit..... où l'on eût dit que se cachait tout le mysticisme sensuel de l'Inde » ²⁴⁶. En s'éloignant, elle lui jeta un petit sourire qui fut le début de son envoûtement, accru par des rencontres dans le voisinage. Sans qu'il y eût besoin de mots échangés, il se grisa de son sourire énigmatique « où il y avait à la fois du consentement et de l'ironie » ²⁴⁷. Enfin, « par une après-midi surchauffée d'août, avec une brusquerie stupéfiante », le dénouement presque inévitable survint, tout comme il l'avait prévu dans un rêve.

Quant à cet incident que Loti qualifie de « la fin de sa vie d'enfant », nous nous bornerons à réfléchir quel a dû être l'effet sur lui d'une telle initiation au grand secret de l'amour, expérience qu'il sentait délicieusement sacrilège puisqu'elle lui venait d'une petite sauvage, « fille d'une race de parias, petite gitane voleuse » ²⁴⁸. Mais dans son for intérieur les choses n'en restèrent pas là. Son attitude envers elle ne se borna pas à la pure sensualité exaspérée par laquelle

(245) *PJ.*, p. 133-134.

(246) *PJ.*, p. 136.

(247) *Ibid.*, p. 142.

(248) *Ibid.*, p. 147.

elle avait commencé. Au fur et à mesure qu'il suggère les péripéties de cette affaire, il suggère aussi un développement dans leurs sentiments réciproques : « peu à peu son sourire d'ironie faisait place à une expression de tendresse toute simple et je l'en aimais davantage » ²⁴⁹. Du côté de Loti également, l'attraction tend vers quelque chose de plus élevé, purifié par la pitié : « J'aimais sa petite robe de pauvre », et se rapproche encore plus d'un sentiment d'amour véritable quand il avoue que les larmes qu'il verse à son départ imprévu, « ce n'était pas à sa beauté, ni à sa forme qu'elles allaient, Oh ! non, mais à l'expression de confiante tendresse qui, les derniers jours, avait paru dans ses yeux » ²⁵⁰.

Quand on pense qu'après cet incident inquiétant, Loti, obligé de préparer son entrée à l'Ecole Navale, vint à Paris pour mener, pendant une année, la vie d'étudiant, on aurait sans doute raison de s'attendre à le voir sombrer dans tout ce que le train bohémien du Quartier Latin pourrait offrir de tourbillonnant à son désir de nouveau. Il y avait pourtant des raisons qui l'empêchaient de se jeter à corps perdu dans cette vie que ses camarades menaient autour de lui. D'abord sa bourse était plutôt plate et il ne devait la permission d'entrer dans la Marine qu'à la gêne financière de sa famille. Rappelons-nous ensuite le passage où il dit avoir été écarté de tout ce qui manquait de bon goût et d'élégance par l'influence de sa sœur. C'était là sans doute la raison qui l'empêchait de trouver la vie de la capitale à son goût : « moi, je n'ai jamais compris la poésie de la mansarde, ni de la grisette, ni de l'estaminet » ²⁵¹. Et songeons aussi qu'il y a en lui « non seulement le jeune homme

(249) *PJ.*, p. 151.

(250) *Ibid.*, p. 154.

(251) *FE.*, p. 19.

sérieux avant l'âge, mais aussi le fils des protestants de Rochefort dont il a hérité une sorte de sensiblerie pudique qui sort du commun » ²⁵². Pourtant, malgré ces freins, la poussée qui l'avait fait rechercher la gitane persistait toujours, il avait le même besoin de se frayer un chemin à travers la liberté que son épanouissement de jeune homme ouvrait devant lui. Ces élans étaient cette fois renforcés de l'effort pour remplacer l'affection féminine qui a dû lui manquer beaucoup pendant son exil. Aussi retrouvons-nous, parmi les souvenirs de ce temps maussade de sa vie d'externe, la figure d'une fille « déjà trop mûre pour son âge, mais encore délicieusement jolie, qui se figura l'aimer pendant deux ou trois mois. Comme élégance, elle était à peu près ce qui se faisait de mieux au Boulevard Saint-Michel. Et puis, de quel monde était-elle donc tombée, pour être si peu vulgaire ? » ²⁵³. Ici, comme avec la gitane, au début de leur connaissance, il ne pensait à elle qu'en tant qu'une distraction égale à celle que lui fournissait son cahier de réflexions : « Amie de hasard, elle m'aidait tout de même un peu, ainsi que le petit cahier clandestin, à moins souffrir de mon intime solitude » ²⁵⁴. Elle avait la manie de jouer un rôle maternel auprès de lui, et de le questionner sur sa famille, ce qui l'agaçait comme une sorte de profanation de choses sacrées. C'est à cause de cela, pourtant, qu'il paraît en être venu à avoir pour elle un peu de vraie affection.. Ayant répondu durement à une de ses importunités, il vit passer dans ses yeux une expression d'humiliation et de torture qui le pénétra au fond de l'âme. « Je croyais sentir qu'elle avait eu sans doute une famille pas trop dégradée.. En somme, son obstination à vouloir con-

(252) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 22.

(253) *PJ.*, p. 191.

"*id.*", p. 192.

naître un peu de ma vie n'était qu'une preuve d'affection assez profonde, et je n'aurais pas dû être si hautain » ²⁵⁵. La note de pitié s'accroît quand elle tombe malade et meurt sans qu'il ait eu l'occasion de se montrer un peu plus affectueux à son égard et il avoue que « son dernier regard de reproche silencieux l'avait tout à coup ennoblie dans sa mémoire » ²⁵⁶. En somme, ses sentiments pour elle suivent la même évolution que dans le cas de la gitane, ce qui n'empêche pas que la conception de la femme qui se dégage de ces souvenirs reste celle d'un adolescent, quoique la sensualié qui trouble cette période de la vie soit tempérée chez Loti par une part de compassion. D'autres incidents de ce genre devaient se suivre jusqu'au jour de son mariage, mais nous espérons montrer qu'au fur et à mesure de l'exaspération par l'exotisme de cette sensualité, l'élément qui s'est présenté sous forme de pitié, s'élargit pour produire une espèce de sublimation, où l'influence des femmes de sa famille se montre indéracinable au milieu de tout ce que la vie de marin peut offrir d'ébranlant et de déviant. Car c'est par la pitié que Loti apprit à mieux connaître, ou tout au moins à se rendre consciemment compte de la valeur des femmes de sa famille. Cette compassion dénote chez lui une compréhension plus profonde et le renforcement de son idéal. Adolescent, il avait l'âme encore trop pleine des premiers frissons de la volupté pour qu'autre chose pût y fleurir en même temps, mais le recul des années devait produire le calme propice à la croissance de l'autre sentiment. C'était comme une étincelle qui couvait et s'enflammait enfin au grand souffle de ses aspirations vers un passé trop absolument heureux pour être jamais oublié.

(255) *PJ.*, p. 199.(256) *Ibid.*, p. 201.

CHAPITRE IV

LA FEMME EXOTIQUE

1. Rarahu.

A l'âge de dix-huit ans, Loti alla faire son stage d'aspirant sur le Borda, bateau-école en rade de Brest. L'impression qui lui en resta fut celle d'une vie monacale. A plusieurs reprises il parle de lui-même et de ses camarades de bord comme des « néophytes qui viennent de prononcer leurs vœux dans un monastère » ²⁵⁷ ou des « jeunesses renfermées » dans « un cloître flottant » ²⁵⁸, termes qui indiquent combien il ressentait la répression de l'élan responsable des deux épisodes déjà traités. Or, tout comme cet élan constituait une manière de réaction contre son enfance, une période de « vie presque monacale » ²⁵⁹ ne pouvait qu'être suivie d'une reprise, encore plus forte, du phénomène original. « Soumis à la rude discipline de l'Ecole Navale..... il s'évadait dans le rêve et devint romantique » ²⁶⁰. Sorti de là, il ne tarda pas à donner une forme plus concrète au vol de son imagination pétrie de poésie mélancolique, se flattant d'être parmi ses camarades « celui qui avait le plus vécu par le cœur, par le rêve et par la souffrance » ²⁶¹.

(257) *PJ.*, p. 255.

(258) *Ibid.*, p. 1.

(259) *JO.*, p. 3.

(260) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 3.

(261) *PJ.*, p. 256.

Au sortir de l'Ecole, il fit la campagne de 1870, naviguant comme aspirant, et déjà à cette époque maussade de croisières inutiles dans les brumes de la mer du Nord, il nous parvient l'écho d'une affaire d'amour. Quoique d'autres détails manquent, un auteur d'une haute compétence, se basant sur la correspondance de Loti, assure que « vers cette époque..... une femme a traversé la vie de l'aspirant. Elle entre au couvent, « abîmée de remords et de désespoir », et Julien prie les siens de lui rendre un peu de sympathie et d'estime » ²⁶². Mais jamais le champ n'avait été libre aux sens comme il allait l'être quand Loti s'embarqua en 1871 sur le Vaudreuil et partit à la découverte du monde et de son génie. Ayant été affecté à la Flore, il arriva en Océanie en 1872. Là, il goûta tout l'émerveillement de ce qui était le pays de ses rêves depuis que Gustave lui avait envoyé sa première lettre pleine de descriptions de Tahiti.

Rendons-nous compte un instant de quelques circonstances qui nous aideront à mieux comprendre le Loti de cette période et l'influence de ce voyage sur lui. Maintes fois, dans des livres sur son enfance, il fait allusion à l'adoration qu'il accordait au soleil, se disant enclin à vénérer « les divinités terribles des solitudes et des forêts, et peut-être le soleil ²⁶³ ». A Brest, il avait eu conscience d'être « dans une région plus dépourvue que *la sienne* de ce soleil qu'il adorait déjà d'un amour presque païen » ²⁶⁴ et qu'il qualifie ailleurs de « Baal Pourrisseur » ²⁶⁵. Plusieurs fois, aussi, il parle de l'influence que peut avoir un climat chaud sur les passions et le passage déjà cité ²⁶⁶ porte

(262) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 31.

(263) *PJ.*, p. 220.

(264) *Ibid.*, p. 253.

(265) *FE.*, p. 349; cf. *Ad.*, p. 22-3. « Il m'a toujours attiré irrésistiblement, ce soleil; je l'ai cherché toute ma vie, partout, dans tous les pays de la terre ».

(266) *JL.*, T. 1, p. 256-257; « le soleil tape dure sur les pas-

à croire qu'il en a fait une expérience personnelle, surtout à cet instant qui le voyait passer du climat morne et pluvieux de l'Armor aux horizons tropicaux de la Polynésie. En outre, Loti se trouva dans une situation nouvelle, puisqu'il « faisait pour la première fois un voyage en qualité d'officier, c'est-à-dire d'homme libre de ses actes »²⁶⁷ et partant libre d'ôter toute contrainte à ses penchants, quels qu'ils aient été.

Dans de telles conditions, il aurait eu des expériences marquantes dans n'importe quel coin du monde. Mais, justement, la première étape de sa route où la vie lui donna la liberté promise se trouva un des endroits les plus aptes à exaspérer les tendances dont il avait fait montre. Comme Serban l'exprime si bien, c'est ici « qu'il peut pour la première fois nouer une idylle plus sérieuse », c'est à Tahiti, endroit voluptueux entre tous qu'il « se met à l'école de la volupté. Cette école sort totalement du commun. Ce n'est pas la petite fleur bleue du collégien ou de l'étudiant, mais Loti, grâce aux mœurs spéciales des Maories, est soumis à une terrible leçon de sensualité, qui n'a pas les frissons complexes des amours entre Européens »²⁶⁸.

En tenant compte de toutes ces circonstances, nous pouvons aborder le portrait qu'il nous laisse de la femme polynésienne et il sera intéressant de remarquer dans quelle mesure la sensualité a pris le dessus et dans quelle mesure elle a été sublimée par

sions » ; cf. RS., p. 78, « Oh ! vous qui vivez de la vie régulière de la famille, assis paisiblement chaque jour au foyer, ne jugez jamais les marins, les spahis, ceux que leur destinée a jetés, avec des natures ardentes, dans des conditions d'existence anormales, sur la grande mer ou dans les lointains pays du soleil, au milieu de privations inouïes, de convoitises, d'influences que vous ignorez. »

(267) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 47.

(268) IDEM, *Ibid.*, p. 47.

quelque chose de plus profond dans le caractère de Loti. Certains ont cru avoir le privilège de rencontrer celle qu'il a célébrée sous le nom de Rarahu. L'un d'eux a fait un véritable reportage sur une maorie qui prétendait avoir été l'héroïne du livre ²⁶⁹. Toutefois, l'auteur lui-même nous assure que Rarahu n'a jamais existé..... « ce ne sont plus des *Mémoires*, comme *Aziyadé* : la vérité n'est respectée que dans les détails, le fond de l'histoire n'est pas vrai; j'ai combiné plusieurs personnages réels pour en faire un seul : Rarahu, et cela me semble une étude assez fidèle de la jeune femme maorie » ²⁷⁰. Cela est d'autant plus vraisemblable qu'il était « trop jeune encore pour aimer une seule femme, les désirant toutes » ²⁷¹.

La Rarahu du *Mariage de Loti* constitue donc un choix de certains éléments et qui dit choix dit filtration subjective de ces éléments. Ceci nous amènera à rechercher dans le personnage les influences réciproques de la couche profonde, bien assise, du caractère de l'auteur et de la couche plus récente, pleine de la nouvelle virilité; enfin de dégager la conception de la femme se rattachant à l'une et à l'autre des couches. Le cas est d'autant plus important que nous avons déterminé, par notre discussion, les circonstances morales de Loti quand il alla en Océanie. Ainsi nous pourrions comparer les possibilités d'un tel sujet et ce qu'en fait il en a façonné. Dès le début du portrait de Rarahu, Loti se laisse aller à l'idéalisation à laquelle son extraordinaire imagination l'entraînait.

« Rarahu était une petite créature qui ne ressemblait à aucune autre, bien qu'elle fût un type accompli de cette race *maorie*... » ²⁷². C'est un rêve

(269) GUIEYSSE, article dans *Les Annales*.

(270) *Jl.*, T. 1, p. 62.

(271) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 33.

(272) *LO.*, p. 8.

d'amour unique et transcendant qui lui dictera de pareils louanges de presque chaque femme qu'il a aimée. Etant donnée la situation libre de l'aspirant à Tahiti, ce qui frappe surtout le lecteur de cette histoire d'amour exotique, c'est la réserve, la pudeur qu'il a su mettre à la raconter. Car, en dernière analyse, et les critiques ne se sont pas privées de le relever, le fond en est banal comme toute aventure de marin dans les ports divers du monde. On préfère ne pas penser au traitement qu'aurait reçu un tel épisode d'un écrivain plus « réaliste » que Loti. Celui-ci semble presque se défendre contre le reproche éventuel de n'avoir mis dans son livre qu'une simple bordée de marin, parce qu'il insiste fréquemment sur la suggestion que Rarahu est quelqu'un de spécial et de plus distingué que la maîtresse volage d'un officier en escale. Pour lui, il y avait un contraste frappant entre « les filles à demi civilisées de Papeete »²⁷³ et Rarahu, qui avec sa petite amie, avait la réputation de ne pas être « comme les autres »²⁷⁴. Ce contraste était rehaussé du fait que la première impression que Loti reçut de l'île fut une désillusion : « ceux qui m'entourent m'ont gâté mon Tahiti en me le présentant à leur manière; ceux qui traînent partout leur personnalité banale, leurs idées terre à terre, qui jettent sur toute poésie leur bave moqueuse, leur propre insensibilité, leur propre ineptie. La civilisation y est trop venue aussi, notre sottise civilisation coloniale, toutes nos conventions, toutes nos habitudes, tous nos vices, et la sauvage poésie s'en va, avec les coutumes et les traditions du passé »²⁷⁵.

Il se sentait attiré vers Rarahu, ou plus exactement

(273) *LO.*, p. 34.

(274) *Ibid.*, p. 18.

(275) *Ibid.*, p. 7.

il a fait d'elle le portrait si bien connu, parce qu'elle représentait ce qu'il y avait d'unique et de précieux dans son peuple, parce qu'elle était pour lui une vraie paysanne tahitienne dans tout ce que le terme de paysanne comporte d'honorable et d'estimable à ses yeux. Pour pouvoir pénétrer plus avant dans cette manifestation vivante d'une « race distincte et mystérieuse, dont la provenance est inconnue » ²⁷⁶, il apprend la langue maorie, car Rarahu se vantait de lui apprendre « une foule de mots que ces filles qui vivent à Papeete ne savent pas » ²⁷⁷, preuve nouvelle que pour lui, son charme se basait sur ce fait d'être « une petite personnification touchante et triste de la race polynésienne qui s'éteint au contact de notre civilisation et de nos vices et ne sera bientôt qu'un souvenir dans l'histoire d'Océanie » ²⁷⁸.

Cependant ce fait d'incarner sa race n'empêche pas Rarahu d'avoir sa propre personnalité et à l'encontre de plusieurs critiques, nous croyons qu'il est possible d'y discerner un développement, ainsi que dans l'attitude de Loti envers elle. Au début du livre, les affections du jeune marin penchent plutôt vers Arii-téa, princesse de la famille royale. La perspective du mariage avec Rarahu suggéré par la reine Pomaré ne l'enchanté guère et cela pour des raisons assez louables — « il y avait surtout l'éventualité d'un prochain départ et laisser Rarahu dans des larmes en eût été une conséquence inévitable et assurément fort cruelle » ²⁷⁹. Petit à petit Rarahu arrive à le charmer par ses manières naïves et ses manœuvres coquettes de petite sauvage jalouse qui vont jusqu'à déchirer l'uniforme d'officier qu'il revêt pour aller

(276) *LO.*, p. 8.

(277) *Ibid.*, p. 82.

(278) *Ibid.*, p. 181.

(279) *Ibid.*, p. 22.

au bal royal. D'abord il ne peut s'empêcher de la considérer uniquement comme l'enfant bizarre que font d'elle ses quinze ans, comme une « pauvre petite croissant à l'aventure dans les bois » ²⁸⁰. Pourtant, étant persuadé que, quant à son cœur, si « les notions du bien et du mal étaient restées imparfaites », par contre « les sentiments frais et purs y dominaient » ²⁸¹, il se sent de plus en plus attiré vers elle et bientôt en arrive à faire cette confidence à un camarade de bord : « Vrai, la pauvre petite, je te jure, je l'aime de tout mon cœur » ²⁸². « Pauvre petite — le ton de l'expression indique suffisamment que son affection pour elle était à base de pitié, sentiment qui prend de l'ampleur quand la mort des deux parents de Rarahu la laisse sans autre appui que lui. Rentré d'un court voyage à Nuka-Hiva, il accepte sa proposition d'aller habiter avec elle une case à Papeete, d'adopter un train de vie dont il avait déjà senti tout l'attrait inquiétant dans les lettres de son frère et qu'il redoutait un peu, ayant « parfaitement conscience de ce charme puissant de volupté et de nonchalance » ²⁸³. L'histoire de son attitude envers elle est celle de l'expansion de sa pitié qui épure peu à peu la volupté nonchalante jusqu'à ce qu'elle se rapproche du véritable amour. « Je l'aimais bien, la pauvre petite; les Tahitiens disaient d'elle : c'est la petite femme de Loti. C'était bien ma petite femme en effet; par le cœur, par les sens, je l'aimais bien » ²⁸⁴.

L'histoire de l'amour de Rarahu pour lui, c'est celle d'un dévouement chaque jour plus étendu et complet. Elle l'aimait « comme un être surnaturel que l'on pourrait à peine saisir et comprendre » ²⁸⁵. Elle était

(280) *LO.*, p. 54.

(281) *Ibid.*, p. 54.

(282) *Ibid.*, p. 81.

(283) *Ibid.*, p. 110.

(284) *Ibid.*, p. 171.

toute à lui dès le premier instant. Mais Loti trace en elle l'évolution de certaines idées qui nous montrent qu'à la suite de la composition éclectique adoptée pour créer ce personnage, il s'y est projeté à un degré remarquable. Rarahu avait été élevée par les missionnaires protestants de Papeete et par conséquent, « il ne faudrait pas croire que Rarahu fût sans érudition; elle savait lire dans sa grosse bible tahitienne et écrire, avec une grosse écriture très ferme, les mots doux de sa langue maorie..... Beaucoup de petites filles dans nos campagnes d'Europe sont moins cultivées assurément que cette enfant sauvage » ²⁸⁷ et « tous les dimanches elle allait au temple » ²⁸⁷. Il avoue même qu'« il y avait une foule d'affinités mystérieuses entre Loti et Rarahu, nés aux deux extrémités du monde. — Tous deux avaient l'habitude de l'isolement et de la contemplation, l'habitude des bois et des solitudes de la nature » ²⁸⁸. Aussi, dès le début, lui prête-t-il des inquiétudes philosophiques qui ne sont rien autre chose que les siennes propres, telles qu'on peut les retrouver éparses partout dans son œuvre et qui, toutes proportions gardées, reflètent surtout l'état de son esprit de jeune homme intellectuellement sceptique mais rempli de la nostalgie de la foi. « Elle comprenait vaguement qu'il devait y avoir des abîmes dans le monde intellectuel entre Loti et elle-même, des mondes entiers d'idées et de connaissances inconnues. Elle saisissait déjà la différence radicale de nos races, de nos conceptions, de nos moindres sentiments : les notions même des choses les plus élémentaires de la vie différaient entre nous deux. » ²⁸⁹. Devant une immense chute

(285) *LO.*, p. 177.(286) *Ibid.*, p. 14.(287) *Ibid.*, p. 24.(288) *Ibid.*, p. 74.(289) *Ibid.*, p. 71-72.

d'eau cachée dans les profondeurs de la forêt, « ce qui frappait surtout Rarahu, c'était cette agitation éternelle, au milieu de cette solitude tranquille : un grand bruit et rien de vivant; — rien que la matière inerte suivant depuis des âges incalculables l'impulsion donnée au commencement du monde » ²⁹⁰. C'est bien là la même préoccupation qui inspira à Loti son horreur, sa crainte désespérée du mystère de l'écoulement du temps. Après une excursion au centre de l'île, pendant laquelle Loti avait cheminé à côté de la maorie ceint du « pareo » indigène, il note l'effet sur elle des spectacles naturels frappants. « Son intelligence d'enfant s'était ouverte à une foule de conceptions nouvelles — sur l'immensité et sur la formation des mondes, sur la dispersion des races humaines et le mystère de leurs destinées » ²⁹¹. Or, tout cela était pour Loti une hantise qui devait s'accroître au cours des années jusqu'à devenir une véritable angoisse métaphysique, un délire que nous retrouvons par exemple dans *Vertige* ²⁹².

Autre point par lequel Rarahu ressemble étonnamment à l'adolescent de *Prime Jeunesse* : elle vacille entre le mysticisme et les troubles de la sensualité, entre des élans de foi et un penchant vers tout ce que l'île exhalait de voluptueux et de charnel. Loti nous a déjà fait savoir son éducation par les missionnaires protestants. Plus loin il nous assure qu'elle « lisait beaucoup dans sa Bible et les promesses radieuses de l'Evangile lui causaient des extases; elle avait des heures de foi ardente et mystique, son cœur était rempli de contradictions » ²⁹³. En effet, les soirs de grande fête, quoiqu'elle ne dansât jamais, « la upa-upa réveillait au fond de son âme inculte la vo-

(290) *LO.*, p. 142.

(291) *Ibid.*, p. 151-152.

(292) *VT.*, chap. I.

(293) *LO.*, p. 133.

lupté fiévreuse et la sauvagerie » ²⁹⁴. Plus loin encore, comme pour y mieux insister, il relève ces tiraillements de son âme : « elle priaît avec extase et la foi ardente et naïve rayonnait de ses yeux » mais à d'autres moments « son sang maori lui brûlait les veines » ²⁹⁵. Elle aussi, tout comme Loti vers ses seize ans, entre dans une période de désillusion qui s'exprime par un « sourire de doute et de scepticisme » ²⁹⁶ et qui, malgré les efforts de l'européen sceptique pour ne pas « ébranler sa confiance naïve dans l'éternité et la rédemption » ²⁹⁷ aboutit à la victoire du doute sur les anciennes croyances. « Quand l'homme est mort... et enfoui sous la terre, quelqu'un pourrait-il l'en faire sortir ? » ²⁹⁸. Vrai, dans l'angoisse finale de la séparation, elle semble reculer devant l'abîme où de telles pensées la menaient, elle s'écrie : « Je crois en Dieu... je n'aurai point d'autre époux et jusqu'à ce que je meure, je prierai pour toi » ²⁹⁹. Mais rentré chez lui, Loti apprend que sa résolution de vivre loin de Papeete n'a pas résisté longtemps aux influences qui avaient ainsi miné ses convictions en même temps que sa santé et que, mourante de la poitrine, elle s'est mise à mener « une vie absolument déréglée et folle » ³⁰⁰.

En résumé, Rarahu constitue donc une synthèse des caractéristiques de Loti adolescent et de ses aspirations vers un certain idéal d'amour exotique où l'ardeur de la jeunesse voudrait trouver une expansion plus vaste pour ce qui est du cœur comme pour ce qui est des sens. Mais, comme nous l'avons suggéré, ce portrait d'une femme de race si différente a

(294) *LO.*, p. 131.

(295) *Ibid.*, p. 180.

(296) *Ibid.*, p. 180.

(297) *Ibid.*, p. 133.

(298) *Ibid.*, p. 259).

(299) *Ibid.*, p. 267.

(300) *Ibid.*, p. 287

subi quand même, et cela assez fortement à notre avis, l'influence de l'éducation affective particulière qui avait été celle de l'auteur. Car, en fait, si son sang de jeune homme passionné donnait de troublantes aspirations vers la volupté raffinée que l'européen peut goûter chez les primitifs, vingt ans d'une vie familiale comme la sienne ne pouvaient manquer de donner à tout cela des cadres, de le canaliser en quelque sorte, d'assurer que ses aspirations aient comme points de départ certains éléments fondamentaux, ou se dirigent dans certaines directions définies. Ainsi, de la variété de ses expériences dans cette nouvelle Cythère, il a inventé un caractère de femme résumant les meilleures qualités d'une race qui résiste tant bien que mal à l'emprise du modernisme européen. Cette femme atteint à son plein développement par un « mariage » qui, bien que contracté selon les mœurs très libres du pays, est pris au sérieux par chaque époux. Dans le monde de Papeete « elle se posait et s'affirmait de plus en plus comme la sage et indiscutable petite femme de Loti » ³⁰¹. De son côté, Loti songeait « qu'il pourrait y avoir un charme étrange à aller vivre avec elle comme avec une petite épouse, dans quelque district bien perdu, dans quelque une des îles les plus ignorées des domaines de Pomaré; — à être oublié de tous et mort pour le monde; — à la conserver là telle qu'il l'aimait, singulière et sauvage, avec tout ce qu'il y avait en elle de fraîcheur et d'ignorance » ³⁰². Songeant à la vie qu'avait menée à Tahiti son frère dix ans auparavant, il affirme que, lui aussi, il trouverait « une joie étrange dans l'existence de ce lien suprême et mystérieux entre elle et lui, dans l'existence d'un enfant maori, qui serait eux deux fondus dans une même créature... » ³⁰³.

(301) *LO.*, p. 132.(302) *Ibid.*, p. 128.(303) *Ibid.*, p. 205.

Le fait que de tels prolongements de leur idylle étaient impossibles à réaliser est représenté, en fin de compte, comme la cause principale de la chute finale de Rarahu. C'est bien le sens profond du passage où Loti, après avoir supplié Rarahu de s'en aller après son départ, de se marier et habiter un district éloigné, où elle aurait une famille comme les femmes chrétiennes, comprend au sourire désenchanté qui accueille ses paroles, qu'elle sera par la suite « une des petites filles les plus folles et les plus perdues de Papeete » ³⁰⁵. Si Loti avait pu rester, s'ils avaient pu s'installer à l'indigène dans quelque case perdue au sein de cette race contemplative, comme l'avaient fait leurs deux amis Téhara et Tiahoui dont ils enviaient « le tranquille bonheur » ³⁰⁶, Rarahu aurait été sauvée et Loti aurait trouvé la paix dont son âme tourmentée était assoiffée.

C'est là l'expression symbolique de l'admiration de Loti pour un certain genre de vie saine et campagnarde, c'est pourquoi partout dans le livre, il y a un grand souffle de mépris pour la civilisation dite « moderne », pour ces « animaux dangereux » ³⁰⁷, les colons européens avec leur commerce et leur alcool, pour tout enfin qui menaçait l'ancienne civilisation traditionnelle et savoureuse des îles. Il y a, partout, malgré quelques crises de volupté, un grand respect de la femme qui, à ses yeux, contient comme la quintessence des vieilles choses mourantes, un grand regret qu'elle ne puisse remplir sa haute fonction de mère de famille, conservatrice des plus importantes valeurs de l'existence humaine. Voilà ce que nous entendions par l'influence de la couche profonde du caractère sur la couche plus récente. Car

(304) *LO.*, p. 254.

(305) *Ibid.*, p. 254.

(306) *Ibid.*, p. 128.

(307) *Ibid.*, p. 123.

il nous semble clair d'après cette interprétation qu'à travers la sensualité et la volupté auxquelles ses passions éveillées et les occasions nombreuses l'invitaient, Loti a conservé envers la femme une attitude qui, pour être sous-entendue, inconsciente même, n'en est pas moins forte et se rattache étroitement à son enfance. C'est l'explication la plus psychologiquement exacte de la grande part de « sagesse », de cette conception « normale » de la femme qui est sous-jacente dans chaque page d'un livre où les formes extérieures de l'action sont tout simplement amORAles. Les circonstances réelles avaient beau être extraordinaires et exotiques, dès que Loti commença le travail créateur sur les impressions notées, l'empreinte affective de son enfance lui imposa une certaine perspective dont, nous espérons le prouver, il ne put jamais se défaire, malgré les bouleversements de sa vie sentimentale.

2. La Grande Passion.

Il est peut-être plus normal que l'idéalisation nécessaire à la création artistique ait produit le résultat que nous venons de signaler dans le cas de Rarahu que dans celui d'*Aziyadé*, car « dans l'idylle polynésienne, Loti nous paraît tout jeune, ignorant les ronces de la vie, frémissant d'impatience à goûter les voluptés multiples de l'existence »³⁰⁸. L'auteur d'*Aziyadé* était bien différent et il est de la plus haute importance pour notre argument de donner à cette œuvre une perspective correcte par rapport à la vie affective pendant les périodes immédiatement pré-

(308) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 100.

cédentes et suivantes. Maintenant que nous sommes en possession de plus amples renseignements sur l'esprit et sur la vie intérieure de Loti à cette époque, grâce à la publication de son *Journal Intime*, la tâche est considérablement facilitée et le ton d'exagération byronesque qu'exhalent les pages d'*Aziyadé* se comprend plus clairement. Cela fait partie d'un ensemble homogène, d'un grand échec-veau de passions complexes qui a brouillé la vie affective de Loti pendant une dizaine d'années. C'est Serban qui le premier fit remarquer qu'une crise sentimentale de force extraordinaire avait dû s'abattre sur lui entre son séjour en Océanie et son voyage à Constantinople; les allusions restées dans les volumes du *Journal* publiés par Samuel Loti-Viaud lui donnent complètement raison. A notre avis, *Aziyadé* ne saurait être correctement compris si l'on ne tient compte de l'atmosphère émotive où se débattait son auteur au moment d'écrire les notes devant lui servir de matière littéraire. Aussi traiterons-nous brièvement de ce que Serban appelle « la grande passion ».

En juin 1873, Loti, promu enseigne de vaisseau, s'embarqua pour le Sénégal. Des péripéties de l'affaire d'amour qu'il y noua, il ne reste que quelques allusions, le principal ayant été détruit, comme l'observe Mademoiselle Scribner³⁰⁹, de peur de laisser aux curiosités futures les détails concernant une femme du monde qui était aussi française. Car la « bien-aimée » du Sénégal était une compatriote, femme d'un fonctionnaire colonial de Saint-Louis et il s'éprit d'elle avec une passion profonde et désespérée. « C'était tout un imbroglio criminel, où le soleil d'Afrique jouait son rôle avec les brises tropicales, avec notre jeunesse, avec le décor triste et grandiose

(309) SCRIBNER, *Pierre Loti vu à travers son œuvre*, p. 105.

des solitudes et des sables » ³¹⁰. Cette passion atteignit à une telle intensité et flamba dans de telles circonstances que la sensualité déborda et Loti entretenait parallèlement une liaison purement sensuelle avec une mûlatresse, Coumba Félicia, femme d'un riche traitant du fleuve. Nous ne nous arrêterons à ce fait que pour remarquer, avec Serban ³¹¹ que le portrait de cette femme sous le nom de « Cora » dans le *Roman d'un Spahi* est le seul d'une femme « fausse, adultère, cruelle jusqu'au cynisme qui dépasse la galerie d'âmes nobles » qu'est la série de femmes dans l'œuvre de Loti. Rien ne relève cette étude de pure sensualité bestiale. On touche aux profondeurs dans un passage tel que : « Traitée comme une divinité par le Spahi, cela la changeait d'être traitée par l'autre [Loti] comme ce qu'elle était, comme une fille. Personne ne lui avait témoigné un mépris aussi calme, aussi complet — cette nouveauté lui plaisait » ³¹². Dans la froide sauvagerie de ce portrait, nous avons la mesure du désespoir amoureux de Loti et de son dégoût de lui-même à se voir réduit à une telle parodie hideuse de son idéal d'amour.

Après le départ de la bien-aimée pour la France, Loti, « le cœur rempli d'amour pour elle, de remords, de bouleversements et de contradictions » ³¹³ connut une vie de supplices moraux jusqu'au moment où, à son tour, il put quitter ce coin d'Afrique où il avait « si vivement aimé et souffert » ³¹⁴. Dans son attente de la revoir, sa vie intime « traversait des circonstances inouïes » ³¹⁵. Quand il eut fait une dernière

(310) Cité par LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 39.

(311) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 101.

(312) *RS.*, p. 86.

(313) *JO.*, p. 81.

(314) *Ibid.*, p. 78.

(315) *Ibid.*, p. 98.

tentative désespérée pour unir leurs destinées, quand il fut allé « jouer sa vie » chez elle, près d'Annecy, et qu'elle eut refusé de le suivre — car il était prêt à tout sacrifier et à s'enfuir avec elle, témoin l'aveu : « la question a été décidée, je suis resté marin et je suis parti » ³¹⁶ — ce ne fut qu'alors que se rompit la terrible tension dans son cœur si sensible et que la pleine décharge de misère le foudroya, le laissant complètement épuisé, haletant des lambeaux de phrases encore brûlantes de passion. « J'aime mieux cette douleur, qui est encore quelque chose d'Elle, qui est tout ce qui reste de vivant en moi, j'aime mieux cette douleur que l'oubli que le temps peut m'apporter. » ³¹⁷. « Tout est pâle et décoloré dans ma vie; le drame est fini, je reste seul, épuisé par l'action..... Cette année 1874 a passé comme un ouragan dans ma vie, elle a tout dévasté et tout emporté sur son passage, tellement qu'il me semble que je n'aie pas vécu jusqu'alors et qu'à présent je ne vive plus.... » ³¹⁸.

Non seulement il en tomba physiquement malade, mais pendant de longues années ses fibres morales en ressentirent les effets. Ses aspirations vers l'amour transcendant ainsi refoulées le remplirent d'une amertume qui s'exprimait sous la forme d'un grand « besoin irrésistible de s'étourdir » ³¹⁹ dans l'effort « de tromper le sentiment de vide et l'immense « ennui de vivre » ³²⁰. Il était d'autant plus tourmenté que son habitude malade d'auto-analyse portait constamment son attention sur l'agonie de ses sentiments déchirés. « Non, pourtant, je ne l'oublie pas encore, ma bien-aimée..... je n'ai pas encore

(316) *JO.*, p. 107.

(317) *Ibid.*, p. 100.

(318) *Ibid.*, p. 101.

(319) *Ibid.*, p. 131.

(320) *Ibid.*, p. 113.

cette insouciance que je désire. Je veux le plaisir et au fond, j'ai la mort dans le cœur. Le remords, l'inexorable remords m'obsède la nuit » ³²¹. Ce vaste désespoir prenait chez lui une forme d'expression extérieure que les circonstances de sa vie maritime et certains éléments de son naturel favorisaient. Le courant qui l'avait entraîné chez Coumba Félicia était cause que, persuadé que « sa vie était irrémédiablement brisée » ³²², il se jeta à corps perdu dans la vie de bohème, en compagnie des jeunes officiers, ses camarades stagiaires à l'école d'éducation physique de Joinville. Dans une lettre à Plumkett écrite à cette époque, une phrase résume admirablement tout cet état harassé et pourrait servir de devise au Loti de vingt à trente-cinq ans ». « J'aurais voulu, moi aussi, me jeter aux pieds du Christ; maintenant encore, je donnerais tout au monde pour posséder, seulement une heure, cette erreur admirable des croyants et mourir aussitôt dans leur paix délicieuse. Mais cela m'est refusé et voilà pourquoi je fais de la gymnastique » ³²³. Il n'arriva jamais très bien à empêcher son idéalisme foncier de le précipiter dans des crises de révolte morale et de sensualité. C'est là la grande tragédie de sa vie affective, résumée succinctement par Flottes dans son livre récent sur le « drame intérieur » de Loti : « Ainsi Loti nous apparaît comme le champ de bataille de deux antagonistes, résumés dans les symboles du Primitif et du Chrétien..... Le Primitif est la réaction de l'être de chair contre les artifices de la culture calviniste; le Chrétien est le correctif civilisé de l'instinct primitif » ³²⁴. Pour l'instant le Primitif triomphait contre le Chrétien affaibli.

(321) *JO.*, p. 115.(322) *Ibid.*, p. 132.(323) *Ibid.*, p. 137.(324) *FLOTTES*, p. 263.

3. Aziyadé.

C'est ainsi amèrement désillusionné que Loti partit en 1876 pour les eaux turques. « Je m'éveillais seul dans la vie; mes dernières croyances s'en étaient allées et aucun frein ne me retenait plus... l'Orient jetait son grand charme sur ce réveil de moi-même qui se traduisait par le trouble des sens » ³²⁵. Ayant stationné d'abord à Salonique, il ne tarda pas à nouer une idylle qui devait le mettre d'un bond au premier rang des auteurs contemporains. Se promenant un soir en ville, il eut la vision d'une jeune turque le regardant à travers le grillage d'un harem. C'était Aziyadé, « une petite fille circassienne venue à Constantinople avec une autre petite de son âge ³²⁶. Après avoir été vendue à un vieux turc qui la destinait à son fils, elle avait vu la mort de ces deux maîtres pour être enfin épousée par un autre ayant déjà trois femmes. Elle avait seize ans et était extrêmement belle. Malgré les obstacles que la différence de langue et la sévérité de la loi musulmane entassaient entre eux, Loti arriva enfin, par l'entremise d'un batelier de ses amis, à lier connaissance avec elle et à passer des nuits enivrantes à voguer à ses côtés sur la baie de Salonique. Pendant toute cette première période, il n'est question que de « l'ivresse des sens » par laquelle le jeune marin en peine d'amour cherchait à se consoler. Mais au moment où il est envoyé à Constantinople, il avoue qu'il « aimait presque cette jeune femme si singulièrement délicieuse » ³²⁷ et une fois installé à Péra, il pense à ce temps qui venait de

(325) *Az.*, p. 17.

(326) *Ibid.*, p. 26.

(327) *Ibid.*, p. 40.

finir et songe beaucoup à elle, « étonné de la trouver si bien assise au fond de sa pensée » ³²⁸. Dans un effort pour échapper à lui-même, il se laisse prendre au charme de l'Islam au point de formuler le « projet impossible : aller habiter avec elle sur l'autre rive de la Corne d'Or, vivre de la vie musulmane qui était sa vie, la posséder des jours entiers, comprendre et pénétrer ses pensées, lire au fond de son cœur des choses fraîches et sauvages à peine soupçonnées dans *leurs* nuits de Salonique, — et l'avoir à *lui* toute entière » ³²⁹. Ce rêve romantique n'empêcha pourtant l'ancienne blessure de se rouvrir de temps à autre « Tout au fond de *son* cœur, *il* restait fidèle à Aziyadé; mais les jours passaient et elle ne venait pas » ³³⁰ comme elle l'avait promis. Il s'en allait donc poursuivre « quelque aventure imprudente, arménienne ou grecque » dont il ne conserverait que « le souvenir sans charme que laisse l'amour des sens » ³³¹. « J'ai beau faire », écrit-il à Plumkett, « je ne suis pas heureux; aucun expédient ne me réussit pour m'étourdir » ³³². Cependant, la preuve qu'Aziyadé lui tenait vraiment au cœur en dépit de son amertume et qu'elle représentait déjà pour lui certaines aspirations supérieures, c'est un passage où il commente son achat d'une case à Eyoub : « il y faudrait sa présence, à elle seule qui avait juré de venir et peut-être est-ce pour elle seule que je me suis isolé du monde » ³³³. « Si pourtant elle ne venait pas, mon Dieu, un de ces jours une autre prendrait sa place. Mais l'effet produit serait fort différent. Je l'aimais presque et c'est pour elle que je me suis fait turc » ³³⁴.

(328) *Az.*, p. 50.(329) *Ibid.*, p. 50.(330) *Ibid.*, p. 51.(331) *Ibid.*, p. 51.(332) *Ibid.*, p. 82.(333) *Ibid.*, p. 75.(334) *Ibid.*, p. 86.

Quand enfin, par une heureuse concordance de circonstances, le vieux maître d'Aziyadé vint habiter Constantinople et qu'elle put venir jouir de l'installation préparée pour elle dans le faubourg tranquille, l'enchantement de leur réunion fut accru du fait que Loti pouvait alors comprendre le turc, entendant de ses lèvres des phrases de dévouement entier et complet, musique si délicieuse à son âme blasée mais assoiffée d'affection.

Remarquons dès maintenant que le portrait d'Aziyadé est beaucoup plus net, a beaucoup plus de cette particularité qui caractérise la vie que celui de Rarahu, sans doute parce que celle-ci est une synthèse esquissée en lignes floues, tandis que par quelques traits significatifs, Loti campe tout de suite un personnage qui, pour être une image de la femme musulmane en général, n'en a pas moins une individualité charmante. « Aziyadé parle peu; elle sourit souvent, mais ne rit jamais; son pas ne fait aucun bruit; ses mouvements sont souples, ondoyants, tranquilles et ne s'entendent pas..... Elle tient un peu de la vision, et il semble qu'elle illumine les lieux par lesquels elle passe..... Aziyadé me communique ses pensées plus avec ses yeux qu'avec sa bouche; son expression est étonnamment changeante et mobile. Elle est si forte en pantomime du regard, qu'elle pourrait parler beaucoup plus rarement encore ou même s'en dispenser tout à fait. Il lui arrive de répondre à certaines situations en chantant des passages de quelques chansons turques, et ce mode de citations, qui serait insipide chez une femme européenne, a chez elle un singulier charme oriental. Sa voix est grave, bien que très jeune et fraîche; elle la prend du reste toujours dans ses notes basses, et les aspirations de la langue turque la rendent rauque quelquefois. Aziyadé est âgée de dix-huit ou de dix-

neuf ans. Elle est capable de prendre elle-même et brusquement des résolutions extrêmes et de les suivre après, coûte que coûte, jusqu'à la mort » ³³⁵.

Le bonheur d'accepter tout ce qu'elle pouvait lui donner de dévouement, de pouvoir explorer les fraîcheurs inconnues de son âme enfantine et naïve, faisaient goûter à Loti un sentiment profond du « chez-soi » dans sa case modeste à Eyoub, où ils étaient à l'abri des complexités de la loi. « Protégés par de lourds verrous de fer... par l'inviolabilité du domicile turc — assis devant le brasero de cuivre... petite Aziyadé qu'on est bien chez nous » ³³⁶. Ils étaient si bien, en effet, que tout comme il avait songé à aller vivre avec Rarahu dans un district perdu de Tahiti, il caresse l'idée de rester à Eyoub le jour de l'appareillage de son bâtiment : « Cette idée, qui est d'Aziyadé, se présente à mon esprit sous des aspects étrangements admissibles. Rester près d'elle, non plus à Stamboul, mais dans quelque village turc au bord de la mer; vivre au soleil et au grand air, de la vie saine des hommes du peuple... je suis plus fait pour cette vie que pour la mienne ». La seule chose qui le retienne, c'est la pensée de se séparer de sa mère ³³⁷.

La façon dont Aziyadé comprend ce dernier sentiment ne fait que la rehausser dans son estime : « elle sent par intuition ce que cela doit être qu'une vieille mère, elle, la pauvre petite qui n'en a jamais eu; et les idées qu'elle a sur la générosité et le sacrifice ont plus de prix chez elle que chez d'autres parce qu'elles lui sont venues toutes seules et que personne ne s'est inquiété de les lui donner » ³³⁸.

Le caractère a peu de développement psychologique, mais ce peu est bien dans le sens de celui des

(335) *Az.*, p. 99-100.

(336) *Ibid.*, p. 101, cf. aussi, p. 154-155, 162, 179.

(337) *Ibid.*, p. 128-129.

(338) *Ibid.*, p. 129.

autres. C'est une sorte d'ennoblissement, de sublimation par la souffrance. Dans ce cas, comme dans celui de Rarahu, la souffrance est une séparation irrémédiable et, en toute apparence, définitive. A ceci s'ajoute l'incertitude des sentiments du jeune officier, contrastant si fortement avec la fixité absolue de l'amour de la femme pour lui. Nous avons déjà noté le dévouement sans bornes d'Aziyadé. En effet, il fallut bien qu'elle l'eût pour résister aux véritables rebuffades que Loti lui faisait essuyer, car, dans son tourment moral, lui, si tendre et si ouvert aux souffrances des autres, semblait traverser des périodes d'anesthésie par rapport aux souffrances extérieures aux siennes propres. Les terribles passages dans lesquels il formule la philosophie de cette désorientation complète de son esprit et qui ont si profondément choqué les critiques impuissants à en saisir la bonne perspective psychologique, forment un petit traité théorique de la désillusion, une clef à l'attitude byronesque responsable des incartades sensuelles qui cadencent, toutefois en diminuant, cette partie de sa vie. Il est intéressant de citer l'essentiel de ces pages pour mesurer la misère où se débattait Loti. « Je riaais autrefois », écrit-il à Brown, « de certains romans où l'on voit de braves gens perdre, après quelque catastrophe, la sensibilité et le sens moral; peut-être, cependant, ce cas-ci est-il un peu le mien. Je ne souffre plus, je ne me souviens plus; je passerais indifférent à côté de ceux qu'autrefois j'ai adorés... Croyez-moi, mon pauvre ami, le temps et la débauche sont deux grands remèdes... Cet amour pur que vous rêvez est une fiction comme l'amitié; oubliez celle que vous aimez pour une coureuse. Cette femme idéale vous échappe, éprenez-vous d'une fille de cirque qui aura de belles formes... Je vais vous ouvrir mon cœur, vous faire ma profession de foi; j'ai pour règle de conduite de

faire toujours ce qui me plaît, en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien, je n'aime personne ni rien; je n'ai ni foi, ni espérance..., je suis tombé plus bas que le moyen des hommes, j'étais aussi parti de plus haut » ³³⁹.

Cet état d'esprit, résultat de la grande passion brisée, fut responsable de plusieurs accès de sensualité qui font tache sur l'histoire de son amour turc. Par exemple, dans l'affaire de Sèniha, il agit envers Aziyadé avec une brutalité grossière, la renvoyant carrément pour céder à « la fièvre qui l'emportait vers cet inconnu plein d'enivrements qu'était l'autre. » En réalité, cet épisode ne fit que le rapprocher d'Aziyadé, car, à voir sa patience, il avoue : « il se livrait en moi-même une lutte inattendue; mes sens se débattaient contre quelque chose de moins défini qu'on est convenu d'appeler l'âme... A ce moment, j'adorais la chère petite que j'avais chassée; mon cœur débordait pour elle de tendresse et de remords » ³⁴¹.

Après la réhabilitation qu'il ne tarde pas à lui accorder, son caractère à elle paraît fleurir de qualités profondément admirables et féminines. Il avait déjà loué chez elle sa compréhension spontanée du sacrifice et du dévouement. Il ne put qu'être frappé par son attitude miséricordieuse vis-à-vis de ses incarnations : « Aucune réflexion ne sortit de sa bouche rose; elle sourit seulement en regardant ces fleurs; elle était bien assez intelligente pour saisir d'un seul coup tout ce qu'elles lui disaient de ma part dans leur silencieux langage et ses yeux cernés par les larmes rayonnaient d'une joie profonde » ³⁴². Petit à petit,

(339) *Az.*, p. 60-79.

(340) *Ibid.*, p. 187.

(341) *Ibid.*, p. 189.

(342) *Ibid.*, p. 192.

sous l'influence de cette noblesse foncière, les sentiments sains commencent à reprendre le dessus dans le cœur de Loti. Il a des réflexions de l'amoureux sincère : « Il est un pays que j'aime et que je voudrais voir, la Circassie... Cette contrée exerce sur mon imagination un charme qui lui vient d'Aziyadé... »³⁴³. « On voudrait reprendre sur le temps le passé de la bien-aimée, on voudrait avoir vu sa figure d'enfant..., on est jaloux de son passé..., on voudrait ne faire qu'un seul être et se fondre l'un dans l'autre »³⁴⁴. L'expression de son amour pour elle dans ce livre se termine sur une note très élevée : « Je l'adore..., en dehors de toute ivresse, je l'aime, de l'affection la plus tendre et la plus pure; j'aime son âme et son cœur qui sont à moi; je l'aimerai encore au-delà de la jeunesse, au-delà du charme des sens, dans l'avenir mystérieux qui nous apportera la vieillesse et la mort »³⁴⁵. Comme cela est loin des jours où il allait « faire la cour à une femme musulmane sous son balcon... et tout cela, mon Dieu, plutôt pour tromper l'ennui de vivre plutôt pour rester excentrique aux yeux de camarades désœuvrées, plutôt par bravade que par amour »³⁴⁶.

Chez elle aussi la sublimation de son affection se poursuivit et s'éleva à une hauteur vraiment féminine. Elle avait espéré que leur amour durerait, se prolongerait dans une vie commune jusqu'à la vieillesse, formulant ce vœu dans une phrase on ne peut plus expressive : « Sen kodja (tu seras vieux) » disait-elle, « ben kodja (je serai vieille) »³⁴⁷; ce qui rappelle l'ancienne phrase majestueuse du sacre romain : « Ubi tu Gaïus, ego Gaïa ». Menacée de la séparation

(343) *Az.*, p. 220.

(344) *Ibid.*, p. 221.

(345) *Ibid.*, p. 285-286.

(346) *Ibid.*, p. 196.

(347) *Ibid.*, p. 195.

définitive, elle assure à Loti : « Si tu es marié... cela ne fait rien. Je ne serai plus ta maîtresse, je serai ta sœur. Marie-toi, Loti, c'est secondaire, cela. J'aime mieux ton âme, c'est tout ce que je demande à Allah » ³⁴⁸.

S'il est assez simple de suivre les péripéties psychologiques du rêve oriental de Loti, il n'est pas difficile non plus, malgré certaines apparences, de découvrir là-dessous un développement de l'argument que nous avons soutenu précédemment. Entrés plus pleinement en possession des faits, ayant compris les causes du byronisme flagrant qui masque des aspirations déçues, nous pourrions abonder dans le sens de Plumkett pour qui l'atroce « profession de foi » n'est que « la bravade d'un cœur plus tendre que les autres... n'est que effort douloureux que fait pour se raidir la sensitive contractée par la douleur » ³⁴⁹. « Non, non, » continue-t-il, « je ne vous crois pas, et vous ne vous croyez pas vous-même. Vous êtes bon, vous êtes aimant, vous êtes sensible et délicat, seulement vous souffrez ! » ³⁵⁰. D'ailleurs Loti lui-même reconnaît plus tard que parmi ces bravades, il y avait des blasphèmes « si désespérés et si ardents que c'étaient encore des prières » ³⁵¹, et qu'il y avait dans « Aziyadé » un inexprimé dormant entre les lignes, « des insondables dessous... sans lesquels il n'y aurait eu ni charme profond ni intime angoisse » ³⁵². En effet, sous l'agonie des luttes intérieures, il y a une soif d'idéal qui se révèle dès qu'on rassemble les traits épars dont le portrait de la jeune femme se compose.

Elle est capable d'un sacrifice immédiat et complet

(348) *Az.*, p. 252.

(349) *Ibid.*, p. 137.

(350) *Ibid.*, p. 137.

(351) *FO.*, p. 7.

(352) *Ibid.*, p. 8.

d'elle-même, prête à la suprême abnégation dans l'amour. Dès qu'il en a la possibilité, Loti essaye de la mettre dans le seul cadre qui lui convienne — celui d'un foyer dont elle devient le centre et la seule raison d'être. La signification de ceci n'est point diminuée du fait que cette installation, ce foyer, sont plutôt potentiels que réels; ce sont les circonstances inexorables qui en empêchent le plein épanouissement. Comme dans le cas de Rarahu, le bonheur idéal se présente à Loti sous forme de la vie modeste d'un homme du peuple, au sein d'une civilisation traditionnaliste, diamétralement opposée au modernisme qu'il déteste si énergiquement. L'on sait quels efforts frénétiques il fit pour la sauver et pour l'épouser quand leurs imprudences à l'égard de la loi et les menaces de la guerre des Balkans mirent Aziyadé dans une situation intolérable, sans autre appui que son amant, rentré depuis longtemps en France. Ses lettres à un ami à Stamboul, le suppliant de servir d'intermédiaire dans le projet de faire venir Aziyadé en France ont un ton sur lequel on ne peut se méprendre : « ce n'est pas une simple aventure d'amour, c'est pour elle et pour moi une question suprême et terrible... Ne craignez pas, mon cher, de tremper dans une aventure de roman; celle-là n'en est pas une. Sur mon honneur, je vous jure qu'une fois en France, Aziyadé sera ma femme » ³⁵³. A un certain moment, la pensée d'avoir des enfants qui ne fussent pas d'elle lui était pénible : « Pourrais-je aimer, crois-tu, des petits enfants, quand, dans leurs veines, ton sang ne coulera pas avec le mien ? » ³⁵⁴.

Tout comme Rarahu encore, Aziyadé était pour Loti la quintessence d'une race et d'une civilisation

(353) *JO.*, p. 209-216.

(354) *Ibid.*, p. 188.

conservatrices des valeurs spirituelles de religion, de tradition et de dignité humaine résidant dans l'individualité, valeurs qui imprégnaient l'âme de Loti lui-même. Ainsi que nous l'avons suggéré, cette cristallisation était d'autant plus puissante qu'à l'encontre de la polynésienne, la turque était une femme en chair et en os, passionnément aimée. On pourrait citer des pages entières du livre montrant à quel point Loti haïssait le modernisme citadin, le progrès enfumé, à quel point il vénérât la civilisation islamique, calme et rêveuse. Rien, cependant, ne serait plus révélateur que cette seule phrase : « On ne saurait désespérer d'un peuple qui a conservé tant de croyances et de sérieuse honnêteté » ³⁵⁵. Regardant la silhouette de Stamboul s'effacer derrière le paquebot l'emportant en France, il avoue : « J'aime ce pays et tous ces détails me charment; je l'aime parce que c'est le sien et qu'elle a tout animé de sa présence » ³⁵⁶. Dans les paraboles bizarres par lesquelles elle traduisait ses idées naïves, mais délicieuses, dans son respect des vieilles coutumes de son peuple, dans toute sa simplicité et dans son enfantillage un peu mystique, il y avait pour Loti l'incarnation de ce que, faute de terme plus idoine, nous pourrions appeler sa philosophie, mais qui était plutôt une sorte de transposition dans un ton primitif et exotique des aspirations inconscientes de son âme vers tout ce qui représentait ou ressemblait à la vie tranquille, honnête et campagnarde de sa famille, enracinée dans l'élément natal, le pays de la Saintonge. Bien entendu, tout cela n'est qu'implicite et à peine entrevu dans le livre. N'empêche que la validité de notre argument semble établie si l'on considère que ce sous-entendu a persisté à travers le tourbillon d'angoisse déchirant la

(355) *Az.*, p. 156.(356) *Ibid.*, p. 268.

vie intime de Loti pendant son séjour en Orient. A Tahiti, il était dans la première désorientation de l'adolescence, mais l'emprise, la stabilité de ce quelque chose d'intérieur l'a fait produire le portrait idéalisé que nous connaissons. A Stamboul, par contre, il venait d'être terrassé, lui si peu protégé contre de tels accidents, si dépourvu de solides appuis religieux ou philosophiques, par la pire catastrophe qui puisse s'abattre sur un homme de son tempérament sensible. Pourtant, malgré ses efforts pour s'étourdir par la sensualité, il ne peut s'empêcher d'évoluer vers un vrai amour et de l'idéaliser sous la poussée d'un respect, d'une vénération indéracinables pour certaines qualités féminines ayant formé comme l'arrière-plan, l'atmosphère des années les plus impressionnables de son enfance. « Ce que l'on aime le mieux chez les autres », dit Plumkett dans une de ses lettres si sensées « c'est soi-même » ³⁵⁷.

Une autre influence aussi a poussé Loti vers l'idéalisation d'Aziyadé, de tout ce que son amour signifiait pour lui. Il a remanié ses notes et rédigé le texte du livre au cours d'une période horriblement maussade passée dans les ports brumeux de la Bretagne. Le climat de Lorient, de Brest et de Cherbourg ne lui convenait pas. Il n'avait alors plus de nouvelles d'Aziyadé et il savait que son projet de la sauver avait échoué par la mort de l'ami qui s'en était chargé. L'ennui de vivre dans des casernes s'ajoutait à la nostalgie de l'amour et de l'Orient. « Je rêve de retourner en Orient et les pieds me brûlent ici », s'écrit-il ³⁵⁸. Comme le dit Serban : « Aziyadé prenait une importance tout autre. Son avenir s'alliait à celui de l'Orient et constituait pour notre auteur les rives heureuses où son imagination se plaisait à aborder » ³⁵⁹.

(357) *Az.*, p. 167.

(358) *JO.*, p. 231.

(359) Serban, *Pierre Loti*, p. 73.

Aziyadé, le livre comme la réalité, fut salutaire pour Loti en lui donnant un point d'attache, en cristallisant tout ce qu'il y avait de moralement solide, tout ce qui résistait à l'acide de son amertume. « Je pourrais », dit-il, « peut-être bien croire encore à tout, moi qui ne pensais plus croire à rien » ³⁶⁰. Il est démontrable, croyons-nous, qu'en ce qui concerne la femme, il en était bien capable, car il avait au fond du cœur des images de femmes dont l'impression était non seulement assez forte pour survivre à la désillusion, mais encore assez vivante dans l'inconscient affectif pour donner son cadre aux plus belles créations imaginatives de ce grand peintre de la femme.

Laissons de côté un instant le fil chronologique, pour traiter de la dernière idylle exotique à laquelle il consacra un livre important et pour compléter de cette façon l'étude de la grande trilogie par laquelle il prit d'assaut les hauteurs de la renommée littéraire.

4. Fatou-Gaye.

Jusqu'ici, nous avons eu affaire à des études de femmes que nous ont valu les événements de la vie affective personnelle de Loti. Il y a pourtant un portrait de femme exotique d'un genre plus détaché, plus objectif, dont les traits principaux étaient sans doute fournis à l'auteur lors de sa grande affaire amoureuse au Sénégal, mais à propos duquel il n'est pas directement question de ses sentiments personnels. C'est celui de Fatou-gaye, « l'héroïne » noire du *Roman d'un Spahi* et il vaut bien d'être étu-

(360) Az., p. 181.

dié du fait même que le détachement de l'auteur permet des observations intéressantes au sujet de sa conception générale de la femme.

Jean Peyral, le Spahi, avait rencontré Fatou pour la première fois chez « Cora », la mulâtresse dont il a déjà été question à propos de Loti lui-même. Elle était une petite esclave et « sa haute malice et son indépendance farouche lui avaient fait assigner un emploi très effacé dans la domesticité de la maison. On la considérait comme une petite peste, bouche inutile et acquisition déplorable » ³⁶¹. Au physique, Loti lui donne, comme si fréquemment d'ailleurs un type de beauté classique; « le type Khassonké dans toute sa pureté : une fine petite figure grecque, avec une peau lisse et noire comme de l'onix poli, des dents d'une blancheur éclatante, une extrême mobilité dans les yeux... » ³⁶². Elle s'éprit de Jean, mais celui-ci ne s'en aperçut que le jour où, bouleversé de passion et de rage à la perfidie de Cora, il s'en alla dans la nuit, fou de désespoir et s'endormit sur la plage de Saint-Louis. Se réveillant au grand jour du soleil tropical, il s'aperçoit qu'il en serait mort, n'était-ce l'abri d'un morceau d'étoffe tendu par les soins de Fatou, « qui depuis plusieurs heures était là accroupie, en extase — baisant tout doucement les paupières de Jean quand personne ne passait; — craignant de l'éveiller, de le faire partir et de ne plus l'avoir pour elle toute seule » ³⁶³. Il lève sur elle « ses grands yeux étonnés pleins de douceur et de reconnaissance. Il était touché jusqu'au fond du cœur » ³⁶⁴. Elle montra envers lui ce même dévouement quand on l'emmena à l'hôpital et restait à attendre de ses nouvelles devant la porte toute la journée, « jouant aux osse-

(361) *RS.*, p. 49.

(362) *Ibid.*, p. 50.

(363) *Ibid.*, p. 61.

(364) *Ibid.*, p. 61.

lets pour se donner une contenance quand quelqu'un passait » ³⁶⁵. Tant et si bien que, « développée tout d'un coup... comme les plantes de son pays », ayant acquis « une certaine grâce de timidité qui sentait la jeune fille », devenue « gracieuse, presque charmante » ³⁶⁶, elle arriva à jeter sur le Spahi « je ne sais quelle séduction sensuelle et impure, je ne sais quel charme d'amulette » ³⁶⁷. Si Loti a mis ses sentiments personnels quelque part dans ce livre, c'est bien dans certains passages sur les émotions du pauvre Spahi. Par exemple, ses réflexions sur le besoin d'affection et la lutte avec l'excitation des sens dans ce pays brûlant : « Il est des fruits âcres, amers des pays chauds... détestables sous nos latitudes pâles, mais qui sont appropriés à certains états de soif ou de souffrance... » ³⁶⁸ sont bien dans le ton de mainte autre remarque relative à l'influence du climat sur la sensualité. Aussi ses allusions à une crise où Jean se débattait entre la séduction de Fatou et une sorte d'horreur instinctive qui lui donnait l'impression « qu'il allait franchir un seuil fatal, signer avec cette race noire une sorte de pacte funeste, que des voiles plus sombres allaient descendre entre lui et sa mère et sa fiancée et tout ce qu'il avait laissé là-bas [en France] de regretté et de chéri » ³⁶⁹, rappellent assez clairement la lutte personnelle de Loti que tiraillaient l'entraînement des sens et un idéal de vie plus élevé, de vie saine et normale, la même vie campagnarde que regrettait Jean.

Finalement le Spahi s'en va habiter une case avec Fatou, maintenant en plein éponouissement de sa beauté sauvage et déjà le drame ultime se prépare. L'histoire sentimentale de ces deux êtres simples a

(365) *RS.*, p. 68.

(366) *Ibid.*, p. 99-100.

(367) *Ibid.*, p. 23.

(368) *Ibid.*, p. 115.

peu de complications. Chez Jean, l'affection **croît** et s'élève pendant un certain temps, malgré des restes d'inquiétude sur la ressemblance entre Fatou et les chats ou les singes. Ce qui le touche et l'attendrit, c'est son dévouement pour lui, « dévouement de **chien** pour son maître, adoration de nègre pour son fétiche » ³⁷⁰. La lutte n'est pas encore terminée, car quelquefois sa grande fierté se réveille, sa dignité d'homme blanc se révolte. La foi promise à sa fiancée et trahie pour une petite fille noire se dresse aussi devant sa conscience honnête; il a honte d'être si faible, mais il sent trop fortement l'indicible emprise de la beauté « féline » et « antique » de Fatou ³⁷¹.

Celle-ci augmente de dévouement et lorsque Jean peut s'en aller trouver de meilleures conditions de service à Alger, sa douleur et ses « cris de veuve » le touchent au point de le décider à rester avec elle. Il se laisse aller par instants à la gâter », par besoin de chérir quelqu'un, par besoin de tendresse et faute de mieux » ³⁷². Cela ne l'empêche pas d'être méchante, d'être de plus en plus exigeante et de le tromper, de sorte qu'après le vol d'une montre qui lui était précieuse, il la chasse complètement de chez lui.

Là se termine ce qu'on pourrait appeler la première phase de leur relations, où l'amour ne dépasse guère le délire des sens. Elle ne sert qu'à introduire le vrai drame, qu'à précipiter la crise finale. Le régiment de Jean est détaché pour une expédition guerrière à l'intérieur du pays. La veille du départ, le Spahi se trouve en présence de Fatou, venue sous l'impulsion d'une intuition. Elle lui présente un petit enfant, leur fils. Dès lors « Jean se sentait vaincu par je ne sais quelle

(369) *RS.*, p. 117.

(370) *Ibid.*, p. 179.

(371) *Ibid.*, p. 180.

(372) *Ibid.*, p. 239.

force intérieure... Des sentiments jusqu'alors inconnus le pénétraient jusqu'au fond de l'âme... Et puis elle lui était fidèle, au moins, celle-là, à sa manière » ³⁷³. A force de ruse et de persistance, Fatou arrive à s'embarquer sur le même transport que Jean, toute joyeuse à l'approche de la réalisation d'un rêve naïf d'autrefois : « ...elle retournait en Galam [son pays] et elle y retournait avec lui — c'était son rêve accompli » ³⁷⁴. En réalité, ils s'en allaient vers une fin affreusement tragique, la mort de Jean dans une embuscade, suivie de celles de son fils et Fatou. Pourtant la catastrophe devait être précédée de quelques semaines idylliques, étrangement belles par contraste avec la première phase de leur amour. « Fatou-gaye était là, assise à la porte du blockhaus avec son enfant dans l'attitude humble et suppliante que, depuis son retour elle avait conservée. Et Jean, le cœur serré de solitude, vint s'asseoir auprès d'elle et prit son enfant sur ses genoux — attendri devant sa famille noire, heureux encore et ému de trouver à Dialdé en Galam quelqu'un qui l'aimât... Fatou-gaye était assise à leurs pieds; elle les contemplait l'un et l'autre avec adoration, par terre devant eux, comme un chien couché aux pieds de son maître. Elle était en extase devant la beauté de Jean, qui avait recommencé à lui sourire » ³⁷⁵.

Encore une fois, il nous semble voir dans cette histoire, dont les éléments sont si peu édifiants, mais à laquelle Loti arrive à donner une certaine noblesse poignante, une autre transposition sur le plan exotique, une autre apothéose dans une atmosphère amoureuse des valeurs humaines les plus traditionnelles, en ce qui concerne la pauvre « héroïne ». Dans la pre-

(373) *RS.*, p. 309.

(374) *Ibid.*, p. 312.

(375) *Ibid.*, p. 320.

mière phase de son attachement au Spahi, son dévouement est tout imprégné de lourde bestialité, son influence sur lui, son engouement pour elle sont représentés comme néfastes, étouffant un idéal plus pur. Mais dans la seconde partie, tout cela s'ennoblit tout d'un coup pour devenir l'image sublime de la dévotion maternelle. L'idylle entière se trouve rehaussée par le fait d'être calquée sur les relations normales entre hommes et femmes dans le mariage. Ce n'est que dans ce récit que Loti, qui dans ses affaires personnelles semble tant de fois aspirer au mariage comme comble et garantie de son amour, a pu donner une forme indirectement concrète à cette conception, qui, même sous les apparences bizarres et dans le décor de primitive sauvagerie qu'il lui prête, n'est au fond qu'une expression implicite de son admiration pour les qualités les plus nobles, les plus saines et les plus universelles de la femme.

5. Suleïma.

Reprenons maintenant notre étude de la vie affective de Loti durant les dix années suivant l'affaire du Sénégal. Certes, même après avoir connu Aziyadé, il n'était pas encore à l'abri de ces orages sensuels qui dévastaient son tempérament depuis l'adolescence. L'affreux récit de sa passion pour la Bordelaise, au début du premier tome du *Journal*, en est une preuve suffisante. De même, quand il était de passage en Algérie en 1879, il rencontra une jeune arabe qu'il avait connue toute petite dix ans auparavant et se laissa séduire par ses charmes, car cette petite Suleïma personnifiait « le grand trouble inattendu »

de se retrouver encore une fois « un peu grisé... par son retour en Algérie, par le grand soleil, par toutes les senteurs de ce printemps arabe » ³⁷⁶. Mais une fois sous son empire, il ne cessa d'éprouver pour elle une grande pitié qui l'emportait sur son admiration de sa beauté physique. S'il s'étonne du balancement souple et rythmique de sa démarche, qui le fait penser, comme si souvent, aux femmes de l'antiquité (et lancer en même temps des réflexions désobligeantes sur la femme moderne et sur sa déchéance de « civilisée »), il est plus frappé de trouver que « son sourire est doux et bon... », que « son regard n'a plus du tout l'effronterie de la rue; c'est une chose qu'on lui a apprise, cette effronterie-là et cela ne lui est pas naturel. Avec ses yeux trop grands et la régularité exquise de ses traits, elle a l'air... d'une madone brune » ³⁷⁸. Il s'obstine à affirmer qu'ils ne sont pas attirés l'un vers l'autre par le seul vice, mais « qu'il y a encore chez eux un peu de ce quelque chose qu'on a appelé son âme » et « comme une aspiration vers du vrai amour » ³⁷⁸. « Pauvre petite irresponsable qui me fait pitié », s'écrie-t-il quand elle lui confie ses naïfs projets d'avenir, son intention d'économiser les gains de son vilain métier pour pouvoir retourner un jour dans son pays et se faire l'épouse honnête d'un mari « qui n'en saura rien » ³⁷⁹.

La séparation finale augmente la compassion de Loti, qui croit avoir une vision momentanée de sa vraie nature. « Le baiser d'adieu qu'elle vint me donner là et que je lui rendis avec un peu de mon âme, je ne l'avais pas acheté. D'ailleurs, il n'y a pas de louis d'or qui puisse payer un baiser spontané qu'une petite fille charmante de seize ans vous

(376) *FE.*, p. 324.

(377) *Ibid.*, p. 329.

(378) *Ibid.*, p. 330.

(379) *Ibid.*, p. 336.

donne » ³⁸⁰. Sa réflexion finale à son propos est tout à son honneur : « Pauvre petite sauterelle du désert, égarée sur les pavés d'Oran et destinée à la fange finale, qui sait ce qu'elle aurait pu devenir, élevée ailleurs que dans la rue, à la merci des zouaves » ³⁸¹. Plus tard, quand il la vit paraître devant un tribunal accusée d'avoir empoisonné trois maris, la même pitié surgit et il se flattait d'avoir eu « une fois son seul vrai baiser, son seul mouvement un peu pur de tendresse et d'amour » ³⁸².

Cet épisode est une reproduction exacte de celui de la gitane de Fontbruant. Il y a la même pitié pour un petit être inculte dont les apparences cachent pour Loti une bonté foncière, le même respect implicite de la femme et le même sentiment de la noblesse de son vrai rôle. Et tout s'exprime sous forme de lamentations sur le triste état auquel elle se trouve parfois réduite. Il est curieux de retrouver une troisième fois, dans des circonstances presque identiques, cette même défense d'une femme qui, à des yeux moins idéalistes, paraîtrait une figure équivoque. Mais Loti s'acharne à l'excuser, enclin comme il l'était à trouver un objet pour son admiration des qualités potentielles de la femme là où elles sembleraient les plus difficiles à distinguer. De passage à Singapour, en 1883, il noua des relations éphémères avec une fille indienne, « un idéal de beauté, beauté de bayadère, beauté de pagode, à la fois mystique et sensuelle » ³⁸³. Ayant réussi à obtenir un rendez-vous, il nota chez lui-même « je ne sais quel élan inexprimable du moi tout entier vers elle » et trouva dans son baiser « un air d'étonnement, peut-être d'amour » ³⁸⁴. Il prit soin

(380) *FE.*, p. 339.

(381) *Ibid.*, p. 348.

(382) *FE.*, p. 369.

(383) *Jl.*, T. 2, p. 108.

(384) *Ibid.*, p. 109.

d'assurer qu'elle « n'en faisait pas métier », affirma que son baiser d'adieu était « exquis et noble » et s'attrista à la pensée que « plus tard elle deviendrait une mégère... et que sa forme admirable..., adorée, finirait dans la fange » ³⁸⁵.

Il n'est pas jusqu'aux célèbres Ouled Naïl auxquelles il n'ait voulu trouver un peu de noblesse, affirmant que chez elles il n'y avait pas que des filles, « mais plutôt des incompréhensibles, formées ainsi par de longues hérédités distinctes et capables même d'être nobles » ³⁸⁶.

Devant de telles affirmations, on peut s'abstenir de tout commentaire. Pour conserver une telle admiration inébranlable de la femme, lui qui l'a vue dans toutes ses manifestations les plus écartées de la normale, il faut qu'il ait eu profondément enracinées dans son esprit une confiance, une adoration inspirée par des modèles inoubliables de ce qu'il y a meilleur chez elle.

6. Pasquala Ivanovitch.

Si, dans beaucoup de cas, les épisodes de la vie affective de Loti ont été constitués par un entraînement des sens qui s'épure ensuite sous l'influence d'une pitié reflétant un idéal inconscient, il en est un autre type, dû à une exagération du facteur fondamental de son attitude envers la femme, qui le poussait à rechercher en elle la quintessence d'une race, d'un pays, d'une civilisation. Jusqu'ici ce n'a été qu'un élément dans l'ensemble, mais il est un cas où ce facteur

(385) *JL.*, T. 2, p. 110.

(386) *VT.*, p. 135.

prend une importance de premier plan, puisque les circonstances matérielles, tout en empêchant la liaison d'être purement éphémère, n'admettaient pas la possibilité d'une extension des sentiments réciproques.

En 1880, l'escadre de Loti fut envoyée dans les eaux monténégrines et resta en rade de Cattaro pendant près de deux mois. Notre officier eut vite fait de trouver une distraction sentimentale dans ce pays qui, de prime abord, lui avait paru peu attirant. Il la trouva dans la personne de Pasquala Ivanovitch, « une petite fille qui porte le costume des femmes de l'Herzégovine, pauvre petite gardeuse de chèvres et de moutons »³⁸⁷. Ses descriptions d'elle sont celles d'un artiste qui esquisse les lignes principales de quelque paysage : « Les yeux de cette petite Pasquala ont je ne sais quoi de vague, de brumeux, de septentrional qui est particulier à sa race... Mais ses joues sont dorées au soleil, comme des pêches mûres et ses cheveux très blonds se détachent en plus clair sur la couleur brunie de ses tempes. Son costume se compose d'un corsage à paillettes de cuivre, ouvert sur une chemise à plis et d'un jupon que tient une grossière ceinture de cuir, agrafée par des plaques de métal »³⁸⁸. « Elle sent le foin fauché, l'étable, le serpolet de la montagne, et un peu aussi les moutons qu'elle garde... Elle est bien belle et sa taille est pure comme celle d'une statue »³⁸⁹. Il se préoccupa très peu de sa vie intérieure et se contenta de lui trouver un cœur beau et admirable comme sa forme de jeune fille élevée en pleine nature. « Une petite fille aussi belle que Pasquala Ivanovitch a peut-être des défauts ou des vices ; — peu importe, elle doit avoir malgré tout quelque chose de beau dans le cœur — à l'état

(387) *FE.*, p. 185.

(388) *Ibid.*, p. 186.

(389) *Ibid.*, p. 189.

sauvage la beauté physique est incompatible avec la laideur morale. Seulement nous ne parlons pas le même langage et le temps me manque absolument pour déchiffrer et comprendre » ³⁹⁰. Pour la première fois, le panthéisme auquel Loti inclinait naturellement, apparaît manifestement dans cette nouvelle, et il s'en rend parfaitement compte. Quand il contemple la majesté du paysage monténégrin, il avoue qu'une phrase de Plunkett traduit exactement sa propre pensée : « On se sent devenir panthéiste en contemplant de pareilles choses » ³⁹¹. Il semble que ce panthéisme constitue la raison principale de son attachement à la petite bergère : « Les jours passent... faciles et presque doux pour moi ; — c'est le charme de Pasquala — ou le charme de cette contrée... Je ne sais pas trop lequel, les deux ensemble, sans doute » ³⁹². Rêvant au fond des bois silencieux dans ce magnifique décor, il pense que « c'est d'elle, sans doute, que vient le charme de ces instants » ³⁹³. Partout, le même mélange d'impressions, la même pénétration mutuelle des deux admirations, de sorte qu'il y a, de part et d'autre, une idéalisation qui transforme en péan d'éloge naturaliste un banal incident d'escalier. Si les rapports des deux protagonistes n'arrivent vraiment jamais à franchir la barrière des sens, cette sensualité semble quand même s'élever vers une forme supérieure. Mademoiselle Scribner a très bien dit que, quant à Loti, « C'est tout de même une admiration des sens très pure qu'il y apporte » ³⁹⁴. Nous ne sommes pas en accord avec l'opinion de cet auteur qu'« on y sent une sorte de respect que cet homme ne nous a pas laissé voir jusqu'ici dans ses rapports avec

(390) *FE.*, p. 193-194.

(391) *Ibid.*, p. 192.

(392) *Ibid.*, p. 210.

(393) *Ibid.*, p. 212.

(394) *SCRIBNER*, p. 105.

les femmes » ³⁹⁵. Nous avons démontré ce respect, cette idéalisation et ses causes. Seulement dans ce cas l'idéalisation a cet aspect nouveau, à savoir qu'elle ne s'occupe que de la forme extérieure, au lieu de s'étendre en même temps aux qualités spirituelles de la femme.

7. La Femme Japonaise.

Si, dans le cas de Pasquala, nous remarquons une telle tendance à considérer la petite bergère comme une cristallisation des qualités abstraites d'un décor et d'un pays, ce n'est pourtant pas dans cette histoire que le phénomène atteint son plus haut développement. Ce n'est que dans les livres sur le Japon qu'elle prend l'ampleur d'une véritable méthode, en raison des circonstances psychologiques qui empêchaient toute autre conception de se faire jour.

En route pour Nagasaki en 1885, Loti confia à Yves son projet d'observer la coutume des marins y faisant escale et de se « marier » à la japonaise : « par ennui, mon Dieu, par solitude, j'en étais venu peu à peu à imaginer et à désirer ce mariage. — Et puis surtout vivre un peu à terre, en un recoin ombreux, parmi les arbres et les fleurs... » ³⁹⁶. Mais l'attitude curieuse à laquelle nous avons fait allusion ci-dessus se distingue nettement dans le récit du premier contact de Loti avec le nouveau milieu, au moment où il se met à la recherche d'une « épouse ». Ayant commandé les services de trois mousmés dans une maison de thé, il note : « A ce moment, j'ai une impression de Japon

(395) *Ibid.*, p. 105.

(396) *Chrys.*, avant-propos, p. 11.

assez charmante; je me sens entré en plein dans ce monde imaginé, artificiel, que je connaissais déjà par les peintures de laques et de porcelaines. C'est si bien cela ! Ces trois petites femmes assises, gracieuses, mignardes, avec leurs yeux bridés... » ³⁹⁷. Même réaction quand on lui présente à domicile une candidate dont la famille brigue l'honneur de la lui louer selon les us et coutumes du pays. La voyant paraître, il s'écrie : « Ah ! mon Dieu, mais je la connaissais déjà ! Bien avant de venir au Japon, je l'avais vue, sur tous les éventails, au fond de toutes les tasses à thé » ³⁹⁸. « Petit, mièvre, mignard — le Japon physique et moral tient tout entier dans ces trois mots-là » ³⁹⁹, affirme-t-il; et celui qui prend la peine d'examiner n'importe lequel de ces portraits de femmes japonaises y retrouvera toujours ces mêmes qualificatifs. Pour lui, elles incarnent ce pays où tout, comme elles, a « un air bibelot d'étagère, un air ouistiti » ⁴⁰⁰.

Ce sentiment devient parfaitement explicite dans l'épisode peut-être le plus charmant de toutes ses aventures japonaises, celui de la petite mousmé Inamoto, rencontrée lors de sa visite en 1901 : « Je crois que c'est elle, cette mousmé, qui personnifie à présent Nagasaki et la montagne de ses morts. » « Il en faut toujours une, n'est-ce pas », continue-t-il, « n'importe où le sort vous ait exilé, une âme féminine et jeune (dont l'enveloppe soit un peu charmante, car c'est là encore un leurre nécessaire) qui vous vienne en aide dans la grande solitude — même très honnêtement parfois, en petite sœur de passage... » ⁴⁰¹. « Ce culte du « féminin », qu'il possède si fort, en dehors même de toute sensualité » ⁴⁰², ce besoin de trouver

(397) *Chrys.*, p. 30.

(398) *Ibid.*, p. 44.

(399) *Ibid.*, p. 220.

(400) *Ibid.*, p. 25.

(401) *TJ.*, p. 193.

(402) Lefèvre, *La Vie Inquiète*, p. 131.

l'expression d'un pays dans une forme féminine ne peuvent être, à notre avis, que des témoignages de l'idéal qui lui imprégnait tout le cœur. Il est curieux de voir comment ces livres sur le Japon, si dépourvus d'indications directes à ce sujet, font ressortir sa conception de la femme par des moyens indirects. Esquissons-en le sens général.

Avec quelque bonne volonté qu'il ait cherché à se rapprocher de la véritable essence du pays, il a toujours été entravé et gêné, il n'a jamais pu se débarrasser de ce qu'il nomme lui-même ses « préjugés d'Occident » ⁴⁰³. Il n'arriva jamais tout à fait à s'habituer à l'aspect physique du pays et de ses habitants. A voir les mercantis nippons grimant à bord dans le port, il commenta : « Mon Dieu, que tout ce monde était laid, grotesque, mesquin » ⁴⁰³, réflexion qu'il compléta en parlant des Japonaises elles-mêmes : Une Japonaise dépourvue de sa longue robe et de sa large ceinture aux coques apprêtées, n'est plus qu'un être minuscule et jaune, aux jambes torsées, à la gorge grêle et pyriforme; n'a plus rien de son petit charme artificiel, qui s'en est allé complètement avec le costume » ⁴⁰⁴. De là, il est évident qu'il est sous l'empire de sa conception occidentale de la beauté, conception toute classique, qui le porte tant de fois à comparer une femme dont il veut exprimer le charme à une statue antique ou à une terre cuite Etrusque ⁴⁰⁵. Partout dans ses livres, on a l'impression d'une éternelle et irréductible comparaison ou d'un contraste entre un ensemble d'idées et de sentiments bien solidement établis dans le cœur de l'auteur, et les nouvelles choses à l'aspect bizarre desquelles il ne peut jamais s'adapter.

(403) *Chrys.*, p. 8-9.

(404) *Ibid.*, p. 194.

(405) *PJ.*, p. 135 : la gitane.

FE., p. 329 : Suleïma.

LO., p. 9 : Rarahu.

Cette impression se renforce d'une autre considération. « Sans le Japon, Loti serait décidément trop triste. Le Japon, c'est la note gaie dans l'œuvre de Loti, qui n'en aurait point si ce pays n'existait point » ⁴⁰⁶. Or, à la base de l'humour, il y a justement un contraste entre un fond de concepts établis comme une norme, et d'autres qui viennent s'y heurter. Le cocasse, c'est l'anormal, ce qui ne cadre pas avec nos idées ou avec nos préjugés. Sans cette masse solide de l'acquis intellectuel et affectif, pas d'humour possible. Quand Loti n'est pas en train d'exploiter une veine goguenarde des plus fines à propos de ses impressions du Japon, il traite les japoneries tout simplement d'enfantillages, ce qui revient à la même exploitation faite avec beaucoup plus de douceur et de sympathie. La seule mention qu'il soit nécessaire de faire du caractère de Madame Prune, la « belle-mère » de Loti, est que celui-ci ne quitte jamais le ton de badinage chaque fois qu'il l'introduit dans l'histoire de Chrysanthème ou de *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*.

Remarquons aussi l'indiscutable évidence du contraste se trouvant dans les rappels réitérés, soit des souvenirs d'enfance, soit du séjour à Stamboul ⁴⁰⁷. Ils viennent le détourner de l'ennui qui l'accablait à cette époque, pleine d'ailleurs de troubles émotifs, les derniers grondements de l'orage annonçant une période plus stable et plus calme.

Finalement, l'existence de l'idéal inconscient avec lequel tout au Japon faisait ce contraste si marqué, se révèle dans l'attitude de Loti envers Chrysanthème elle-même. Ce qui le déroute surtout chez elle, c'est l'impossibilité de savoir ce qui se passe derrière ses yeux orientaux, quoiqu'il semble avoir été attiré vers

(406) FAGUET, p. 321.

(407) *Chrys.*, p. 70, 67, 128, 152, 272, etc.

elle au début justement parce qu'elle paraissait, pour ainsi dire, moins japonaise que les autres candidates, parce qu'elle avait « des yeux à longs cils..... mais qui se seraient trouvés dans tous les pays du monde » et qu'il y croyait lire « presque une expression, presque une pensée » ⁴⁰⁸. Il en arriva vite à se demander : « Est-ce une femme ou une poupée » ⁴⁰⁹, et « qui pourrait démêler quelles sont ses idées sur les dieux et sur la mort ?..... A-t-elle une âme, pense-t-elle en avoir une ? » ⁴¹⁰. Même lorsqu'il croit entrevoir à travers son goût et son exécution musicale cette âme, elle lui semble « une âme..... d'une espèce différente de la *sienne* ». « Je sens », dit-il, « mes pensées aussi loin des leurs [à elle et à son amie] que les conceptions changeantes d'un oiseau ou des rêveries d'un singe; je sens entre elles et moi le gouffre mystérieux effroyable » ⁴¹¹. Evidemment il cherchait chez la femme la possibilité d'une communion spirituelle qui, d'après la forme Occidentale, et surtout dans son propre cas, exige dans une certaine mesure l'intermédiaire de la beauté physique, ce leurre duquel il a été question ci-dessus. Les Japonaises, en général, avaient un aspect inapte à faciliter cette communion parce qu'à sa sensibilité suraiguë, elles faisaient l'effet soit de bibelots, soit d'insectes, soit de chats. Loti, et c'est un des malheurs de sa vie, était toujours esclave de sa sensibilité, donc des apparences extérieures, sans l'attrait desquelles, il ne pouvait parvenir à découvrir l'essence intérieure. Il y aurait lieu, nous semble-t-il, de considérer ce phénomène, dont les exemples d'ailleurs ne sont pas réservés à ces ouvrages, comme relevant de ce que Heymans appelle, à peu de chose près, le rétrécissement du

(408) *Chrys.*, p. 47.

(409) *Ibid.*, p. 51.

(410) *Ibid.*, p. 222.

(411) *Ibid.*, p. 266.

champ de la connaissance, caractéristique importante de la psychologie féminine et responsable du fait que Loti a réellement si peu compris au Japon, qu'il a eu cette obsession enfantine de ne voir dans les Japonaises que des figurines semblables aux poupées de son théâtre de Peau-d'Ane. C'est ce qui lui a valu de sévères critiques de la part de ceux qui connaissent mieux que lui la vraie nature du peuple. Tissot lui reproche un parti-pris contre les Japonais. A la lumière de la théorie de Heymans, cela ne porte pas juste, mais il est intéressant de noter combien loin est la conception de la Japonaise chez Loti de celle de M. Henry Norman, citée par Tissot : « Prenez la lueur des yeux d'une sœur de charité exerçant son doux ministère, le sourire d'une vierge épiant sur la grève le retour de son fiancé et le cœur innocent d'un enfant; enfermez le tout dans un corps svelte et dispos, couronné d'une masse de cheveux de jais, habillé de soie qui craque et vous aurez la Japonaise » ⁴¹². Voilà qui va peut-être à l'autre extrême, mais sert à montrer que « les voyageurs les mieux intentionnés sont toujours victimes de leur tempérament » ⁴¹³ et que Loti l'était plus que personne.

Une fois seulement, au Japon, il semble avoir entrevu la possibilité de la communion dont il avait besoin. Nous avons déjà fait allusion au charmant épisode de la mousmé Inamoto, rencontrée à Nagasaki en 1901. Son aspect physique, à en croire Loti, était bien peu oriental : « Elle avait les yeux à peine bridés, presque des yeux comme une petite fille brune de Provence ou d'Espagne, avec un teint d'ambre roux; elle respirait la santé, la jeunesse et son regard était si honnête que je quittai tout de

(412) NORMAN, cité par TISSOT, article dans *La Revue Bleue*, p. 431.

(413) TISSOT, *Ibid.*

suite pour elle ce ton de badinage toujours indiqué dans les salons de Madame Prune..... J'appris le premier soir [ils s'étaient rencontrés dans les bois au-dessus de la ville], qu'elle se nommait Inamoto, qu'elle était fille du bonze, ou du simple gardien, peut-être, de certaine grande pagode..... » ⁴¹⁴. « Il ne s'agit pas », s'empresse-t-il d'affirmer, « d'un petit chat habillé, mais d'une jeune fille qui, malgré son rire de mousmé, a des yeux candides et parfois graves » ⁴¹⁵. Pourtant, même dans ce cas-ci, et de là il ressort que, comme pour Pasquala, ses souvenirs d'elle se mêleront étroitement à ceux du paysage, il n'y avait qu'une très petite possibilité d'entente car Loti sentait que « la différence de langage empêche toute communion entre *leurs* deux âmes sans doute essentiellement diverses », quoiqu'il veuille croire à une vague attraction de ces âmes et qu'il affirme : « il est certain qu'entre nous commençait de se nouer cette sorte de lien qu'on appelle affection, qui ne se discute ni ne s'analyse et qui souvent rapproche des êtres infiniment dissemblables » ⁴¹⁶. Il en arrive enfin à imaginer que ce lien est bel et bien établi. « Il le faut bien », se dit-il, « à ce qu'il me semble, pour qu'elle soit tout le temps revenue. Et, d'ailleurs, je ne crois pas que l'affection ait toujours besoin de paroles, de connaissance approfondie, ni même de cause vraisemblable quelconque; elle peut jaillir comme ça, d'un regard, d'une expression d'yeux, d'un rien moindre encore qui échappe à toute analyse » ⁴¹⁷. Le dernier geste de la mousmé, celui de revenir le regarder s'éloigner après leur adieu, le laisse convaincu de son affection, peut-être convaincu qu'il aurait pu y avoir

(414) *TJ.*, p. 196.

(415) *Ibid.*, p. 197.

(416) *Ibid.*, p. 204.

(417) *Ibid.*, p. 311-312.

entre eux les mêmes échanges spirituels qu'entre deux européens.

En dehors de ces indications relatives à son opinion de la japonaise, il existe, dans le recueil intitulé *L'Exilée*, un article contenant d'intéressantes observations supplémentaires au sujet de ce que Loti aimait ou n'aimait pas dans cette race. Au début, il affirme ne pas croire « qu'un homme de race européenne puisse écrire sur la femme japonaise rien d'absolument juste, s'il veut aller au delà des surfaces et des aspects » ⁴¹⁸. L'affirmation est valable dans son propre cas et pour des raisons spéciales, comme nous l'avons vu. Toutefois, lui, qui tolérait Chrysanthème parce que, dans ses minauderies, dans ses enfantillages, elle semblait exprimer l'essence du Japon, regrette que l'Impératrice, autrefois invisible comme une déesse protectrice des vieilles traditions, soit enfin descendue de son empyrée et ait quitté ses magnifiques atours d'antan. D'ailleurs en général, c'est une chose que Loti n'a jamais su pardonner aux Japonais, héritiers d'une culture et d'une civilisation immémoriales, que d'avoir eu hâte d'opérer le « nivellement moderne » en ce qu'il a de plus laid et de moins louable. Ses écrits à ce sujet sont pétris de satire et de mépris du Japon « occidentalisé ». Il a du mal à se persuader que les femmes du haut monde, après avoir mimé les manières européennes dans les cérémonies officielles, ne redeviennent pas elles-mêmes, une fois rentrées chez elles, et ne reprennent pas tout de suite leurs anciennes habitudes dans leurs maisons ancestrales. « Ressembleraient-elles à leurs grand-mères, héroïnes des poèmes et des chevaleresques légendes, qui plaçaient si haut l'idéal d'amour ? Je ne sais pas ; mais je crois qu'il serait étourdi de les juger d'après l'éternelle niaiserie souriante qu'elles nous mon-

(418) *Ex.*, p. 228.

trent » ⁴¹⁹. Il se félicite de ce que « la femme comme il faut, non encore européanisée, se retrouve encore, loin de Tokio, loin de la Cour, dans les autres villes de l'Empire » et « qu'elle n'ait pas quitté ses anciens atours, celle-ci » ⁴²⁰.

Quant aux femmes du peuple, il constate avec joie et avec une certaine tendresse que, « malgré leur laid, malgré le manque absolu de sérieux dans ses impressions d'elles, elles ont le sentiment de la famille, l'amour attendri de leurs enfants et le respect excessif de leurs ancêtres vivants ou morts. Elles sont des mères, des grand'mères adorables; on aime voir les soins touchants qu'elles donnent aux petits, même dans le plus bas peuple » ⁴²¹.

En somme, ce qui l'attire chez la Japonaise, c'est ce qui cadre avec sa conception innée de la femme comme « âme-sœur » de l'homme, comme expression de ce qui est meilleur dans une civilisation, comme réalisation des grandes valeurs morales de la famille et de la religion.

Tout à l'heure, nous avons cité un passage de Loti où il est question des « héroïnes des poèmes et des chevaleresques légendes qui plaçaient si haut l'idéal d'amour » ⁴²². Il n'est pas besoin de faire remarquer que cette phrase recèle une vaste admiration. Elle n'en est pas d'ailleurs la seule expression, car parmi tant de japoneries, Loti nous a laissé le portrait d'une femme orientale contenant tout l'idéalisme dont il était capable vis-à-vis de ses héroïnes. Peu importe qu'il ne s'agisse pas d'une Japonaise mais d'une Chinoise — les conceptions traditionnelles chez les deux peuples orientaux se ressemblent étroitement. Peu importe aussi que l'épisode ne se passe pas à une

(419) *Ex.*, p. 241.

(420) *Ibid.*, p. 241-242.

(421) *Ibid.*, p. 256-257.

(422) *Ci-dessus*, p. 139.

époque lointaine du passé, mais « de nos jours », c'est-à-dire à la fin du dernier et au début du présent siècle. *La Fille du Ciel*⁴²³ héritière de la vieille dynastie des Ming incarne pour Loti la vraie civilisation chinoise, et avec son petit fils, le futur empereur, semble faire un contraste symbolique avec les usurpateurs Tartares, établis à Pékin. Le caractère de cette femme se développe au milieu des luttes entre les deux dynasties ennemies et prend peu à peu l'envergure d'un personnage cornélien, grâce aux conflits qui se livrent dans son cœur entre un devoir qu'elle accepte pleinement et des élans d'émotion maternelle et conjugale qu'elle étouffe difficilement. Il n'est pas sans intérêt de suivre les péripéties du conflit. Remarquons d'abord la noblesse, la beauté du serment de la régente prononcé devant la Cour : « Je jure de veiller sur moi-même, de ne manquer à aucun de mes devoirs, d'être attentive et anxieuse, comme si je portais entre mes mains une coupe trop remplie dont l'eau ne doit pas être renversée..... de ne pas ciller des paupières même devant le glaive levé sur moi »⁴²⁴. Pourtant elle a été profondément troublée par le regard d'un de ses ministres, qui est en réalité l'empereur tartare, venu déguisé pour voir celle à laquelle il rêve depuis longtemps et à laquelle il voudrait s'unir pour mettre fin aux guerres sanglantes entre les deux peuples. Elle a beau se dévouer à sa tâche, sa faiblesse de femme lui fait soupirer : « et c'est à moi de guider tout un peuple, quand la force me manque pour me guider moi-même. Oh ! celles qui peuvent s'appuyer sur un bras robuste »⁴²⁵. Désespérément elle sollicite l'aide des dieux : « Donnez-moi la force de repousser tout ce

(423) *FCL.*, pièce en 4 actes de Pierre Loti et de Judith Gautier.

(424) *Ibid.*, T. 2, p. 352-353.

(425) *Ibid.*, p. 538.

qui n'est pas ma noble tâche » ⁴²⁶. N'empêche qu'elle se sent d'autant plus attirée vers cet homme que son petit-fils l'est aussi, et même après la disparition subite du tartare, elle affirme : « L'instinct des enfants ne les trompe pas..... Moi non plus, je ne peux croire que cet inconnu nous voulait du mal » ⁴²⁷.

Cependant la vraie sublimation de son caractère, après ces luttes initiales dans lesquelles il paraît céder, commence par le danger qui menace son fils et l'oblige à l'éloigner d'elle, séparation qu'elle pressent finale et irréparable. Après avoir soutenu son courage en présence de l'enfant, dès son départ, elle éclate en une tirade de désespoir et d'amertume : « J'ai bien fait ma souveraine, n'est-ce pas... laissez-moi être sa mère..... Ah ! celles qui mendient en haillons dans les rues sont moins misérables » ⁴²⁸. Elle se ressaisit tout de suite pour résister en personne, les armes à la main, à l'attaque déclanchée contre elle par les ministres tartares que l'empereur n'a encore pu mater. Dans sa dernière forteresse assiégée, elle fait montre d'un courage sublime, oubliant ses propres blessures pour dispenser, d'après la coutume orientale, le soulagement de la mort à ses hommes blessés. Au tartare venu parlementer, elle dit : « Aujourd'hui, vous me retrouvez plus haute et plus inaccessible précisément parce que je suis vaincue et que je vais mourir » ⁴²⁹. Ayant allumé le bûcher où ses soldats se font brûler vifs, elle est pourtant empêchée de se donner la mort souhaitée et doit céder aux instances de son serviteur fidèle pour aller se cacher dans son tombeau dans l'espoir d'échapper aux assaillants et de rallier encore une fois autour d'elle son peuple opprimé .

(426) *FCL.*, p. 544.

(427) *Ibid.*, p. 554.

(428) *Ibid.*, p. 556.

(429) *Ibid.*, p. 794.

Enfin, prisonnière dans le palais tartare à Pékin, elle touche au comble de la noblesse et à la pleine réalisation de sa conception du devoir. Dans une scène hautement tragique entre elle et l'empereur, elle se reproche de ne pas être morte avec ses soldats et à son essai de lui persuader qu'elle doit à la Chine de vivre et de s'unir à lui, qui l'aime, elle répond que trop de sang a coulé entre eux pour que cela puisse être, et qu'elle a fait un serment de rejoindre ses morts, dont son fils, au pays des ombres. Ce n'est qu'après avoir demandé et pris du poison qu'elle avoue à l'empereur le trouble qu'elle a ressenti à ses paroles de dévouement mutuel à la Chine, et, affirmant qu'elle l'aime, s'affaisse dans l'angoisse de la mort pour expirer entre ses bras.

Il serait inutile d'objecter contre ce portrait qu'il n'est pas entièrement de Loti, étant donnée la collaboration de Judith Gautier dans la construction de la pièce. Cette collaboration a été surtout celle d'une spécialiste à laquelle Loti pouvait se référer pour les détails susceptibles de produire la véritable « atmosphère » de l'action. Quant au caractère de « La Fille du Ciel », il contient trop abondamment les traits du dévouement maternel, de l'expression des vieilles traditions, de la noblesse d'âme caractéristiques de la femme chez Loti pour qu'on s'y méprenne sur sa vraie origine. Il forme une sorte d'apothéose de l'orientale, une incarnation idéale de tout ce que Loti avait espéré trouver dans ses aventures nippones, il forme une compensation des nombreuses déceptions que lui valurent ses séjours parmi les races jaunes.

8. La femme turque.

La suite chronologique des événements affectifs chez Loti, que nous avons reprise, nous mène en dernier lieu à un épisode qui est peut-être le meilleur commentaire sur l'idéalisme foncier de son attitude envers la femme. C'est un incident se rattachant étroitement à une époque de grande désorientation, qui en dénote la fin et qui contient comme une cristallisation d'anciens sentiments, un chant de cygne de la jeunesse. « Car », dit très justement un critique averti, *Les Désenchantées*, c'est une reprise d'*Aziyadé* par un artiste plus sûr de ses moyens, un peu gâté peut-être et qui, comme le Chateaubriand de certaine confession amoureuse ne se résigne pas à vieillir..... véritable idylle d'automne que Loti seul a pu écrire »⁴³¹. Cette idylle ne perd rien de sa valeur de document émotif du fait qu'elle résulta d'une des plus grandes mystifications, d'un des plus remarquables chantages dont un auteur moderne ait été victime. Bien au contraire, les révélations curieuses faites par Madame Léra, [Marc Hélys]⁴³¹ sur le rôle de féministe turque militante qu'elle joua en compagnie des deux autres, les vraies désenchantées, celles-là, pourront nous servir d'arrière-plan pour distinguer les mouvements généreux et sincères de la sensibilité de Loti.

Tout à l'heure nous avons employé le mot « chantage », et à bon escient, car il convient le mieux, nous semble-t-il, à qualifier la méthode adoptée par Marc Hélys pour faire écrire le livre à Loti. Il est évident qu'un des mobiles de son intérêt au sort des trois « turques », était une adroite flatterie de son

(430) GIRAUD, *Maîtres de L'Heure*, p. 37.

(431) HÉLYS, *Envers d'un Roman*.

amour propre de quinquagénaire, allusion aux admirations féminines qu'il pouvait encore provoquer. Cependant, le mobile qui a vraiment engagé et soutenu son intérêt était la mise en marche du souvenir d'Aziyadé, menant à la possibilité de revivre en imagination les heures enivrantes de sa première idylle turque. Comme il l'avoue lui-même, il était de ces êtres « qui auraient pu être de grands mystiques, mais n'ayant su trouver nulle part la lumière tant cherchée... se replient avec toute leur ardeur déçue vers l'amour et la jeunesse, quand ils la sentent fuir » ⁴³².

Or, à Constantinople en 1904, il reçut d'une « turque », en réalité de Madame Léra, une lettre dans laquelle, après deux allusions à « Medjé », se trouvait cette phrase : « Si, cependant, vous voulez lire dans l'âme de la *Medjé* d'aujourd'hui, répondez-moi » ⁴³³. Marc Hélys reproduit, dans son livre révélateur, l'original de cette lettre qui contient le nom d'Aziyadé au lieu de « Medjé » ⁴³⁴. L'appel ainsi conçu ne manqua pas son effet, puisque Loti, « l'André Lhéry » du livre note : « quelle chose presque étrange que cet appel qu'on lui adressait au nom de « Medjé », justement ce soir alors qu'il rentrait à peine de sa visite au cimetière, l'âme inquiète de son souvenir » ⁴³⁵. Ce n'était pas par hasard, non plus, qu'un des premiers rendez-vous assignés par les trois « dames-fantômes » était au cimetière d'Eyoub, dans un endroit qui respirait pour Loti des souvenirs d'Aziyadé. « Nous voulions ressentir », écrit Marc Hélys, « cette impression unique d'un entretien avec Pierre Loti sous les cyprès, parmi les turbés

(432) *Dch.*, p. 355.

(433) *Ibid.*, p. 104.

(434) HÉLYS, p. 14.

(435) *Dch.*, p. 105.

d'Eyoub » ⁴³⁶. Quand il s'y rendit, « avec quelle émotion il reconnut toutes choses dans ce recoin d'élection épargné encore » ⁴³⁷. D'une telle mise en scène à ce qu'il commence d'associer consciemment un des trois fantômes avec le souvenir d'Aziyadé, il n'y avait qu'un pas. Déjà, lors de leur toute première rencontre aux bords du Bosphore, « Djénane » [Marc-Hély] avait attiré spécialement l'attention de Loti, et cela n'a rien d'extraordinaire pour nous qui savons que la jeune femme était française et que la première impression du romancier en recevant la lettre d'appel — « elle doit être turque comme vous et moi, la dame » ⁴³⁸ — était juste.

Toutefois, il est d'une certaine beauté pathétique de voir comment, petit à petit, cette affinité de langue, de race et de conceptions était interprétée par Loti comme une sorte de réponse tardive et inespérée à ses aspirations déçues d'autrefois. Au fur et à mesure des rendez-vous, l'association se poursuivait, augmentée par le mystère avec lequel Marc Hély était obligée de s'entourer. « Elle est étrange, cette jeune circassienne », disait-il aux autres. « C'est la plus mystérieuse de mes amies... je ne puis la comprendre » ⁴³⁹. « Celle-là, je ne démêle ni ce qu'elle me veut ni pourquoi elle m'est déjà si chère; on dirait parfois qu'il y ait entre nous des ressouvenirs communs d'on ne sait quel passé » ⁴⁴⁰. Déjà, « sans s'expliquer pourquoi, il associait l'humble petite Circassienne, qui dormait sous sa stèle tombée, à cette Djénane apparue si nouvellement dans sa vie; il avait le sentiment sacrilège que celle-ci était une continuation de celle-là et.... il n'éprouvait aucun remords de

(436) HÉLYS, p. 50.

(437) *Dch.*, p. 141.

(438) *Ibid.*, p. 104.

(439) HÉLYS, p. 209.

(440) *Dch.*, p. 261.

les confondre un peu..... » ⁴⁴¹. « Elles étaient du même pays, d'ailleurs, toutes deux circassiennes; la voix de l'une à plusieurs reprises lui avait rappelé celle de l'autre; il y avait des mots turcs qu'elles prononçaient pareillement » ⁴⁴².

Notons aussi que ce sentiment lui a fait modifier quelques faits d'une façon significative. Dans *Les Désenchantées*, il raconte qu'après de longues hésitations qui lui causaient « un malaise obsédant », la mystérieuse Djénane consentit à lever son voile et qu'il s'étonna de voir la ressemblance entre elle et « Medjé » ⁴⁴³. Or, Marc Hélys nous assure qu'elle ne montra jamais son visage à Loti. D'ailleurs la supercherie rendait cela trop dangereux. Pourtant les deux autres levaient leurs voiles et c'est à Zennour que Loti trouva la ressemblance avec Aziyadé. « Elle avait ses sourcils et son regard. Ce n'était pas bien étonnant, puisque sa famille maternelle était circassienne et du même village » ⁴⁴⁴.

Dans le roman, après ce dévoilement le lien « d'ordre encore indéfinissable mais déjà résistant et doux, qui commençait de se former... entre Djénane et lui » ⁴⁴⁵ devient une affection croissante, d'une qualité très élevée, au-dessus de laquelle plane le souvenir d'Aziyadé, entretenu par une visite à sa tombe qu'il avait rêvé de confier « à d'autres femmes turques capables de la vénérer et de l'entretenir » ⁴⁴⁶. Il est renforcé par l'engagement de Loti à écrire un plaidoyer en faveur de l'émancipation des femmes turques. A la vérité, il devient évident qu'à partir de ce moment, la « formule » du livre est celle

(441) *Dch.*, p. 156.

(442) *Ibid.*, p. 207.

(443) *Ibid.*, p. 281, 295.

(444) HÉLYS, p. 203.

(445) *Dch.*, p. 186.

(446) *Ibid.*, p. 303.

d'*Aziyadé*, transposée sur un mode idéal que certains passages et certaines aspirations dans ce dernier avaient laissé entrevoir. D'ailleurs, Marc Hély, en lui suggérant ce travail eut soin de l'orienter dans ce sens : « Si cela pouvait être une sorte de suite de *Medjé*, votre retour en Orient à des années de distance » ⁴⁴⁷. En effet, la dernière partie contient les mêmes éléments tragiques, menant au même dénouement qu'*Aziyadé*. L'affection entre Loti et Djénane s'accroît dans une correspondance remplie par elle de phrases telles que : « Pour moi, ce que vous avez été, peut-être un jour vous le dirai-je. Ma souffrance à moi est moins de ce que vous soyez parti que de vous avoir rencontré » ⁴⁴⁸. « Ne savez-vous pas que toute mon affection est une chose humble que vos pieds peuvent fouler » ⁴⁴⁹. Le spectre de la séparation définitive vient assombrir et infuser aux derniers chapitres la toujours même mélancolie, renforcée cette fois de la hantise de la vieillesse chez l'auteur, qui « épie dans la terreur désolée, le moment où les femmes détourneront vers d'autres leur regard » ⁴⁵⁰. Tout l'idéalisme de Loti remonte à la surface quand la Djénane du roman se résigne à se réconcilier avec son mari : « Sans bien s'en apercevoir, il avait tellement compté que cela durerait après son départ de Turquie; une fois séparée de lui, elle aurait gardé longtemps, avait-il espéré, cette sorte d'amour idéal, qui ainsi serait resté à l'abri des déceptions par lesquelles meurt l'amour ordinaire » ⁴⁵¹. Et il quitte Stamboul en savourant « quelque chose qui flottait dans l'air au-dessus de la ville immense et

(447) *Dch.*, p. 291.

(448) *Ibid.*, p. 331.

(449) *Ibid.*, p. 331, lettre de Djénane.

(449) *Ibid.*, p. 333, Idem.

(450) *Ibid.*, p. 355.

(451) *Ibid.*, p. 371.

diverse, sans doute une émanation d'âmes féminines... qu'il avait aimées; était-ce de Nedjibé [Aziyadé] ou de Djénane, il ne savait trop... » ⁴⁵².

Le lien entre ces deux âmes féminines dans le souvenir de Loti reçoit la trempe qui assurera sa durée quand, peu de temps après sa rentrée en France, arrive le faire-part de la mort de Djénane, accompagné d'une longue lettre, sa dernière, exprimant son amour désespéré pour lui en même temps que son intention de se suicider. Toute l'émotion, voire la responsabilité que Loti en ressentit, apparut dans une lettre qu'il adressa aux deux survivantes du trio : « La lettre est déposée dans ma mosquée, enveloppée dans un petit sac oriental ancien qui est pour moi un précieux souvenir, et toujours entourée de fleurs sur une tombe où brûle une veilleuse » ⁴⁵³. Le sac était celui d'Aziyadé et la tombe, sa propre stèle.

Or, sachant que celle qui inspira à Loti cet amour n'était pas turque, et que, pour lui faire écrire un roman, comme elle l'avoue ⁴⁵⁴, elle l'a vécu elle-même, souvent par procuration, [loin de Stamboul, elle lui adressait quand-même de longues lettres aptes à provoquer les émotions créatrices] nous ne sommes qu'étonnés de la supercherie et en même temps de la pureté des aspirations amoureuses auxquelles la mystification de Loti doit sa réussite. La seule excuse dont Marc Hélys pourrait bénéficier, c'est qu'en continuant et en menant à cette fin d'épisode, elle ait été prise à son propre jeu et ait été Djenane « beaucoup plus qu'elle ne le laisse entendre » ⁴⁵⁵. De toute façon, elle s'est montrée fine psychologue par sa compréhension que la réussite dépendait de la connexion entre son projet et un grand courant

(452) *Ibid.*, p. 407.

(453) Cité par HÉLYS, p. 272.

(454) HÉLYS, p. 118.

(455) LEFÈVRE, *La Vie Inquiète*, p. 202, note.

émotif de cette âme si sensible. Car, sans cela, on peut douter fortement que Loti eût jamais plaidé la cause de l'émancipation féminine musulmane. L'on sait l'affection de ce grand traditionnaliste pour tout ce qui concernait l'ancienne civilisation islamique, combien il en aimait le calme, la rêverie et la dignité antique. Assis au café à l'ombre d'une mosquée, symbole de la tradition et de la prière, il méditait : « quelle différence avec les foules de nos villes occidentales, aux yeux de cupidité et d'ironie, brûlés d'alcool. En somme on se sentait là au milieu d'un monde heureux, resté presque à l'âge d'or, pour avoir su toujours modérer ses désirs, craindre les changements et garder sa foi..... Combien ils plaindraient les pauvres ouvriers en troupeau de nos pays de progrès » ⁴⁵⁶. L'accent de ce passage et de semblables rencontrés constamment dans ses écrits sur la Turquie est une assurance bien suffisante que, normalement, il se serait bien gardé de favoriser quoi que ce soit qui fût susceptible d'insuffler dans cet heureux ordre de choses le modernisme abhorré. Cela est bien le sens de son admonition aux trois fantômes : « Prenez garde si j'allais plaider votre cause à rebours, moi qui suis un homme du passé. J'en serais bien capable, allez. Guerre aux institutrices, aux professeurs transcendants, à tous ces livres qui élargissent le champ de l'angoisse humaine. Retour à la paix des aïeules » ⁴⁵⁷. Il a cherché longtemps « quelque imprévu secourable pour être dispensé d'écrire *leur* livre » ⁴⁵⁸ parce qu'il paraît avoir senti que le trio ne représentait pas exactement la vraie femme turque. « N'êtes-vous pas des exceptions ? », leur demandait-il ⁴⁵⁹, ne devant savoir que

(456) *Dch.*, p. 164-165.

(457) *Ibid.*, p. 174-175.

(458) *Ibid.*, p. 175.

(459) *Ibid.*, p. 174.

plus tard combien il sentait juste. En effet, sans parler de Djénane, qui était française, ni Zennour ni Mélek n'étaient turques ! Leur mère était circassienne, leur père d'origine française se complaisait à répéter, souvent avec orgueil « que ses enfants n'avaient pas une goutte de sang turc » ⁴⁶⁰. « Leur éducation », nous assure Marc Hélys, « était un chef d'œuvre d'égoïsme et d'absurdité. Leur père les avait élevées pour lui, pour son agrément.... Sur aucun point leurs études n'avaient été approfondies ; mais grâce à leur vive et souple intelligence, le tout ensemble composait un esprit à facettes extrêmement brillant. Elles avaient absorbé des idées qu'elles étaient incapables de juger, faute de connaître les milieux d'où elles avaient surgi. Leurs jeunes yeux avides contemplaient la vie occidentale, la vie « du monde », de si loin... d'une maison turque sous le règne d'Abdul Hamid. Autour d'elles, on ne s'occupait guère à les comprendre » ⁴⁶¹.

Il est curieux de noter que Marc Hélys abonde dans le sens de Loti quand il doutait des féministes turques qu'étaient ces deux jeunes filles. « Je m'étais rendu compte », dit-elle, « qu'elles étaient loin de représenter le type de la jeune fille turque d'alors », et elle fait allusion à d'autres, « presque pas moins malheureuses », mais « instruites dans le sens de leur pays », qui lui faisaient l'impression d'être « les vraies valeurs féminines de la Turquie » ⁴⁶². Tout comme Loti, elle regrettait certains élans trop rapides de la Turquie vers l'émancipation moderne : « Les dames turques se promenaient en ce temps-là autant qu'elles peuvent le faire depuis leur émancipation. Et je prétends même que le tcharchaf leur don-

(460) HÉLYS, p. 3.

(461) *Ibid.*, p. 3-5.

(462) *Ibid.*, p. 7.

nait, avec l'incognito, plus d'indépendance » ⁴⁶³. « Et elles nous enviaient nos chapeaux et ce qu'elles croyaient être notre liberté » ⁴⁶⁴. « Ah ! jeune fille turque, combien vous les regretterez lorsque nos chapeaux auront perdu pour vous leur attrait de nouveauté et surtout de fruit défendu. Ils n'étaient pas incompatibles avec votre culture intellectuelle et votre développement moral, ces voiles soyeux qui vous faisaient si jolies » ⁴⁶⁵. Il semblerait donc qu'elle ait épousé la cause du féminisme turc soit par principe, soit par pitié pour la minuscule partie de femmes représentées par les deux sœurs.

Loti lui-même éprouve comme une gêne lorsqu'il s'attarde sur la raison formelle de son livre — la cause du féminisme — raison qui, avouons-le, n'a qu'une importance secondaire à l'histoire de son attachement personnel pour Djénane. On dirait qu'il se hâte de définir et de tempérer autant que possible cette position, si extraordinaire pour lui, de prêcher une croisade de changement social. Ce sentiment se concentre dans le passage où il est le plus explicitement question des revendications féministes : « Il lui parut qu'elles tenaient à la plupart des coutumes de l'Islam et qu'elles aimaient infiniment leur voile, à condition de le relever parfois devant des amis choisis et à l'épreuve. Le maximum de leurs revendications était qu'on les traitât davantage comme des êtres pensants, libres et responsables; qu'il leur fût permis de recevoir certains hommes, même voilées, si on l'exigeait et de causer avec eux — surtout quand il s'agirait d'un fiancé ⁴⁶⁶. Le fait qu'elles tiennent aux coutumes et aux traditions de leur peuple le console, et sa sympathie pour leur cause, ayant cette garantie,

(463) *Hély*s, p. 8.

(464) *Ibid.*, p. 91.

(465) *Ibid.*, p. 162.

(466) *Dch.*, p. 369.

semble s'appuyer sur ce qu'il avait accompli avec Aziyadé et ce qu'il aurait souhaité pour elle si son projet de mariage n'avait malheureusement échoué. Il plaide la cause dans la mesure où il en est capable parce que Djénane est pour lui une Aziyadé éthérée et parce que l'affection Loti-Djénane, sublimation de l'affection Loti-Aziyadé, l'exigeait.

Sa nature lui aurait interdit d'aller plus loin dans ce plaidoyer. Même le fait d'être allé aussi loin en se basant sur de tels exemples de la féminité turque lui valut de sévères critiques de la part de ceux qui sentaient qu'il allait au rebours de ses vraies sympathies. Il provoqua notamment la colère d'un turc d'origine, dont la perspicacité se révèle remarquable à la lumière des confessions de Marc Hélys. Ses observations ont un intérêt qui sera notre excuse de les citer au long. « Non, M. Lhéry », proteste-t-il, « la femme qui vous a écrit n'est pas la musulmane de l'an 1322; celle-ci n'est pas encore parvenue à ce degré de perfection et de morbidesse. Elle peut être Française, Anglaise, Allemande ou Américaine, mais Turque jamais. Il vaut mieux pour elle qu'elle ne soit pas comme vous la confectionnez. La demoiselle Bonneau qui vous a raconté qu'il existe à Cassimpacha des spécimens de ce genre vous a horriblement mystifié. Les « désenchantées » que l'auteur d'*Aziyadé* nous montre pour nous donner une idée des souffrances de la femme turque par suite de sa claustration sont tout simplement des déséquilibrées. L'éducation qu'on leur a donnée et les lectures dont on les a bourrées ne pouvaient produire que des avortons, qui ne sont pas plus turcs qu'européens. Heureusement qu'il n'y a pas une seule famille musulmane qui renferme de telles évaporées..... Nous sommes en présence de poupées plus ou moins gracieusement arrangées, faites pour l'exportation et fa-

briquées à l'usage de lectrices mal informées..... Non, Monsieur Lhéry, la femme musulmane de l'an de l'Egire 1322, la femme turque authentique, celle qui n'a jamais entendu parler ni de Kant ni de Nietzsche, ne souffre nullement de sa claustration, c'est une erreur grave de croire qu'elle est effectivement claustrée. D'ailleurs, étant très pieuse, en général, elle considère son « tcharchaf » comme une défense et son « férédjé » comme la conséquence de l'accomplissement d'un devoir essentiel. Elle n'est pas l'esclave que vous pensez; elle a autant de droits sur son mari; d'affection pour lui et de soins pour ses enfants que n'importe quelle femme née sous d'autres climats. Précisément parce qu'elle est enfermée dans son harem, elle se considère comme plus heureuse que les autres, parce qu'elle est plus entièrement maîtresse de son intérieur que ces dernières. C'est un état d'âme que les Mélek et les Djénane ont oublié de vous exposer. Malgré son tcharchaf, la femme musulmane est libre de se promener, de sortir à son gré, de faire ses emplettes et ses visites à sa convenance. Elle sait maintenant lire et écrire, mais elle ne lit ni Kant ni Hegel. Son niveau moral s'est sensiblement élevé; mais elle n'est nullement une révoltée;... malgré un état de civilisation moyenne, la femme en Orient est restée jusqu'à présent indemne des vices qui accablent son sexe dans d'autres pays. Elle n'est encore ni épuisée par l'usine ni avachie par la boisson ni avilie par la préoccupation de vivre aux dépens de sa dignité morale » ⁴⁶⁷.

Le roman lui-même et ce genre de critique nous laissent l'impression que c'est plutôt un devoir dicté par un lien sentimental qu'une expression de ses véritables convictions à ce sujet. Heureusement, il est possible de constater le bien-fondé de cette impres-

(467) SEFER BEY, article dans la *Revue*, Sept. 1909, p. 77 et seq.

sion. En 1914 Loti fit à « La Vie Féminine » une conférence sur « La Femme Turque » où il put exposer sa vraie pensée sans l'entrave émotive qui l'avait préoccupé dans le roman. Nous ne nous étonnons point de retrouver à la base de cette pensée le même idéal que nous avons dégagé jusqu'ici, ni même de trouver Loti presque en accord avec les sentiments de Sefer Bey. Les premières phrases du discours sont révélatrices : « C'est un contresens, n'est-ce pas, cela semble une gageure de m'avoir demandé — à moi qui suis tout ce qu'il y a de plus réactionnaire et même aux trois quarts bédouin — de m'avoir demandé, dis-je, de prendre la parole le premier, ici, dans cette salle destinée à entendre de beaux discours sur les questions ultra-modernes, sur le féminisme, sur le futurisme ou sur cette course au détraquement et à la souffrance que les naïfs appellent le progrès » ⁴⁶⁸. Il se permet ensuite une digression extrêmement désobligeante, quoique très amusante, dans laquelle il lâche quelques-uns de ses traits habituels contre le vêtement et l'aspect de la femme européenne telle que l'assistance la lui présentait : « Si cette réunion, là, devant moi, était composée de femmes orientales, il s'en exhalerait une impression de tranquille et charmant mystère » tandis qu'il se croit en face d'un « meeting de Peaux-Rouges qui viennent de se parer pour la danse du scalp », à cause des plumes d'oiseaux exotiques dont il déplore le dépouillement destructif par les chapeliers ⁴⁶⁹.

Ces boutades décochées, il poursuit son exposition par la même méthode qu'il avait employée en traitant des Japonaises, les divisant par catégories d'âge. Ici encore, comme pour celles-là, c'est aux aïeules, aux représentantes des vieilles traditions que va sa

(468) *VT.*, p. 161.

(469) *Ibid.*, p. 163.

plus vive admiration. « Ce sont », dit-il « les tout à fait inconnaisables pour nous..... Celles-là, depuis des siècles, n'avaient pas évolué; sans répondre cependant au type que l'on s'imagine encore chez nous de l'odalisque oisive et trop grasse..... elles étaient de tranquilles et satisfaites recluses, jouant du luth et de la viole, disant des poésies persanes, ou bien à travers les grilles de leurs fenêtres contemplant le monde extérieur. Et c'était si beau, avant que nos fumées et nos ferrailles eussent commencé à l'enlaidir, ce décor d'Orient » ⁴⁷⁰. Il ne tarde pas à donner les raisons très significatives de son admiration. « Étaient-elles malheureuses, ces Turques d'autrefois, malheureuses ou tourmentées comme leurs petites filles ou comme nos Françaises d'aujourd'hui ? Je ne le pense pas. D'ailleurs elles avaient des devoirs sacrés à remplir, on leur confiait un rôle grave, un sacerdoce dans la vie : l'éducation de leurs enfants, et elles étaient des mères admirables, d'ailleurs tellement respectées..... tellement écoutées qu'elles laissaient sur leurs fils une empreinte qui ne s'effaçait plus » ⁴⁷¹. Toujours la même admiration chez Loti de la femme en tant que centre du foyer, qu'éducatrice. Elle reparait dans la seconde catégorie, celle des grand'mères et des mères de la génération de « désenchantées » : « Déjà un peu imbues d'idées occidentales, ces mamans..... déjà lisant nos livres et s'essayant à parler nos langues » ⁴⁷², mais accrochées toujours dans leur for intérieur au vieil Islam et, comme la « première Turquie qui ait lu Aziyadé », y cherchant les dernières consolations dans la souffrance et dans la mort ⁴⁷³. Passant en dernier lieu à ce qu'il appelle « les petites orchidées »,

(470) *VT.*, p. 166-167.

(471) *Ibid.*, p. 167-168.

(472) *Ibid.*, p. 170.

(473) *Ibid.*, p. 170-171.

il nous laisse voir sa vraie opinion sur leur genre d'éducation et de vie : « Il en résulte, en général, des petites créatures savantes qui, sans cesser d'être primesautières et délicieuses, rendraient des points à nos agrégées. Par exception, il en résulte quelques déséquilibrées, capables de tout chavirer et de devenir les plus violentes suffragettes..... » Mais notons bien ceci : « Un de leurs grands charmes, sans doute, c'est qu'en y regardant de près, on retrouve en elles, sous ce prodigieux vernis de modernisme des Orientales quand même, qui lisent Hafiz et Saadi et disent leur prière en arabe..... » ⁴⁷⁴. Quant à leurs revendications, il se contente de les réitérer sous une forme presque identique à celle des « Désenchantées », toujours en s'efforçant de les adoucir, de les présenter sous l'aspect le moins à l'écart des coutumes établies. Ayant supplié l'assistance de conseiller aux jeunes Turques « de ne pas courir trop vite dans les routes inconnues qui mènent à l'avenir » ⁴⁷⁵, il termine ces éloges directs et indirects de la femme des anciens temps, mère de famille et épouse dévouée, en poussant un grand soupir à la pensée que l'effarant « progrès » est irrémédiable, qu'il faudra tant bien que mal accepter la modernisation de la Turquie et de ses femmes. « Pour finir, je suis bien obligé, malgré mon dédain pour le *progrès* de reconnaître, avec tout le monde que c'est un mal incurable et que la marche en arrière n'est plus possible. Alors, puisque la situation des femmes en Turquie est devenue presque un supplice avec l'éducation nouvelle, je me rallie par force à ceux de mes amis turcs qui sont d'avis de briser mille choses du grand passé. Et je dis avec eux, non sans inquiétude : « Oui, ouvrez les cages, ouvrez les harems..... Cependant ne

(474) VT., p. 172.

(475) *Ibid.*, p. 181.

les ouvrez pas trop vite de peur que les jeunes oiseaux prisonniers ne prennent un vol éperdu, avant de savoir où les conduiront leurs ailes inexpérimentées et fragiles » ⁴⁷⁶.

(476) *Ibid.*, p. 182.

CHAPITRE V

LA FEMME OCCIDENTALE

SECTION A. — LES FIANCÉES.

1. Jeanne Méry.

La grande fresque de l'amour « normal », c'est-à-dire occidental, que nous allons étudier contient uniquement des figures de femmes françaises et se divise très facilement en deux parties, celle des jeunes fiancées, et celle des femmes mariées, épouses, mères de famille et grand'mères.

Le premier portrait de fiancée se révèle, si paradoxal que cela paraisse, derrière le miroitement tropical de l'histoire du Spahi. C'est une esquisse toute en demi-teintes, qui suggère, plutôt qu'elle ne trace, les traits principaux de son sujet. Il est question de Jeanne Méry quand Loti décrit la solitude du spahi au début de son séjour au pays maudit : « Il songeait à celle qu'il aimait d'un chaste amour d'enfance, à Jeanne Méry... » ⁴⁷⁷. Elle est comme une vision lointaine qui le rattache à sa simple vie de montagnard cévenol, qui lutte en lui avec l'emprise troublante du nouveau milieu. Après quelques premiers excès, il se reprend car, « non seulement il s'était juré de ne plus boire d'absinthe, mais aussi de

(477) *RS.*, p. 108.

rester maintenant fidèle à sa fiancée jusqu'au bienheureux jour de leur mariage » ⁴⁷⁸. Plus tard, quand il est retombé sous l'influence des lieux, c'est sur elle que s'arrête sa rêverie quand, le soir, assis devant la porte de la case qu'il partage avec Fatou-gaye, il pense à son village et à la veillée sous le toit paternel. « Comment était-elle maintenant ? Changée et encore embellie, lui avait-on dit. — Comment était sa figure de grande jeune fille qu'il n'avait pas vue ? » ⁴⁷⁹.

Ces vagues allusions, qui réussissent pourtant à donner une certaine impression de sobre beauté, se précisent sous la forme d'une lettre envoyée à l'exilé par la jeune fille : « Voilà tantôt trois ans de passés depuis ton départ et j'attends toujours que tu me parles de ton retour; moi, j'ai bien foi en toi, vois-tu, et je sais que tu n'es pas pour me tromper; mais ça n'empêche que le temps me dure..... Il y en a qui font courir le bruit que je vais épouser le grand Suirot... je laisse dire, car je sais qu'il n'y a rien dans le monde pour moi comme mon cher Jean..... Je pense et je repense de mon cher Jean, qui vaut mieux que tous les autres, et pour sûr, je ne m'ennuie pas quand je pense à lui. Je te remercie de ton portrait; c'est bien toi, quoiqu'on dise ici que tu as joliment changé; moi, je trouve que c'est toujours ta même figure..... Je l'ai mis sur la grande cheminée, et tout alentour, mon rameau de Pâques, ce qui fait que, quand j'entre dans la chambre, c'est le premier qui me regarde..... Viens seulement, car, vois-tu, je languis bien de ne pas de voir; j'ai l'air de rire quelquefois avec les autres, mais après, le chagrin me monte si fort, si fort que je me cache pour pleurer » ⁴⁸⁰. Sous la fraîche simplicité de ces phrases se cachent des pro-

(478) *RS.*, p. 101.

(479) *Ibid.*, p. 145.

(480) *Ibid.*, p. 161-163.

fondeurs de dévouement et de force spirituelle, dont la compréhension ne nécessite aucune analyse, tant elles sont réduites à l'expression la plus puissamment élémentaire. Malgré tous les enchantements de Fatou, l'image de Jeanne reste, un peu embrumée mais bien vivante, au fond du cœur de Jean. « Sa fiancée..... il y songeait souvent..... S'il eût fallu la perdre, il lui semblait que sa vie eût été brisée. Il y avait comme un rayonnement autour de son souvenir. Il l'entourait d'une auréole, cette grande jeune fille dont lui parlait sa mère — qui embellissait tous les jours, lui avait-on écrit. Il cherchait à se représenter sa figure de femme, en développant les traits de l'enfant de quinze ans qu'il avait quittée..... Il rapportait à elle tous ses projets d'avenir et de bonheur..... Mais c'était une chose précieuse qu'il savait posséder là-bas, bien loin, bien en sûreté, l'attendant au foyer » ⁴⁸¹.

Pendant un certain temps, après avoir chassé la méchante négresse, il revient tout entier sous l'emprise de cet amour d'enfance. « Il ferait des économies pour rapporter à Jeanne Méry une foule de souvenirs du Sénégal : de belles nattes qui seraient plus tard l'ornement de leur logis de rêve; des pagnes brodées dont les riches couleurs feraient l'admiration des gens de son pays et qui dans leur ménage, leur serviraient de tapis de table magnifiques; — et puis surtout des boucles d'oreilles et une croix en or fin de Galam qu'il commanderait exprès pour elle aux plus grands artistes noirs. — Elle les mettrait pour se parer, le dimanche, en allant à l'église avec les Peyral, et certes dans le village aucune autre jeune femme n'aurait des bijoux aussi beaux..... Ce pauvre grand spahi à l'air si grave formait ainsi dans sa jeune tête inculte une foule de projets presque en-

(481) RS., p. 182.

fantins, rêves naïfs de bonheur, de vie de famille et de paisible honnêteté » ⁴⁸². Juste avant le départ qui doit le mener à sa fin tragique, il voit son amour pour Jeanne prendre une forme plus nette, son idéal se mettre enfin presque à sa portée, parce que son service au régiment n'est pas loin de terminer. Une deuxième lettre lui apporte une répétition des sentiments déjà exprimés par sa fiancée, avec peut-être encore plus de résolution et d'amour. « J'ai trop de malheur que tu ne sois pas rendu et que tu ne parles pas de revenir bientôt. Voilà maintenant que mes parents.... veulent me marier avec ce grand Suirot....., Je dis non, tu penses, et je me mine les yeux à pleurer..... Moi, rien que d'y penser, ça me fait le frisson; non, bien sûr que je ne l'épouserai jamais et que je leur échapperai à tous pour entrer au couvent de Saint-Bruno, s'ils me poussent à bout.....; écris tout de suite à mon père pour me demander en mariage, surtout fais-lui bien la promesse que tu te conduiras toujours au pays comme un homme sage et rangé sur qui on n'aura jamais rien à dire, quand tu seras mon mari; — après ça, je le supplierai à genoux..... Ta fiancée pour la vie..... » ⁴⁸³.

Pour s'être révélé si plein de promesses, cet amour tourne à une plus profonde amertume par la déception à laquelle il aboutit et dont l'auteur laisse à dessein les causes embrouillées. Soit en raison de la dureté de son père, soit par désespoir d'entendre la vérité sur la vie de Jean avec Fatou, Jeanne consent à épouser le jeune fonctionnaire riche et désagréable. Le rêve du spahi est brisé. Il a beau faire semblant de ne pas s'en soucier, pour rendre un peu de tranquillité à ses parents — « partager toute son existence avec une autre que Jeanne Méry, cela décolo-

(482) *RS.*, p. 263-264.

(483) *Ibid.*, p. 269-270.

rait tout. Il lui semblait qu'il n'avait plus guère de but dans la vie et que, devant lui, l'avenir était à jamais fermé » ⁴⁸⁴.

Cette figure estompée de jeune fille qui hante les nostalgies d'un exilé, a l'intérêt de présenter dans leur expression la plus simple les caractéristiques que Loti prête toujours aux femmes occidentales dans son œuvre romanesque. C'est une paysanne, humble, simple, croyante, aimante et capable du plus grand dévouement. Voilà tout, mais voilà la base des nuances de tempérament qui serviront à Loti pour toute une série de portraits. Notons encore une fois que le bonheur idéal du spahi — et Loti s'est fortement projeté en lui — consiste à épouser une jeune femme représentant les qualités essentielles de son coin de pays. Cette sagesse traditionnelle contraste vigoureusement avec le modernisme destructeur, personnifié sous le nom de Suirot, « jeune huissier étroit et voûté, doublé d'un libre penseur farouche, bavant des inepties athées sur toutes les choses saintes d'autrefois, — gratteur de papier à la vue basse dont les petits yeux rougis s'abritaient sous des lunettes fumées... Séduit par la dot et la figure de Jeanne, le petit huissier croyait, dans sa bêtise bouffie, faire beaucoup d'honneur à la jeune paysanne en lui offrant sa laide personne et son infime position sociale; il avait même décidé qu'après le mariage, pour se mettre à sa hauteur, Jeanne, devenue *dame*, se coifferait d'un chapeau... » ⁴⁸⁵. C'est là une manière à Loti de figurer la déchéance de la vieille civilisation traditionnelle au contact du progrès matérialiste, thème perpétuellement renouvelé dans son œuvre.

Remarquons aussi que cette esquisse de la femme

(484) *RS.*, p. 294-295.

(485) *Ibid.*, p. 271-272.

« normale » se trouve tout au début de sa production littéraire, dans le troisième ouvrage et en plein milieu de son grand élan d'exotisme troublant.

2. Gaud Mével.

Si le portrait précédent ne nous présente qu'une vague esquisse de la jeune fille française, celui de Gaud, dans *Pêcheur d'Islande*, nous éblouit par un épanouissement soudain de toutes les qualités potentielles suggérées dans l'ébauche. Il en résulte une des plus nobles figures de femme de la littérature moderne, si simple, si élevée, si universellement « humaine » qu'on hésite à la soumettre aux crudités de l'analyse même la plus délicate.

La raison de cette floraison soudaine est facile à trouver. Aziyadé est plus réelle, plus saisissante, moins floue que Rarahu parce qu'elle a existé, parce qu'elle a fait, pour un temps, la fibre même du cœur de Loti. La différence entre Jeanne Méry et Gaud serait du même ordre, et, chose précieuse pour nos comparaisons, il existe des pages du *Journal Intime* se rapportant à une jeune bretonne aimée par l'auteur et évoquée pour devenir l'héroïne de son chef-d'œuvre.

Eclairons d'abord la réalité qui lui a servi d'inspiration. En 1882, il alla retrouver, dans un village breton, une jeune fille qu'il avait vue à Brest quelques mois auparavant. « C'était », écrit-il, « une fille de pêcheur brunie à la mer, de cette race des Côtes du Nord qu'on appelle « Islandais ». Elle était remarquablement belle, d'une beauté antique, sculpturale avec de grands yeux dédaigneux qui m'avaient

charmé. Et j'avais combiné ce voyage d'hier pour la retrouver dans son village — et j'étais bien un peu excusable, ayant tant de fois réussi en me donnant moins de peine — mais j'échouai devant une noblesse de sentiment, un dédain que je n'avais pas soupçonnés. Alors je compris combien j'étais misérable et au-dessous d'elle....; je l'aimais, je l'aimais étrangement..... En une heure mon parti était pris; je décidai d'épouser cette fille du peuple »⁴⁸⁶. Il se présenta chez elle, avoua son équipée et demanda sa main. Mais elle était déjà fiancée à un « islandais » et la demande n'eut pas de suite. « Ce mariage, je le désirais comme le salut », dit-il; ayant essuyé le refus, il affirme : « il m'a semblé que mon dernier rêve un peu honnête s'en allait..... »⁴⁸⁷. Il en était au désespoir, en effet, car cette femme avait fait une impression terriblement profonde sur son esprit. Son image le tourmentait en secret et, exilé aux mers de Chine, il se mit à écrire *Pêcheur d'Islande* sous l'impulsion de l'idéal si élevé qu'elle représentait. Elle devait même augmenter l'effet de cette impression, car, en 1884, Loti, « si désespérément seul », la revit en secret et parvint à obtenir un rendez-vous, « rêvé comme une chose impossible là-bas, pendant le morne exil du Tonkin »⁴⁸⁸. Elle se repentit tout aussitôt, lui écrivit une « pauvre petite lettre de remords, presque froide et dure »⁴⁸⁹. Lui, affolé à la pensée de la perdre, abandonna Paris qui le fêtait pour la voir encore une fois. Un court passage commente sa douleur : « La journée terrible, où tout s'est brisé. Oh ! non, je n'avais rien imaginé d'aussi affreux que de la quitter ainsi..... et je l'aime, de cette manière désespérée qui est ma manière à moi,

(486) *Jl.*, T. 2, p. 3-4.

(487) *Ibid.*, p. 4-5.

(488) *Ibid.*, p. 170.

(489) *Ibid.*, p. 172.

je l'aime plus que jamais..... » ⁴⁹⁰. Même alors il ne put se retenir d'aller lui dire un ultime adieu.

Après, de temps en temps, un écho, une allusion parle du « souffle noir [qui] a passé sur cet amour, qui fut l'un des plus grands de ma vie » ⁴⁹¹. De retour en Chine, mettant les derniers chapitres du roman au point, il s'avéra gêné par le grand soleil sinistre et nota : « J'ai un moyen qui me réussit, c'est de me mettre à penser fixement à elle, à *elle* que j'aime toujours, qui est du pays de Gaud; alors je retrouve assez bien la falaise grise, les vieux arbres tordus, les toits de mousse et mes pêcheurs, mais c'est aussi un moyen de s'user et de souffrir » ⁴⁹². Cette dernière phrase, surtout, indique que, dans sa mémoire, le souvenir de cette fille de pêcheurs, vertueuse, malgré un moment de faiblesse, était responsable du tourment créateur destiné à produire une image de femme sublime. Nous avons déjà remarqué la tendance de Loti à idéaliser même ce qui en semblerait le moins digne. Donc, avant même d'aborder l'ouvrage littéraire, nous pourrions prévoir le résultat de cette tendance, opérant sur des données réelles si élevées par rapport aux expériences antérieures du marin, si harmonieusement conjuguée avec le penchant de son esprit, déjà révéle, vers la vie saine des campagnes. Il semble aussi que dans ce cas, un double raffinement se soit produit. L'auteur a fait d'abord, comme pour Aziyadé, un portrait littéraire qu'il a ensuite beaucoup remanié, autant dire idéalisé de plus en plus. « J'y ai fait un retripotage énorme », avoue-t-il. « Après bien des hésitations, je me suis décidé à changer beaucoup la jeune femme, qui était, vous le savez, un portait. J'ai supprimé, du même coup des scènes qui

(490) *Ibid.*, p. 175.

(491) *Ibid.*, p. 182.

(492) *Ad.*, p. 65-66.

m'avaient fait mal à écrire et où j'étais en cause. Et puis à cause d'Elle, je me sens la conscience plus tranquille aussi » ⁴⁹³.

Examinons en détail le portrait de Gaud pour nous rendre compte de l'impression faite sur l'auteur et de la double idéalisation qu'elle a produite. D'abord, rien qu'au point de vue de la description physique de l'héroïne, il lui consacre plus de place et déploie plus richement la maîtrise de son art suggestif que pour n'importe quelle autre. « Elle était bien jeune... adorablement jeune, une figure de vingt ans. Très blonde — couleur rare en ce coin de Bretagne où la race est brune; très blonde, avec des yeux d'un gris de lin à cils presque noirs. Ses sourcils, blonds autant que ses cheveux, étaient comme repeints au milieu d'une ligne plus rousse, plus foncée, qui donnait une expression de vigueur et de volonté. Son profil, un peu court, était très noble, le nez prolongeait la ligne du front avec une rectitude absolue, comme dans les visages grecs..... Dans toute sa personne svelte, il y avait quelque chose de fier, de grave aussi un peu, qui lui venait des hardis marins d'Islande, ses ancêtres. Elle avait une expression d'yeux à la fois obstinée et douce. Sa coiffe était en forme de coquille, descendait bas sur le front..... coiffure conservée des temps très anciens et qui donne encore un air d'autrefois aux femmes paimpolaises » ⁴⁹⁴. « Debout, elle était un peu grande; sa taille était moulée comme celle d'une élégante dans un corsage ajusté, ne faisant pas de plis. Malgré sa coiffe, elle avait un air de demoiselle. Même ses mains, sans avoir cette excessive petitesse étiolée qui est devenue une beauté par convention, étaient fines et blanches, n'ayant jamais travaillé à de grossiers ouvrages » ⁴⁹⁵.

(493) *Ibid.*, p. 72.

(494) *Pl.*, p. 24-25.

(495) *Ibid.*, p. 27.

L'auteur pousse la description à un degré plus intime en révélant que la beauté des formes est indépendante de l'élégant costume. Dégagée de sa robe à la mode des villes, de son corset de demoiselle « qui faisait causer les gens », « sa taille, une fois libre, devint parfaite, n'étant plus comprimée ni trop amincie par le bas, elle reprit ses lignes naturelles, qui étaient pleines et douces comme celles des statues en marbre; ses mouvements en changeaient les aspects et chacune de ses poses était exquise à regarder..... Elle se savait jolie de figure, mais elle était bien inconsciente de la beauté de son corps. Du reste, dans cette région de Bretagne, chez les filles des pêcheurs islandais, c'est presque de race, cette beauté-là.....; avec son profil droit, elle ressemblait à une vierge romaine » ⁴⁹⁶.

Au moral, comme au physique, il la campe tout de suite comme sur un piédestal. « Son père n'aimait pas beaucoup qu'elle se promenât avec les autres jeunes filles de son âge et qui autrefois avaient été de sa condition.....; il était content d'apercevoir là-haut à sa fenêtre encadrée de granit, entre des pots de fleurs, sa fille installée dans cette maison de riches » ⁴⁹⁷. Pourtant, « elle avait commencé par être une petite Gaud courant pieds nus dans l'eau, n'ayant plus de mère, allant presque à l'abandon pendant les saisons de pêche que son père passait en Islande; jolie, rose, dépeignée, volontaire, têtue, poussant vigoureuse au grand souffle âpre de la Manche » ⁴⁹⁸. Loti a grand soin de préciser que l'amélioration de sa condition sociale, les années passées à Paris pendant que son père faisait sa fortune, ne l'avaient pas « civilisée » dans le sens péjoratif qu'il attache à ce mot. « Elle se rappelait ce com-

(496) *PI.*, p. 62-63.

(497) *Ibid.*, p. 34.

(498) *Ibid.*, p. 27.

mencement de sa vie, en fille que la richesse ni les villes n'avaient grisée; il lui revenait à l'esprit comme un rêve lointain de liberté sauvage »⁴⁹⁹. « Plus tard, toujours un peu livrée à elle-même dans un autre genre d'abandon que celui de la grève bretonne, elle avait conservé sa nature obstinée d'enfant. Ce qu'elle savait des choses de la vie lui avait été révélé bien au hasard, sans discernement aucun; mais une dignité innée, excessive lui avait servi de sauvegarde..... Dans ces grandes villes, son costume s'était modifié beaucoup plus qu'elle-même »⁵⁰⁰. « Ce Paris, elle ne le regrettait pourtant pas, bien sûr, quoiqu'il y eût là beaucoup de choses belles et amusantes. D'abord elle s'y trouvait presque à l'étroit, ayant dans les veines ce sang des coureurs de mer. Et puis elle s'y sentait une étrangère, une déplacée. Les Parisiennes, c'étaient des femmes dont la taille mince avait aux reins une cambrure artificielle, qui connaissaient une manière à part de marcher, de se trémousser dans des gaines baleinées; et elle était trop intelligente pour avoir jamais essayé de copier de plus près ces choses. Aves ses coiffes, commandées chaque année à la faiseuse de Paimpol, elle se trouvait mal à l'aise dans les rues de Paris, ne se rendant pas compte que, si on se retournait tant pour la voir, c'est qu'elle était très charmante à regarder »⁵⁰¹.

Après ces détails soigneusement agencés, l'auteur se met à développer ce qui n'a été jusque là qu'une allusion, l'histoire de l'amour entre Gaud et Yann. Le ton élevé du récit et de la peinture des caractères exigeait que le thème principal fût placé, dès le premier instant, sur un plan supérieur. Loti ne méconnut pas sa tâche. Récapitulant les souvenirs de la jeune fille par une belle soirée de mai, il décrivit le

(499) *PI.*, p. 28.

(500) *Ibid.*, p. 28-29.

(501) *Ibid.*, p. 36-37.

commencement de l'amour chez elle en donnant tout de suite le cachet de pudique simplicité qui seul convenait. En voyant Yann pour la première fois au « pardon », elle avait été intimidée et émue : « ayant demandé sans gêne le nom d'une quantité d'autres, elle n'avait pas osé pour celui-là » ⁵⁰². Lui, de son côté tout aussi frappé, « s'était borné à lui ôter son chapeau d'un geste presque timide, bien que très noble » ⁵⁰³. Ils s'éprirent l'un de l'autre presque sans s'en apercevoir, tant ils y mirent un mélange de réserve timide et de naïve franchise. « La seconde fois qu'ils s'étaient vus, c'était à des noces. Ce fils Gaos avait été désigné pour lui donner le bras. D'abord elle s'était imaginé en être contrariée.... Et puis il l'intimidait, celui-là, décidément, avec son grand air sauvage ». Par hasard, il fut en retard. « Alors, elle s'aperçut que, pour lui seul, elle avait fait toilette; avec n'importe quel autre de ces jeunes hommes, la fête, le bal seraient pour elle manqués et sans plaisir » ⁵⁰⁴. Lui, arrivé en retard à cause d'un appareillage subit pour lequel il avait été obligé de trouver un remplaçant, fit à Gaud un aveu semblable : « Non, sûr, pour aucune autre je ne me serais pas dérangé de ma pêche, mademoiselle Gaud. Etonnée d'abord... et puis charmée délicieusement, elle avait fini par répondre : — Je vous remercie, monsieur Yann; et moi-même, je préfère être avec vous qu'avec aucun autre.... A partir de ce moment jusqu'à la fin des danses, ils s'étaient mis à parler d'une façon différente, à voix plus basse et plus douce... » ⁵⁰⁵. Il lui raconte son humble vie de coureur des mers doublé d'un fils obéissant et soumis. Alors, avec une grande délicatesse, « pour se mettre davantage à sa portée,

(502) *PI.*, p. 43.(503) *Ibid.*, p. 44.(504) *Ibid.*, p. 46.(505) *Ibid.*, p. 49-50.

elle avait raconté que, chez elle aussi, on ne s'était pas toujours trouvé à l'aise comme à présent » ⁵⁰⁶. « Elle le comparait avec d'autres, avec trois ou quatre freluquets de Paris, commis, écrivassiers ou je ne sais quoi, qui l'avaient poursuivie de leurs adorations pour son argent. Et celui-ci semblait ce qu'elle avait connu de meilleur en même temps qu'il était le plus beau » ⁵⁰⁷. Enfin, son amour pour lui se révèle, sous cette réserve pudique, d'une pureté exquise. « Dans ce vertige subit, profond, délicieux, qui l'entraînait vers lui, ses sens de vingt ans étaient bien pour quelque chose, mais c'était son cœur qui avait commencé le mouvement » ⁵⁰⁸. « C'est qu'il était le premier, l'unique des jeunes hommes à qui elle eût jamais fait attention dans sa vie » ⁵⁰⁹.

Aussitôt épanoui, cet amour est soumis à des épreuves d'où il ne sort que renforcé et rehaussé. L'ayant ainsi éveillé, Yann paraît tout d'un coup ne plus s'en soucier, s'en allant mener la vie tapageuse des Islandais à terre. Quant à Gaud, « à présent, elle était incapable de s'attacher à un autre et de changer. Dans ce même pays, autrefois, quand elle était tout à fait enfant, on avait coutume de lui dire pour la gronder qu'elle était une mauvaise petite, entêtée dans ses idées comme aucune autre; cela lui était resté. Belle demoiselle à présent, un peu sérieuse et hautaine d'allure, que personne n'avait façonnée, elle demeurait dans le fond toute pareille. Après ce bal, l'hiver s'était passé dans cette attente de le revoir et il n'était même pas venu lui dire adieu avant le départ d'Islande. Maintenant qu'il n'était plus là, rien n'existait pour elle... » ⁵¹⁰. A la prochaine ren-

(506) *PI.*, p. 53.

(507) *Ibid.*, p. 53.

(508) *Ibid.*, p. 57.

(509) *Ibid.*, p. 57.

(510) *PI.*, p. 61.

trée des pêcheurs, elle profite d'une commission à faire pour son père pour aller chez les Gaos, espérant l'y rencontrer et avoir une explication de sa conduite : « elle ne lui dirait rien, bien sûr; son intention n'était pas de se montrer si osée. Mais lui, la voyant, parlerait, peut-être... » ⁵¹¹. Aussi, dans la sincérité de son amour, « elle avait une curiosité anxieuse de cette famille de Yann, où elle entrerait peut-être un jour, de cette maison, de ce village » ⁵¹². Chemin faisant, elle entre dans la chapelle de Pors-Even, où la vue des nombreuses plaques à la mémoire des Gaos perdus en mer lui fait ressentir pour la première fois le noir souffle de la mort violente qui guette les marins. « En lisant, il lui venait pour ce Yann des élans de tendresse douce et un peu désespérée aussi. Jamais, non jamais il ne serait à elle. Comment le disputer à la mer ?... » ⁵¹³. Une fois chez lui, angoissée de ne pas le trouver là, elle s'intéresse d'une façon toute particulière et significative à cet intérieur coquet de pêcheurs. « Elle n'osait pas questionner, mais elle aurait bien voulu savoir où dormait Yann... Elle aurait aimé être au courant des détails de sa vie, savoir surtout à quoi se passaient ses longues soirées d'hiver » ⁵¹⁴.

Cet espoir de réveiller l'affection de Yann étant déçu, elle désire encore plus ardemment une explication, se promettant que, quand il viendra régler des affaires avec son père à elle, elle ira à lui et lui parlera, « ce que les filles ne font pas d'ordinaire » ⁵¹⁵. Seule la pensée que, faute de cette démarche hardie, il lui faudra passer encore une saison d'attente, l'encourage à l'exécuter. La tentative ne lui apporte que

(511) *Ibid.*, p. 93.(512) *Ibid.*, p. 99.(513). *Ibid.*, p. 99.(514) *Ibid.*, p. 104.(515) *Ibid.*, p. 136.

la brusque réponse : « Non, mademoiselle Gaud, vous êtes riche, nous ne sommes pas de la même classe. Je ne suis pas un garçon à venir chez vous... » ⁵¹⁶. Plongée à son départ, dans un désespoir noir, elle est d'autant plus éprise de lui qu'il l'a quittée rêveur et s'en est allé sans se moquer d'elle avec les camarades qui l'attendaient.

Ce n'est pourtant qu'une première épreuve. Rappelons-nous que Loti, pendant sa jeunesse avait vu et senti à quel point les femmes savent être supérieures aux revers de fortune et aux difficultés matérielles de la vie, choses qui paraissent provoquer chez elles une floraison des vraies qualités féminines. La seconde épreuve à laquelle il soumet Gaud est de cet ordre. Indirectement nous apprenons que, pendant l'absence de Yann, « elle est bien dans la peine. Son père a été pris de mort subite... Et il paraît que toute sa fortune a été mangée à de mauvais jeux d'argent.... On va donc vendre sa maison et ses meubles... » ⁵¹⁷. Quant à Gaud, « elle va être obligée de travailler pour gagner son pain... » ⁵¹⁸. Immédiatement après, la tragédie s'abat sur la pauvre vieille Moan, que la mort de son petit-fils Sylvestre en Extrême-Orient laisse seule au monde et tombant dans l'enfance sénile. Sans hésiter, Gaud, venue pour la consoler, décide de rester chez elle pour la soigner et pour protéger ses vieux jours. La scène dans la chaumière de la vieille Yvonne contient en quelques lignes une fine étude psychologique de l'amour de Gaud. « Elle pleurait son petit ami Sylvestre, mais dans son chagrin elle se sentait distraite involontairement par la pensée d'un autre : — celui qui était reparti pour la grande pêche. Ce Yann, on allait lui faire savoir que Sylvestre était mort;... Le pleurerait-il seulement ?..

(516) *PL.*, p. 140.

(517) *Ibid.*, p. 152.

(518) *Ibid.*, p. 153.

Peut-être que oui, car il l'aimait bien... Et, au milieu de ses propres larmes, elle se préoccupait de cela beaucoup, tantôt s'attendrissant à son souvenir, à cause de cette douleur qu'il allait avoir lui aussi et qui était comme un rapprochement entre eux deux; — en somme le cœur tout rempli de lui... » ⁵¹⁹.

Gaud s'était déjà montrée pleine de charité et de bonté envers Sylvestre lui-même. « Elle le retenait à dîner le soir; c'était sans conséquence et il mangeait de très bon appétit, étant un peu privé chez lui » ⁵²⁰. Mais auprès de la vieille grand'mère, son dévouement s'avère sans bornes, comme la noblesse de son caractère courageux en face des difficultés matérielles de l'existence. Quand les Islandais rentrent, elle est définitivement installée à Ploubazlanec. « Depuis trois mois déjà, les deux abandonnées habitaient ensemble... la chaumière de Moan; Gaud avait pris la place de fille dans ce pauvre nid de marins morts. Elle avait envoyé là tout ce qu'on lui avait laissé après la vente de la maison de son père... Elle avait fait elle-même sa nouvelle robe noire d'une façon plus simple, et portait, comme la vieille Yvonne, une coiffe de deuil en mousseline épaisse ornée seulement de plis. Tous les jours elle travaillait à des ouvrages de couture chez les gens riches de la ville et rentrait la nuit sans être distraite par aucun amoureux; restée un peu hautaine et encore entourée d'un respect de demoiselle » ⁵²¹. Leur vie à deux n'est pas aisée. « Avec le froid, leur existence devenait plus coûteuse et plus dure. Et puis la vieille Yvonne devenait difficile à soigner. Sa pauvre tête s'en allait; elle se fâchait maintenant, disait des méchancetés et des injures; une fois ou deux, cela la prenait, comme des enfants, à propos de rien. Pauvre vieille !...

(519) *PI.*, p. 187.

(520) *Ibid.*, p. 44.

(521) *Ibid.*, p. 211-212.

elle était encore si douce dans ses bons jours clairs que Gaud ne cessait de la respecter ni de la chérir » ⁵²². Non seulement elle s'était mise à chanter des bribes de chansons de toute espèce, mais « elle n'était plus bien propre, non plus, et c'était un autre genre d'épreuve sur lequel Gaud n'avait pas compté » ⁵²³.

Ce dévouement à la vieille femme est un aspect de son amour; il en est même une sublimation, la canalisation d'une force rendue plus impérieuse par le manque du débouché normal. « Malgré tout, elle voulait considérer ce Yann comme une sorte de fiancé... qu'elle n'aurait jamais; mais à qui elle s'obstinerait à rester fidèle en esprit. ... Et qui sait, il ne serait pas impossible de prendre auprès de lui une place de sœur, à présent qu'elle allait être si seule au monde; de se reposer sur son amitié; de la lui demander comme un soutien en s'expliquant assez pour qu'il ne crût plus à aucune arrière pensée de mariage. Elle le jugeait sauvage seulement, entêté dans ses idées d'indépendance, mais doux, franc et capable de comprendre les choses bonnes qui viennent droit du cœur » ⁵²⁴.

Autour d'espoirs déçus. A son retour, Yann vient offrir ses condoléances à la grand'mère de Sylvestre pendant que Gaud est sortie. Par la suite, elle apprend que, non seulement il semble la fuir, mais il s'est mis à mener la vie joyeuse des marins en bordée. Pourtant, sa foi en lui est inébranlable : — « tout cela ne lui ressemblait pas. Non, elle ne comprenait plus décidément — et malgré tout, ne pouvait pas se détacher de lui ni croire qu'il fût sans cœur » ⁵²⁵. A toutes ces angoisses vient s'ajouter une intuition

(522) *Pl.*, p. 224-225.

(523) *Ibid.*, p. 226.

(524) *Ibid.*, p. 215-216.

(525) *Pl.*, p. 230-231.

de la catastrophe finale, à la nouvelle que Yann quitte son ancien bateau, la « Marie » protégée depuis si longtemps par la Vierge, pour s'embarquer sur la « Léopoldine ». Ainsi accablée, la jeune femme touche au tréfonds du désespoir. « Bientôt elle en vint à se dire que pourtant cela ne la regardait plus... Il n'y avait plus aucun lien entre eux deux, aucun motif de rapprochement... elle devrait se détacher de Yann... tout balayer, se dire que c'était fini fini à jamais... ». Et puis, la vieille femme morte, « à quoi bon vivre, à quoi bon travailler, et pour quoi faire ?... » ⁵²⁶.

C'est pourtant un incident en apparence banal qui lui assure la récompense de ses souffrances et de sa fidélité. Un jour, elle survient au moment où Yann est en train de chasser des gamins qui tourmentent la vieille après avoir tué son chat. « Ils ne songeaient plus à se fuir cette fois....., ils se regardaient, avec un peu d'effarement à se trouver si près; mais sans haine, presque avec douceur, réunis qu'ils étaient dans une commune pensée de pitié et de protection..... La pauvre vieille, en marmottant toujours des menaces, s'en allait tout émue, toute branlante, emportant par la queue, comme un lapin, ce chat mort » ⁵²⁷. « Gaud l'avait recoiffée au milieu, tâchant de la consoler avec des paroles douces de petite fille. Et Yann s'indignait; si c'était possible que des enfants fussent si méchants... Les larmes lui en venaient presque, à lui aussi » ⁵²⁸. « Et Gaud s'excusait, comme étant chargée de sa tenue : — C'est qu'elle sera tombée, pour être si sale, disait-elle tout bas; sa robe n'est plus bien neuve, c'est vrai..... mais je l'avais encore raccommodée hier et ce matin, quand je suis partie

(526) *Ibid.*, p. 237.

(527) *Ibid.*, p. 241.

(528) *Ibid.*, p. 242.

je suis sûre qu'elle était propre et en ordre » ⁵²⁹. Dès cet instant Yann n'hésite plus. Depuis longtemps il a admiré, adoré même le caractère de Gaud, mais comme une chose inabordable pour lui. Cette nouvelle révélation de sa vraie valeur de femme, une compréhension intuitive de toutes ses souffrances, de son besoin de protection, l'amènent rapidement à une décision. « Il la regarda alors longuement, beaucoup plus touché par cette petite explication toute simple qu'il ne l'eût été par d'habiles phrases, des reproches et des pleurs. Ils continuaient de marcher l'un près de l'autre, se rapprochant de la chaumière des Moan. Pour jolie, elle l'avait toujours été comme personne, il le savait fort bien, mais il lui parut qu'elle l'était encore davantage depuis sa pauvreté et son deuil. Son air était devenu plus sérieux, ses yeux gris de lin avaient l'expression plus réservée et semblaient malgré cela vous pénétrer plus avant, jusqu'au fond de l'âme. Sa taille aussi achevait de se former..., elle était dans tout son épanouissement de beauté. Et puis elle avait à présent la tenue d'une fille de pêcheur, sa robe noire sans ornements et une coiffe tout unie; son air de demoiselle on ne savait plus d'où il lui venait; c'était quelque chose de caché en elle-même et d'involontaire... cela résidait plutôt dans sa voix tranquille et dans son regard » ⁵³⁰. Il les accompagne à la maison et, saisi de pitié au spectacle de leur pauvreté d'abandonnées, demande sa main à Gaud, qui n'en peut croire ses sens. « Elle le retrouvait là, son vrai Yann, telle qu'elle n'avait jamais cessé de le voir en elle-même... malgré tout...; elle ne songeait pas... à lui reprocher son chagrin de deux années... » ⁵³¹. « Yann ôta son chapeau, comme

(529) *PI.*, p. 243.(530) *Ibid.*, p. 243-244.(531) *PI.*, p. 249.

saisi tout à coup d'un grand respect inconnu, avant de se pencher pour embrasser Gaud, — et il lui sembla que c'était le premier vrai baiser qu'il eût jamais donné de sa vie » ⁵³².

Dès cet instant s'élève un puissant hymne à l'amour pur et chaste. En se faisant leur cour, pressés à cause du prochain départ en Islande, les amants découvrent à rebours leur amour de deux ans dans un émerveillement mutuel. Elle, de son côté lui pardonne les moments amers qu'il lui a infligés simplement en faisant le têtù, par enfantillage, et elle comprend enfin qu'« elle avait été sa préoccupation constante » ⁵³³. Quant à lui, « il n'avait jamais connu cette manière d'aimer quelqu'un » ⁵³⁴. « Il adorait je ne sais quoi d'invisible qui était en elle, qui était son âme qui se manifestait à lui dans le son pur et tranquille de sa voix, dans l'expression de son sourire, dans son beau regard limpide » ⁵³⁵. Loti rehausse encore plus la valeur de Gaud en puisant sans doute dans ses expériences personnelles. Yann est sujet à de terribles crises de violence physique et il a connu « l'ivresse des sens » au cours de la tournée habituelle que font les Islandais dans le golfe de Gascogne ⁵³⁶. Cependant, vis-à-vis de Gaud, son attitude est profondément respectueuse, comme devant un idéal vers lequel il ose à peine s'élever. « Jamais il n'avait rien connu de pareil; non, ceci était différent; c'était une tendresse si confiante et si fraîche que les mêmes baisers les mêmes étreintes avec elle étaient *autre chose* » ⁵³⁷. En voici la raison très significative que donne l'auteur : « C'est que, chez les simples, il y a le sentiment, le respect inné de la

(532) *Ibid.*, p. 250.

(533) *Ibid.*, p. 258.

(534) *Ibid.*, p. 263.

(535) *Ibid.*, p. 264.

(536) *Ibid.*, p. 231-232.

(537) *PI.*, p. 294.

majesté de l'épouse; un abîme la sépare de l'amante... » ⁵³⁸.

Gaud est destinée à ne goûter que quelques jours son bonheur, et même alors, elle ne peut échapper ni à la tristesse que lui cause l'emprise de la mer sur Yann, ni à la vague intuition des autres souffrances qui menacent toute femme d'Islandais. « Non, à présent qu'elle l'adorait au delà de ce qu'elle eût imaginé jamais, elle se sentait prise d'une épouvante trop grande ne songeant à ces années à venir » ⁵³⁹. La suprême, la terrible épreuve ne devait pas tarder à survenir, d'autant plus tragique que Gaud avait atteint au comble de ses espérances, que la vie semblait enfin s'ouvrir devant elle, que, pendant l'absence de Yann à la dernière pêche fatale, elle concentra toute son ardeur, tout son dévouement à suivre sa vocation, à créer un foyer. « Elle travailla beaucoup pendant ces mois d'été..., elle était devenue presque une couturière en renom. Ce qu'elle gagnait passait à embellir le logis... tout cela, sans toucher à l'argent que son Yann lui avait laissé en partant et qu'elle gardait intact..., pour le lui montrer à son arrivée. Pendant les veillées d'été... elle tricotait pour Yann un beau maillot de pêcheur en laine bleue » ⁵⁴⁰.

Enfin c'est la fête du retour, les premiers Islandais sont rentrés; « à l'idée que, dans un délai extrême de huit jours qu'elle se donnait pour ne pas avoir de déception, Yann serait là, Gaud était dans une délicieuse ivresse d'attente, tenant le ménage bien en ordre et bien net, pour le recevoir » ⁵⁴¹. Mais les jours s'écoulaient, les pêcheurs continuent de rentrer; elle se met en toilette, va sur les quais pour causer avec les autres... et commence à sentir les premiers

(538) *Ibid.*, p. 294.

(539) *Ibid.*, p. 296.

(540) *Ibid.*, p. 316-317.

frissons de la grande angoisse. Des semaines entières d'affreuse attente passent, et il ne revient jamais.

Cependant, un soir, au plus profond de son désespoir, après avoir cru entendre le pas de Yann, elle dompte sa déception cruelle à l'appel du voisin venu chercher son aide pour un malade; « à son tour, elle avait pitié de lui, elle s'habilla pour le suivre et trouva la force d'aller soigner son petit enfant » ⁵⁴². Consolée par le père de Yann, « elle redisait en elle-même ses prières ardentes à la Vierge Etoile-de-la-Mer » ⁵⁴³ : « ayant repris une sorte d'espoir, elle s'était remise à l'attendre » ⁵⁴⁴.

Voilà donc de quelle façon les traits de la miniature de Jeanne Méry ont été agrandis et amplifiés, d'abord parce que Loti les a trouvés incarnés dans la belle Islandaise qu'il a aimée, ensuite parce que c'était là une façon de soulager cet amour repoussé. La beauté physique du sujet, pleinement développée, est d'une plastique majestueuse. « Adorablement jolie et svelte, elle porte ses vingt ans avec la tranquillité d'une force saine et d'une grâce un peu volontaire » ⁵⁴⁵. Jeanne Méry avait fait montre d'une certaine ténacité mais quant à Gaud, « au moment même où elle entre dans le récit, Pierre Loti... tient à marquer au point de vue moral, cette *volonté*, cette obstination d'un caractère qu'il caressera avec le soin d'un peintre amoureux de son modèle » ⁵⁴⁵. Dans ce caractère, il y a donc une réitération plus directe des valeurs féminines que nous avons déjà signalées, soit à l'état d'idéal potentiel, comme dans les caractères exotiques, soit à l'état d'ébauche comme dans la fiancée du spahi. Ce sont les valeurs représentées

(541) *PI.*, p. 319.

(542) *Ibid.*, p. 338.

(543) *Ibid.*, p. 340.

(544) *Ibid.*, p. 342.

(545) BARTHOU, *Etude et Analyse*, p. 231.

par la paysanne, résumant en elle les qualités de sa race, de sa province, une tradition antique et essentiellement « humaine » — grave simplicité, franchise, dévouement sans bornes, pitié farouche et pureté absolue, caractéristiques résistant à l'emprise du modernisme citadin et capables de leur plus grand et plus noble épanouissement dans le cadre de la vie rude et honnête des paysans et des marins. Ces qualités concentrées dans une jeune fille qui se donne intérieurement tout d'emblée et ne dévie jamais de l'amour imprégnant toutes ses fibres, sont mises à l'épreuve par les souffrances morales les plus amères, pour être ensuite sublimées par des réserves de courage et de résignation. C'est donc une conception hautement spiritualiste de l'amour et de la femme que Loti nous révèle dans ces pages immortelles. « La réalité est ici dépassée, devinée, interprétée, et, sans cesser d'être la réalité — ou ce que nous prenons pour elle — elle s'élève et s'élargit jusqu'au symbole.....; et c'est pour avoir rendu cette conception de l'amour avec un mélange de hardi réalisme et de délicate réserve que Loti a pu rajeunir et moderniser l'idylle » ⁵⁴⁶. C'est bien le terme qu'il fallait pour qualifier cet amour des simples. Pourtant, si élevée qu'elle soit, si purifiée par la grande frustration finale, Gaud ne marque qu'une étape dans la peinture de la femme chez Loti. Elle représente la pleine expression de cette pensée que l'auteur attribue à Yann; en même temps qu'il adorait « je ne sais quoi en elle qui était son âme », il se souvenait « qu'elle était en même temps une femme de chair, plus belle et plus désirable qu'aucune autre » ⁵⁴⁷. Voilà, en somme le comble des aspirations du jeune Loti, entre dix-sept et trente ans : — aspirations vers une

(546) GIRAUD, *Les Maîtres de l'heure*, p. 19-20.

(547) *PI.*, p. 264.

beauté d'âme certes, mais d'une âme nécessairement enveloppée d'un corps parfait, mélange qu'il demandait si ardemment à la vie et qu'il ne put trouver qu'en le réalisant dans la création littéraire. Quelque belle que soit cette réalisation, il en arriva une autre, plus sublime encore, où, dans un grand élan nostalgique vers le Christianisme qui seul lui semblait capable d'assouvir sa soif de beauté éternelle et transcendante, il fit encore ce mélange des deux beautés, corporelle et spirituelle, pour amener ensuite la victoire mystique de celle-ci sur celle-là.

3. Madeleine.

Avant d'en arriver là, il fit un autre portrait de femme, une répétition en des tons moins précis, des grandes lignes de caractère de Gaud, presque un retour à la forme de l'esquisse adoptée dans le cas de Jeanne Méry. Encore une fois le fait qu'il n'est pas directement question de ses sentiments personnels donne au portrait de Madeleine dans *Matelot* plus de détachement, bien qu'il ait prêté ses propres façons de penser et de sentir au jeune héros dont la vie, surtout au début ressemble tellement à la sienne. Nous nous attarderons sur le caractère de la jeune fille juste assez pour faire remarquer qu'il contient les mêmes traits que les autres, avec, évidemment, des nuances particulières exigées par le récit.

D'abord, la description physique vise à la simplicité

et au charme. Jean la rencontre tout à fait par hasard, à la sortie de la gare, dans le petit port de l'Ouest, où il est en réserve. « Le peu que Jean put apercevoir en une seconde de son profil perdu, lui sembla exquis. Alors... il la suivit...; même vue ainsi, par derrière, elle restait charmante, la taille svelte et souple, la nuque très jolie, la mise gentille, simple et presque distinguée » ⁵⁴⁸. Puis, gagnant un pas de plus, il découvrit « cette ligne ovale de la joue et du menton qui trompe rarement sur le reste du visage, lorsqu'elle est, elle-même, régulière et charmante... Elle était délicieuse ! De grands yeux très enfoncés, un peu sombres, qui fronçaient; l'air d'avoir une volonté, et une pensée. Le profil droit; le menton un peu avancé mais d'une irréprochable pureté de contour. Dans cette figure, ce qu'il y avait de rare et d'attirant tout de suite, c'était une simplicité absolue de lignes et de couleurs. Les traits semblaient avoir été moulés par une main sobre et sûre d'elle-même, désireuse d'indiquer une forme noble avec le moins de détails possibles... Et le calme presque irréel de l'ensemble faisait ressortir la vie de ces yeux roux, qui brillaient tout jeunes et volontaires, dans leur retrait profond... » ⁵⁴⁹. Croyant cette vision de beauté sobre à jamais hors de sa portée, l'humble matelot alla passer sa soirée dans un estaminet « à chercher facile conquête » ⁵⁵⁰. « Mais le lendemain, il s'aperçut avec étonnement que quelque chose de lui-même s'était accroché à cette jolie figure incolore et à ces jeunes yeux roux... C'était déjà le délicieux mirage d'amour... » ⁵⁵¹. Le soir il alla du côté de sa maison et la revit. L'auteur entame la description de son caractère moral.

(548) *MA.*, p. 121.

(549) *Ibid.*, p. 122-123.

(550) *Ibid.*, p. 124.

(551) *Ibid.*, p. 124.

« Elle rentrait seule, un peu en hâte... Elle était gantée convenablement et sa mise, encore plus simple que celle d'hier, conservait je ne sais quoi de très comme il faut et de très gentil. Elle revenait de travailler, cela se voyait bien; donc, elle n'était qu'une petite ouvrière, rentrant chaque soir à la même heure. A son regard, qui se détourna trop vite, il comprit qu'elle l'avait remarqué la veille et qu'elle était gênée de le retrouver sur son chemin » ⁵⁵². Déjà il l'idéalisait : « cette Madeleine ressemblait si peu aux autres ». Il lui adressa un billet demandant à lui parler, « un surcroît de cérémonial..., pour lui accoutumé à de faciles succès » ⁵⁵³. Elle aussi, était un peu sous l'emprise de ce beau jeune homme; « elle, avant d'avoir déplié ce billet — le premier qu'on eût jamais osé lui écrire — avait tout de suite, d'instinct, compris que c'était lui. Petite créature à part, pensive et fière, élevée dans un milieu d'austérité protestante, hautement dédaigneuse pour celles que des galants reconduisaient, voici qu'elle n'éprouvait ni irritation, ni étonnement en présence d'une hardiesse si nouvelle — parce que cette hardiesse était de lui. Dans son imagination, la beauté et les yeux de Jean avaient, en ces trois jours, pris une place souveraine. elle n'éprouvait que du trouble — mais un trouble ignoré jusque là » ⁵⁵⁴. Toutefois elle lui reprocha pudiquement de l'avoir accostée dans la rue en tenue de matelot, mais lui permit de lui parler en civil. Dès lors, l'amour s'établit profondément dans leurs cœurs. Elle imaginait trouver en lui « quelque enfant prodigue, quelque fils de grande famille obligé au silence... » ⁵⁵⁵ De son côté,

(552) *MA.*, p. 124-125.

(553) *Ibid.*, p. 127.

(554) *Ibid.*, p. 127.

(555) *Ibid.*, p. 131.

il eut de plus en plus le sentiment de l'inaccessibilité de l'idéal entrevu en elle. « Dès le second soir, il avait compris, rien qu'à sa confiance absolue et à sa façon de regarder en face, quelle sorte de fille fière elle était, et que jamais elle ne deviendrait sa maîtresse d'un printemps. L'épouser, il n'y songeait même pas, par orgueil de race et par éducation première, n'admettant point sa propre déchéance de situation et de fortune » ⁵⁵⁶. Tout un côté simple et honnête de sa nature l'attirait vers elle, mais à travers l'obstacle d'un snobisme superficiel.

En la personne de Madeleine, nous avons encore un exemple de femme dont la gêne matérielle met en valeur les qualités. « Autrefois, du temps que mon père naviguait », lui contait-elle, « nous étions bien plus à l'aise qu'aujourd'hui... C'est pourquoi je vais à la couture... » ⁵⁵⁷. Le jeune marin ne put que remarquer le soin avec lequel, prise dans une ondée, « elle abritait son modeste chapeau, toujours le même, et ses gants, toujours les mêmes aussi, raccommodés bien proprement au bout de chaque doigt. Alors il sentit en lui-même comme un élan de pitié et de tendresse subite pour ces pauvres petites choses à elle, dont il lui voyait prendre un soin si attentif, — et cet élan de pitié était un indice de tout le chemin que Madeleine avait déjà parcouru dans son âme vers les régions profondes où les empreintes se gravent pour faire plus tard souffrir » ⁵⁵⁸. Cet élan de pitié l'amena à conter sa propre vie à la jeune fille, ce qui lui donna un grand espoir de pouvoir réaliser ses aspirations de femme. « Bien aisément, elle avait fait le sacrifice de ses rêves de conte de fée sur le passé : La possibilité lui apparaissait pour la première

(556) *MA.*, p. 134.

(557) *Ibid.*, p. 136.

(558) *Ibid.*, p. 137.

fois, la possibilité radieuse de devenir sa femme, avec tout l'enchantement de le voir installé pour toujours au foyer, à la table familiale... Et ses inquiétudes de conscience s'en allaient aussi, ses remords de petite puritaine devant les rendez-vous du soir » ⁵⁵⁹. Bien qu'il ne veuille pas l'épouser, « ils en venaient à s'aimer d'une également pure tendresse... Elle, ignorante des choses d'amour et lisant chaque soir sa Bible; elle, destinée à rester inutilement fraîche et jeune encore..., puis à se faner dans l'enfermement monotone de ces mêmes rues et de ces mêmes murs » ⁵⁶⁰.

Mais, juste au moment où la perspective du vrai bonheur dans le mariage s'ouvrait devant Madeleine, le devoir filial exigea que Jean partît en Extrême Orient. Là, il en vint, « à force de solitude et de nostalgie à vivre dans un tel rêve de France et de France *avec elle*... qu'il s'était résolu à cette seule chose impossible..., l'épouser » ⁵⁶¹. Sa demande tardive de la main de la jeune fille essuya un refus net. « Les parents de Madeleine *croyaient se souvenir* en effet de ce jeune homme...; mais c'était presque arrangé qu'elle épouserait bientôt un maître commis de la Flotte : elle-même était *assez consentante* à ce mariage de sorte qu'on n'avait pas cru devoir l'informer de cette demande nouvelle » ⁵⁶². Et c'est tout. L'auteur nous laisse l'impression que Madeleine ne s'inclinait que par obéissance à ses parents et par désespoir de ne plus recevoir de nouvelles de Jean, mais que son cœur restait fidèle à lui.

Comme nous l'avons suggéré, ce n'est qu'un reflet des précédents, ce beau portrait mélancolique de l'amour frustré. Mais il sert à démontrer la fixité de

(559) *MA.*, p. 138.

(560) *Ibid.*, p. 139.

(561) *Ibid.*, p. 158.

(562) *Ibid.*, p. 162.

l'attitude de Loti envers un certain type de femme, sa persistance à concentrer en elle les toujours mêmes caractéristiques — simplicité, pudeur, franchise et immense dévouement — toutes choses dont la gêne d'une vie humble, survenue après des jours meilleurs rehausse l'éclat et la force, valeurs ne demandant qu'à prendre de l'ampleur dans leur vraie sphère, celle du foyer qu'ils rempliraient de leur doux rayonnement, n'était-ce la méchanceté d'une destinée marâtre. Comme le dit Faguet, aussi, « la seule amour un peu longue dans ce livre, c'est l'amour française... c'est une forme de l'amour du pays, c'est une forme de la nostalgie » ⁵⁶³.

Rappelons-nous que, dans la mémoire affective de Loti, sa grande nostalgie, celle de « l'île », était cristallisée dans la vénération de quelques femmes.

4. Gracieuse.

Un critique a remarqué que la plupart des ouvrages écrits par Loti entre *Pêcheur d'Islande* et *Ramuntcho* étaient « des livres aux beaux titres pleins de promesse qu'ils ne tenaient pas » ⁵⁶⁴. Il est vrai que *Fantôme d'Orient*, *Le Livre de la Pitié et de la Mort* et la trilogie *Le Désert*, *La Galilée* et *Jérusalem* dégagent une impression de frustration créée par l'insatisfaction morale et religieux dont Loti souffrait tellement. « Cependant, l'auteur se transformait peu à peu et accumulait en lui ces ressources dont il trouverait quelque jour l'emploi. Son talent, sans rien perdre de sa souplesse et de son charme si pénétrant,

(563) FAGUET, p. 316-317.

(564) DOUMIC, *Etudes*, p. 146.

se faisait plus vigoureux, plus simple, plus humain, tel enfin qu'il nous apparaît dans cette noble idylle de *Ramuntcho*. Ce livre marque non le terme sans doute, mais une étape importante du développement de l'écrivain » ⁵⁶⁵. Parallèlement à cette évolution artistique s'est produite, à notre sens, une élévation de la conception de la femme Gaud, dans l'étude précédente, représentée comme destinée physiquement et moralement à l'amour et au mariage, n'hésite pas un seul instant à le reconnaître en se donnant intérieurement dès l'abord, avec une franchise d'abandon qui, pour être entourée d'élégance et de pudeur, n'en conserve pas moins une nuance de volupté caractéristique. Ce récit, c'est le poème de l'amour simple, naturel, « normal », menant à sa fin voulue dans le mariage et rehaussée dans sa frustration par la grande tragédie naturelle des éléments.

Examinons maintenant le caractère de Gracieuse dans *Ramuntcho*. Le portrait est moins détaillé que les précédents, l'auteur plus préoccupé des grands courants intérieurs qui l'animent. Tout d'abord il est évident que, comme dans le cas de Gaud, l'amour a tous ses droits normaux et naturels sur Gracieuse, et que c'est « le grand amour, le seul digne de ce nom, l'amour chaste » ⁵⁶⁶. Il est chaste parce que, de même qu'entre Jeanne et le Spahi, il naît d'une amitié d'enfants. « Ils avaient commencé de s'aimer depuis tantôt cinq années, *Ramuntcho* et Gracieuse, étant encore tout enfants. Et ces amours-là, quand par hasard l'éveil des sens les confirme... deviennent dans les jeunes têtes quelque chose de souverain et d'exclusif. Ils n'avaient d'ailleurs jamais songé à se dire cela entre eux, tant ils le savaient bien; jamais ils n'avaient parlé ensemble de l'avenir qui, cependant,

(565) Idem, *ibid.*

(566) Idem, *ibid.*, p. 159.

ne leur paraissait pas possible l'un sans l'autre » ⁵⁶⁷. Dans toute l'ardeur de sa jeunesse, en dansant le fandango par une soirée de fête villageoise, elle en arrive à lui faire, presque inconsciemment, l'aveu de son adoration, de son intention de le suivre partout, même aux Amériques, malgré sa mère, qui voit leurs rapports d'un mauvais œil; « si elle nous refusait, nous ferions ensemble n'importe quoi, tout ce que tu voudrais, car ce serait la seule chose pour laquelle je ne lui obéirais pas » ⁵⁶⁸. Comme les femmes précédentes, elle aussi, elle a une volonté, une obstination volontaire. Leur affection mutuelle ne fait que croître avec le printemps passé en fêtes et en parties de paume où le jeune contrebandier met en valeur sa souple adresse de maître. Gracieuse est en plein épanouissement; « elle était jolie, mais jolie ! Sa poitrine devenait plus ronde et sa taille plus mince, son allure gagnait chaque jour en souplesse élégante » ⁵⁶⁹. « Quant à ses yeux, Ramuntcho n'en connaissait de semblables à personne; il en adorait la tendresse franche et aussi l'interrogation anxieuse et profonde. Bien avant qu'il se fût fait homme et accessible aux duperies des sens, ces yeux-là s'étaient emparés de sa première petite âme d'enfant pour tout ce qu'elle avait de meilleur et de plus pur. Et voici maintenant qu'autour de tels yeux, la grande Transformeuse énigmatique et souveraine avait mis toute une beauté de chair qui appelait irrésistiblement sa chair à lui... » ⁵⁷⁰. Cet inévitable attraction des sens est pourtant chastement domptée. Aimant à s'attarder, par les crépuscules printaniers, sur le banc devant sa maison, elle permet à Ramuntcho de l'y rejoindre, même un jour d'été de lui donner leur premier baiser d'amants. « D'ailleurs, si l'enivre-

(567) *RA.*, p. 44.(568) *Ibid.*, p. 78.(569) *Ibid.*, p. 137.(570) *Ibid.*, p. 138.

ment qu'ils se donnaient ainsi était bien un peu trop charnel, il y avait entre eux cette tendresse absolue, infinie, unique, par laquelle toutes choses sont élevées et purifiées » ⁵⁷¹. Quoique grisée comme lui par la perspective d'un mariage rapproché qui serait rendu possible s'ils acceptaient l'offre d'un parent de Ramuntcho et allaient chercher fortune en Amérique, elle ne veut pas en profiter en faisant désertir Ramuntcho, naturalisé depuis peu sur ses instances. Enfin, elle voit partir son amant pour ses trois ans de service militaire avec un amour qui chaque jour s'élève et se purifie par la pitié. « Ce qui la ramenait sans cesse vers lui, c'était moins les sens, susceptibles chez elle d'être domptés, que de plus en plus la tendresse, la vraie, la profonde, celle qui résiste au temps et aux déceptions de la chair. Et cette tendresse-là, d'ailleurs s'augmentait encore de ce que Raymond était moins fortuné qu'elle-même, n'ayant pas eu de père... » ⁵⁷².

Cet amour entier et noble n'est pourtant pas le seul ressort de la vie de Gracieuse. Il y en a un autre, tout aussi important, que Loti signale bien au début du récit. Gracieuse apparaît pour la première fois « parmi ces nonnes embéguinées de noir », les Sœurs de Sainte-Marie-du-Rosaire, elle est « l'amie intime des sœurs, ses maîtresses, toujours en leur compagnie pour des chants, pour des neuvaines, ou des arrangements de fleurs blanches autour des statues de la Sainte-Vierge » ⁵⁷³. Dans une phrase suggestive, l'auteur révèle très succinctement le sens intérieur de cette entrée symbolique : « Gracieuse apportait à danser la même ardeur passionnée qu'elle mettait à prier devant les chapelles blanches » ⁵⁷⁴. Ramuntcho, sachant que les « souriantes et mystérieuses nonnes avaient

(571) *RA.*, p. 180.

(572) *Ibid.*, p. 192.

(573) *Ibid.*, p. 34.

(574) *Ibid.*, p. 80.

une fois cherché à attirer dans la paix de leurs maisons cette petite tête blonde, exaltée et volontaire, possédée d'un immense besoin d'aimer et d'être aimée », ⁵⁷⁵ lui demanda pourquoi elle aime tant la compagnie des sœurs. Elle répond qu'elle ne les aime pas individuellement; « mais que veux-tu, j'aime leurs cantiques, leurs maisons, tout... Je ne peux pas t'expliquer, moi... Son petit sourire, pour dire cela, fut tout de suite changé en une expression contemplative ou une expression d'*absence* que Raymond lui avait déjà souvent vue. Elle regardait attentivement devant elle où il n'y avait pourtant que la route sans promeneurs, que les arbres effeuillés, que la masse brune de l'écrasante montagne; mais on eût dit que Gracieuse était ravie en mélancolique extase par des choses aperçues au-delà... » ⁵⁷⁶. Ramuntcho est tellement inquiet de ces accès de mysticisme qu'il lui déclare sa peur que la vocation ne les sépare un jour. « Fixant sur lui le noir profond de ses yeux, elle répondit, un reproche très doux : — Voyons, c'est toi qui me parles ainsi après ce que nous avons dit ensemble... Si je venais à te perdre oui, alors, peut-être... pour sûr même... mais jusque là, oh ! non,... oh ! sois bien tranquille, mon Ramuntcho... ! » ⁵⁷⁷.

Cet aveu n'empêche pourtant pas l'élan religieux de sourdre dans l'âme de la jeune fille fervente, même de l'acheminer imperceptiblement vers une victoire sur son amour. « Durant ce mois de Mai, avec le petit groupe de nonnes noires... Gracieuse à toute heure se rendait à l'église... Et sitôt qu' [elle] entraînait là !.... — un calme particulier tout de suite se faisait dans son âme, un apaisement de tous ses désirs, un renoncement à toutes ses terrestres joies.

(575) *RA.*, p. 90.

(576) *Ibid.*, p. 92.

(577) *Ibid.*, p. 93.

Puis, quand elle s'était agenouillée, quand les premiers cantiques avaient pris leur vol sous la voûte aux sonorités infinies, cela devenait peu à peu une extase, un état visionnaire que traversaient de confuses apparitions blanches. ... Oh ! rester longuement, oublier toutes choses et se sentir pure, sanctifiée et immaculée sous ce regard... d'irrésistible appel, que laissait tomber du haut du tabernacle la Vierge sainte aux longs vêtements blancs... » ⁵⁷⁸. Les deux courants, amour et religion, semblent lutter pendant un certain temps pour la possession de son âme. Avec des passages sur son mysticisme, alternent des allusions à tout ce que signifie pour elle le baiser de Ramuntcho. Au sortir de l'office de la Vierge, « quand la nuit de printemps la réenveloppait de tiédeurs et de souffles de vie... dans l'attente du contact de Raymond... elle se sentait prête à défaillir, à s'affaisser comme une blessée au milieu des étranges compagnes qui la reconduisaient, des paisibles et spectrales nonnettes noires » ⁵⁷⁹. Quelquefois aussi elle allait méditer avec les sœurs. « Dans ses premiers rêves mystiques de petite fille — inspirés surtout par les rites pompeux du culte... c'étaient des images seulement qui lui apparaissaient.... Mais ces visions-là maintenant faisaient place à des idées : elle entrevoyait cette paix et ce suprême renoncement que donne la certitude d'une vie céleste ne devant jamais finir; elle concevait d'une façon plus haute que jadis la mélancolique joie d'abandonner tout pour n'être qu'une partie impersonnelle de cet ensemble de nonnes blanches....., qui des innombrables couvents de la terre font monter vers le ciel une immense et perpétuelle intercession pour les péchés du monde » ⁵⁸⁰. Cependant, dès que la nuit était tombée tout à fait,

(578) *RA.*, p. 168-170.

(579) *Ibid.*, p. 170.

(580) *Ibid.*, p. 179.

le cours de ses pensées redescendait chaque soir fatalement vers les choses enivrantes et mortelles. L'attente, la fiévreuse attente commençait de minute en minute plus impatiente » ⁵⁸¹. Pourtant son ardeur religieuse prend de plus en plus d'ascendant et semble en voie d'absorber l'amour terrestre parce que celui-ci s'épure, comme nous l'avons vu, par la pitié. Par exemple, pendant la procession de la Fête-Dieu, « Gracieuse, en tenant haut la bannière de la Vierge, devenait à cette heure une petite illuminée; elle se croyait en marche, comme après la mort, vers les célestes tabernacles. Et quand, par instants, le souvenir des lèvres de Raymond traversait son rêve, elle avait l'impression, au milieu de tout ce blanc, d'une souillure cuisante, bien que délicieuse » ⁵⁸².

Voilà enfin où en est l'évolution de son caractère au moment du départ de Ramuntcho pour le service. La séparation des amants est définitive « Un jour, un riche époux s'était présenté pour Gracieuse et celle-ci, au su de tout le village, l'avait obstinément refusé, malgré la volonté de Dolorès. Alors elles étaient subitement parties, toutes les deux sous prétexte de visite à des parents du Haut-Pays; mais le voyage s'était prolongé; un mystère de plus en plus singulier avait enveloppé cette absence — et tout à coup, le bruit s'était répandu que Gracieuse faisait son noviciat chez les Sœurs de Sainte-Marie-du-Rosaire dans un couvent de Gascogne où l'ancienne Bonne-Mère d'Etchézar était dame abbesse..... Personne n'avait su quelles pressions morales s'étaient exercées sur la petite aux cheveux d'or, ni comment les portes lumineuses de la vie avaient été fermées devant elle... » ⁵⁸³.

Rentré chez lui, son service terminé, et talonné par

(581) *RA.*, p. 179.

(582) *Ibid.*, p. 191-192.

(583) *Ibid.*, p. 223.

un amour qui n'a pas diminué pendant son absence, Ramuntcho décide de tenter l'enlèvement de sa fiancée d'autrefois. C'est alors que Loti nous donne une scène qui n'a pas de pareil dans toute son œuvre, tant elle est sobrement agencée, tant les forces qui s'y confrontent sont puissantes, tant la lutte est déchirante. Le contrebandier, accompagné du frère de Gracieuse, arrive au couvent, plein d'ardeur désespérée, prêt même à user de la violence pour ravir celle qui est toujours tout au monde pour lui, le but de son existence. Lui, il n'a pas changé. Mais elle, combien de chemin n'a-t-elle pas fait dans la voie du renoncement vers lequel son mysticisme l'entraînait avant leur séparation ! Tant et si bien que le désir impérieux du jeune homme s'apaise et s'éteint dans une subite et involontaire résignation provoquée par l'atmosphère de paix et de détachement où elle se meut. En face d'elle, dans « un silence plein de battements d'artères, plein de soubresauts d'âmes, plein de fièvres », il sent qu' « on ne sait quelle paix presque douce, un peu tombale aussi, enveloppe dès l'abord l'entrevue terrible » ⁵⁸⁴. « Sur lui, sans doute, agissent les mystérieuses puissances blanches qui sont ici dans l'air... les antiques symboles le dominent » ⁵⁸⁵. Elle, n'osant d'abord parler, dompte peu à peu son trouble. « Elle ne baisse plus les yeux devant lui ; mais c'est comme d'infiniment loin qu'elle le regarde, c'est comme de derrière d'infranchissables brumes blanches..... ; très doux pourtant, son regard indique qu'elle est comme absente, repartie pour de tranquilles et inaccessibles ailleurs..... Et c'est Raymond à la fin qui, plus dompté encore, baisse ses yeux ardents devant les yeux vierges » ⁵⁸⁶. Enfin, il fait un effort suprême pour secouer l'emprise de l'am-

(584) *RA.*, p. 327-328.(585) *Ibid.*, p. 330-331.(586) *Ibid.*, p. 333-334.

biance, pour séduire la jeune femme. Il lui annonce son départ prochain pour l'Amérique, tout en l'enveloppant d'un regard brûlant d'amour. Une minute d'indécision et puis c'est fini. « Enfin la sœur Marie-Angélique parle et parle à Ramuntcho lui-même. Vraiment on ne dirait plus que son cœur vient de se déchirer une suprême fois à l'annonce de ce départ, ni qu'elle vient de frémir de tout son corps sous ce regard d'amant... D'une voix qui, peu à peu s'affermi dans la douceur, elle dit des choses toutes simples, comme à un ami quelconque..... et c'est le contrebandier qui de nouveau baisse la tête, sentant bien que tout est fini, qu'elle est perdue pour jamais » ⁵⁸⁷. La lutte en elle n'est pas encore tout apaisée : « une angoisse encore humaine passe dans les yeux de la sœur Marie-Angélique..... elle prie, d'une voix changée, qu'on reste un instant de plus » ⁵⁸⁸. Mais ils s'en vont, leur violent projet échoué et abandonné. Sœur Marie-Angélique les ayant reconduits à la porte, donne « un baiser de religieux » à son frère et prend congé de Ramuntcho en ces termes : « Nous priions..... pour que la Sainte-Vierge vous protège dans votre long voyage » ⁵⁸⁹. « Oh ! elle est bien brisée aussi, celle qui va disparaître là-haut, dans les ténèbres de la petite montée ombreuse. Mais elle n'en demeure pas moins anesthésiée par de blanches vapeurs apaisantes et tout ce qu'elle souffre s'atténuera vite, sous une sorte de sommeil. Demain, elle reprendra, pour jusqu'à la mort, le cours de son existence étrangement simple : impersonnelle, livrée à une série de devoirs quotidiens qui jamais ne changent, absorbée dans une réunion de créatures presque neutres qui ont tout abdiqué.

(587) *RA.*, p. 339.

(588) *Ibid.*, p. 340.

(589) *Ibid.*, p. 346.

elle pourra marcher les yeux levés vers le doux mirage céleste..... » ⁵⁹⁰.

Le portrait de Gracieuse est le chef-d'œuvre de la sensibilité de Loti, restée nous l'avons vu, foncièrement chrétienne. Une partie du caractère contient en puissance les mêmes valeurs, les mêmes qualités que celui de Gaud — le dévouement sous forme d'une douce obstination, l'attachement aux traditions, aux coutumes du pays, la possibilité d'un plein épanouissement de sa nature dans le mariage et dans le foyer. Cependant, non seulement elle a toutes ces valeurs morales naturelles, mais il s'y ajoute chez elle un dernier degré de perfection, le renoncement au développement de ces valeurs pour se concentrer plus haut, dans la vie religieuse. Il est intéressant de considérer un instant l'élan grâce auquel Loti put entreprendre la création de cette figure de femme. L'on sait qu'en 1894, se sentant sur l'autre versant de la vie, et cherchant toujours la clef de l'énigme qu'étaient pour lui ses vingt-cinq années de vie sentimentale, ce nostalgique de la foi fit un pèlerinage en Terre Sainte. Or, quelque difficulté qu'il ait trouvée à ressaisir les convictions de son enfance, quelque déçu qu'ait été l'orgueilleux qui espérait, au Gethsémani, un miracle particulier à son intention, il est indiscutable que ce voyage eut sur sa sensibilité une influence profonde car il remua au fond de son cœur les restes d'une foi non encore éteinte. Ailleurs, en Islam, dans l'Inde, il lui fut impossible d'envisager une suprême sagesse autre que celle dont il avait perdu la persuasion intellectuelle, mais dont toutes ses fibres restaient imprégnées. Notons la fin de la trilogie sur la recherche du Christ en Terre Sainte : « Le Christ, oh ! quoique les hommes fassent et disent, il demeure bien l'inexplicable et l'unique. Dès que

(590) *Ibid.*, p. 347.

sa croix paraît, dès que son nom est prononcé, tout s'apaise et change, les rancunes se fondent et on entrevoit les renoncements qui purifient; devant le moindre crucifix de bois, les cœurs hautains et durs se souviennent, s'humilient et conçoivent la pitié. Il est l'évocateur des incomparables rêves et le magicien des éternels revoirs. Il est le maître des consolations inespérées et le prince des pardons infinis » ⁵⁹¹.

Loti faisait assez souvent allusion aux consolations et aux pardons de la religion; mais le point frappant du passage cité est une phrase — « on entrevoit les renoncements qui purifient » — qui contient le germe du caractère de Gracieuse. Ce germe a trouvé un sol fertile dans la vénération de la tradition chez Loti, penchant si persistant et d'une forte tendance religieuse, accrue par les expériences en Terre Sainte, surtout au Saint Sépulcre. Ce qui frappait le plus l'auteur, c'était la sagesse de ceux qui ont conservé les croyances séculaires, l'inefficacité de toute autre source de calme intérieur. Peu importe, pour notre argument, qu'il ait traité la foi de « rêve » et de « douce illusion », il a reconnu en elle le seul vrai remède aux maux humains; la seule valeur universelle contenant et garantissant toutes les autres. « Dans la chapelle imprégnée de larmes », écrit-il au Saint Sépulcre, « où l'air est comme doucement alourdi par les prières des siècles, je repasse en moi-même ces choses déjà cent fois pensées..... Mais pour adorer sans comprendre, comme ces simples qui viennent ici, — et qui sont les sages, les logiques de ce monde — il faut sans doute une intuition et un élan du cœur qu'ils ont encore et que je n'ai plus » ⁵⁹².

Ramuntcho est serti de passages exprimant ce sentiment de la tradition et le développant par rapport

(591) *Jérusalem*, p. 220-221.

(592) *Ibid.*, p. 218.

à la vieille race basque, « une race antique, dédaigneuse de tout ce qui change » ⁵⁹³, où la tradition se double et se conserve dans la continuité religieuse, où les valeurs sont quand même menacées par le modernisme incrédule à mesure que la lente désagrégation se produit. Voici les réflexions de l'auteur sur la Messe dans le village basque : « Faire les mêmes choses que depuis des âges sans nombre ont faites les ancêtres et redire aveuglément les mêmes paroles de foi, est une suprême sagesse, une suprême force. Pour tous ces croyants qui chantaient-là, il se dégageait de ce cérémonial immuable de la Messe une sorte de paix, une confuse mais douce résignation aux anéantissements prochains. Vivants de l'heure présente, ils perdaient un peu de leur personnalité éphémère pour se rattacher mieux aux morts couchés sous les dalles et les continuer plus exactement, ne former, avec eux et leurs descendants à venir, qu'un de ces ensembles résistants et de durée presque indéfinie qu'on appelle une *race* » ⁵⁹⁴. Pour Loti, le clocher du village, un des « vieux symboles consolateurs » ⁵⁹⁵ lance son appel « avec une telle voix d'apaisement et de caresse : Viens, viens, laisse-toi bercer comme tes ancêtres, pauvre désolé, laisse-toi reprendre au doux leurre, qui fera couler tes larmes sans amertume et qui t'aidera à mourir » ⁵⁹⁶. En face des jeunes contrebandiers en route vers l'attentat final au couvent, « à tous les carrefours des chemins, de vieilles croix de granit se lèvent, comme en signal d'alarme, pour leur crier gare; de vieilles croix avec cette inscription sublimement simple, qui est ici comme la devise de toute une race : *O crux, ave, spes unica !* » ⁵⁹⁷. Notons, entre

(593) *RA.*, p. 320.(594) *Ibid.*, p. 35.(595) *Ibid.*, p. 40.(596) *Ibid.*, p. 251.

parenthèses que c'est là aussi l'en-tête du dernier chapitre de *Jérusalem*. Comme le dit Doumic, « dans cet esprit des vieux âges, où M. Loti personnifie la force de la tradition, une vertu réside contre laquelle viennent se briser nos caprices individuels. Tel est aussi le sens de la scène qui termine le roman » ⁵⁹⁸.

Gracieuse est donc la cristallisation d'une série de sentiments connexes; elle est le résultat du sentiment de la tradition, de la nostalgie religieuse de l'auteur et de son mépris du « progrès » destructeur non seulement de la tradition mais de la forme la plus précieuse de celle-ci, la religion. Traitant d'un peuple profondément catholique, il a poussé l'évolution du caractère jusqu'à la limite logique, jusqu'au plus haut point de la vie religieuse, le renoncement au monde pour mieux poursuivre les valeurs éternelles.

Maintenant, si l'on pose la question : pourquoi Loti at-il conçu cette cristallisation dans le personnage d'une femme, pourquoi est-ce à la femme qu'il attribue toujours le rôle de conservateur de la vraie civilisation traditionnelle, basée sur la famille et la religion, la réponse s'offre immédiatement. Dans les livres que nous venons d'étudier, le héros est invariablement porté au scepticisme, soit directement en matière religieuse, soit d'une façon plus vague, plus générale, sous forme d'aspirations vers un « ailleurs » qui lui ronge le cœur et trouble la vie. Le spahi, quels que soient ses regrets du village cévenol, se laisse charmer par la morne splendeur des brûlants horizons sénégalais. Yann s'est voué tout entier à la mer : « à bord, au large, moi, le temps ne me dure pas, jamais ! » ⁵⁹⁹. Même la mort qui l'y guette, il paraît l'envisager avec un fatalisme résigné : « Moi..... un de ces jours, oui, je ferai mes noces..... mais avec

(597) *Ibid.*, p. 325.

(598) Doumic, *Études*, p. 164.

(599) *PI.*, p. 302.

aucune des filles du pays; non, moi, ce sera avec la mer, et je vous invite tous ici, tant que vous êtes, au bal que je donnerai... » ⁶⁰⁰. Il tient des propos sceptiques car, « dans son idée à lui, la mort finissait tout... Il lui arrivait bien, par respect, de s'associer à ces prières qu'on dit en famille pour les défunts; mais il ne croyait à aucune survivance des âmes..... ce qui n'empêchait pas une vague appréhension des fantômes, une vague frayeur des cimetières, une confiance extrême dans les saints et les images qui protègent, ni surtout une vénération innée pour la terre bénite qui entoure les églises » ⁶⁰¹. La courte existence du jeune matelot Jean Berny est troublée par les mêmes souffles. L'échappée bleue du large vu de sa maison, lui parle de « contrées mornes et lumineuses, de villes orientales, de plages inconnues et vaguement d'amour » ⁶⁰². Incurablement rêveur, il se fait matelot envers et contre tous et malgré un grand attachement au foyer de son enfance. Quant à « l'après, l'au delà, il n'y croyait guère, devenu matelot sous ce rapport comme sous tant d'autres; ils sont rarement des athées, les matelots; ils prient, ils font des vœux à la Vierge et aux Saintes, mais par une puérile inconséquence, ils ne croient presque jamais à la persistance de leur âme propre » ⁶⁰³. De même, Ramuntcho est « un mélange de deux races très différentes et de deux êtres que séparait l'un de l'autre, si l'on peut dire, un abîme de plusieurs générations... En lui le chaos des choses *autres*, des *ailleurs* lumineux, des splendeurs ou des épouvantes étrangères à sa propre vie s'agitait confusément, cherchant à se démêler... » ⁶⁰⁴. En matière de religion, toujours la

(600) *PI.*, p. 13.

(601) *Ibid.*, p. 193-194.

(602) *MA.*, p. 12.

(603) *Ibid.*, p. 192.

même attitude. « Sous le grand ciel des nuits, sa foi de petit basque a commencé de faiblir. Son âme n'est plus assez simple pour admettre aveuglément les dogmes et les observances » ⁶⁰⁵.

Or, pour qui connaît Loti, d'après ses ouvrages littéraires, il est de toute évidence que ses héros, c'est lui-même; c'est-à-dire qu'il leur a prêté sa propre façon de sentir, ses propres inquiétudes, ses propres doutes. Quels qu'aient été ses modèles vivants, leurs portraits ressemblent plus au Loti de quinze à trente ans qu'aux originaux. Ceci nous permet donc de faire l'application directe de la théorie des attitudes affectives et de dire que, non seulement, dans la création littéraire, il a donné une sorte d'extension à lui-même, mais que dans les personnages des femmes il a concentré le rôle inverse et les qualités opposées aux siennes, parce que c'était sa plus profonde et sa plus noble impression de celles qui l'avaient élevé. Tout ce qui était stabilité, tradition, foi, persévérance, ardeur, courage, tout enfin qui était opposé à ses rêves de vagabondage dans les ailleurs si attirants, il l'a connu chez les femmes de sa famille représentant toute la civilisation qui se résumait pour Loti dans le mot « l'île », civilisation campagnarde, honnête, fidèle aux traditions, croyante. Sa propre vie de marin, ses expériences de l'ultime désillusion des ailleurs, son « culte qui tient du ressouvenir pour tout ce qui est le passé » ⁶⁰⁶, tout cela finit par orienter de plus en plus les élans de son cœur vers cette époque de félicité unique dans sa vie, son enfance. Voilà donc pourquoi nous retrouvons dans les livres plus proprement romanesques la même image de jeune femme dans laquelle il a mis toutes les valeurs auxquelles sa sensibilité tenait tant. Il avait au fond

(604) *RA.*, p. 6-7.

(605) *Ibid.*, p. 129.

(606) *AD.*, p. 21.

de sa mémoire affective une sorte de moule prêt à donner sa forme particulière à la coulée de la matière littéraire.

Le résultat est empreint de nuances variant avec l'âge de la femme créée, car l'auteur avait connu les mêmes qualités dans toute une série de personnes différentes. Sa sœur Marie en était pour lui l'expression « jeune fille fiancée », elle résumait sous une forme tangible ce qu'il devinait avoir été la jeunesse de sa mère, de ses tantes et en général, de toutes les représentantes plus âgées des traditions de la famille oléronnaise. C'est pourquoi il nous est possible de voir Marie Viaud au travers des portraits de jeunes femmes que nous venons d'analyser.

5. Judith Renaudin.

Comme pour fournir une preuve du rapport entre sa conception de la femme planant si haut sur ses aspirations religieuses et sur les reviviscences de sa mémoire affective, Loti a renforcé la trame de pensée développée dans *Ramuntcho* en écrivant une pièce de théâtre dont l'héroïne est une de ses ancêtres.

Dans ses souvenirs d'enfance, il raconte sa façon d'aller chez sa grand'mère maternelle, « toujours austère et droite dans sa robe noire, ainsi précisément que l'on est convenu de représenter les vieilles dames huguenotes »⁶⁰⁷, pour admirer plusieurs trésors familiaux conservés dans son placard. « Il y avait surtout, dans un carton, une liasse de lettres sur parchemin, timbrées de Leyde ou d'Amsterdam de 1702

(607) *Enf.*, p. 140.

à 1710 et portant de longs cachets de cire dont le chiffre était surmonté d'une couronne de comte. Lettres d'aïeux huguenots qui, à la révocation de l'Édit de Nantes avaient quitté leurs terres, leurs amis, leur patrie, tout au monde, pour ne pas abjurer..... Ils contaient leurs affaires, sans un murmure jamais, avec une résignation évangélique..... ils étaient obligés de s'occuper de commerce pour vivre là-bas; et ils espéraient, disaient-ils, avec l'aide de Dieu, avoir toujours du pain pour leurs enfants » ⁶⁰⁸. Se servant de ces lettres qui « fascinaient *son* enfance huguenote » ⁶⁰⁹, il créa un caractère de femme contenant son idéal de la féminité huguenote, une concentration des qualités observées et devinées chez les gardiennes de son berceau.

Avant d'en aborder l'étude, il serait intéressant de se faire une idée de la réalité dont l'auteur s'est inspiré, pour pouvoir ensuite faire la part de l'idéalisation dans le portrait achevé. Vaux de Folleiller, après avoir consulté les archives de la famille Viaud (donc sans doute les lettres originales), les archives de la Charente-Inférieure, de Rochefort et de plusieurs communes d'Oléron, a raconté, succinctement, l'histoire de la famille Renaudin à l'époque de l'exil, avec de curieux commentaires au sujet de Judith. « Pas romanesque pour un liard, cette jeune fille. Sérieuse, économe, appliquée aux affaires, elle en écrit de façon experte, mais à l'occasion, s'excuse de le faire : « Ce n'est pas, dit-elle à son père, l'envie d'avoir du bien qui me fait parler; plust à Dieu ne posséder jamais d'autre bien que celui de vous embracer..... ». Elle ne témoigne à l'égard de ses parents, d'aucun esprit d'indépendance. Mais elle est capable d'initiative et se débrouille toute seule. Pour mieux apprendre la

(608) *Ibid.*, p. 139.

(609) *Judith Renaudin*, drame en 4 actes, préface, p. 11.

langue hollandaise, elle s'en va passer six mois à la campagne, payant une pension d'un écu par semaine — ce qui lui paraît un peu cher. Lors de son retour à la ville, elle est demandée en mariage. Le candidat est un compatriote..... Samuel Robert est « un homme assez fait » de vingt-huit à trente ans; ses voisins en font grand cas; on le dit de bonne famille et ayant passablement de bien. La demande est transmise à Saint-Pierre d'Oléron. Judith, après son oncle, énumère les qualités du jeune homme, mais d'un air aussi détaché que si le parti n'était pas pour elle. Sans doute un brin d'enthousiasme eût-il paru de mauvais ton. « M. Robert, dit-elle, marque avoir de très bonnes inclinations..... Le rapport avantageux que Mlle Pelon m'en a fait, joint à l'estime que mon oncle et ma tante, aussy que mon frère, ont pour luy, m'oblige à le regarder comme une personne qui ne me seret pas tout à fait indifférente, si vous approuviés la chose. Je n'ay pourtant pas voulu luy donner aucune parolle sans vous en demender la permission, m'estant faite une loy inviolable de n'avoir jamais de volonté que la vôtre. Ainsy, mon cher père, si vous y aportés la moindre difficulté, je vous proteste que je n'y penseray non plus que sy on ne me l'avait jamais proposé. J'attendrai donc vostre response avant que de rien entreprendre..... » De son côté, le père du prétendant s'en va faire sa requête au père de Judith et puis l'invite en son pays de Saint-Fort, où il le présentera à ses soixante neveux et nièces, « tous d'honnêtes gens et bons marchands ». L'approbation paternelle ne tarda guère. La noce fut célébrée à Amsterdam, le mardi 11 avril 1702; Judith s'était payée sa robe de mariage mais son oncle et sa tante avaient pris à leur charge tous les autres frais; ils traitèrent leur nièce comme leur propre fille. Le ménage aussitôt de s'installer à Leyde. La jeune

femme s'y accoutuma aisément, satisfaite de voir comme son mari était estimé de « tout ce qu'il y a d'honnêtes gens et des meilleurs bourgeois de cette ville ». Tout de suite elle l'aida dans son commerce : la même lettre où elle narre à son père son mariage, indique le prix des vins et propose une affaire. Pendant deux ans, elle craignit de ne point avoir d'enfants; puis deux garçons lui vinrent, « gros et gras..... » Partagée entre le négoce, l'éducation des enfants, les réunions de famille, les visites aux autres membres de la colonie saintongaise, la vie des Renaudin en Hollande s'écoulait ainsi, paisible et modeste, calme comme les calmes horizons du pays adoptif » ⁶¹⁰.

Cette description ne traite que de la vie de Judith en exil, mais il est aisé d'y reconnaître les traits que Loti admirait chez les femmes oléronnaises, cette force de caractère, ce contrôle de soi, cette obstination et ce dévouement à la famille. Passons donc au drame pour analyser la création littéraire dont ces traits lui ont fourni la base. Dès sa première entrée en scène, Judith donne une impression de simplicité, de bonté et de charité chrétiennes. Notons les directions scéniques à cet endroit : « Judith apparaît sur le seuil. Robe de laine grise, élégante et très simple. Cheveux disposés en boucles retombantes. Elle apporte différents petits paquets de linge blanc, et derrière elle, une servante en grande coiffe blanche tient sur un plateau des fioles de remèdes. Tous les mendiants et les estropiés qui attendaient sur les bancs de pierre se lèvent et l'entourent..... Judith distribue aux pauvres attroupés sur le seuil les paquets de linge..... Puis elle se dispose à laver, avec le contenu d'une fiole, une plaie au bras qu'un mendiant lui présente » ⁶¹¹. « La demoiselle Judith », dit un

(610) Vaux de Folleiller, article dans la *Revue Hebdo.*, p. 605-607.

(611) *JR.*, p. 6.

homme du peuple à la lecture de l'édit contre les protestants, « eh ! bien, ce sera notre Providence à tous que nous perdrons si elle nous quitte, celle-là, par exemple » ⁶¹². Cette impression est rehaussée par la démarche insolente du capitaine des dragons chargé de promulguer l'édit. Cédant aux instances d'un camarade, sous prétexte de faire soigner une blessure, il se permet de baiser à la main la jeune fille d'une façon un peu trop cavalière, ce qui lui vaut les reproches du père et le remords d'une conscience foncièrement honnête.

L'auteur porte ensuite l'accent sur la force d'âme et sur la ferveur des convictions religieuses chez Judith. Avertie par son père qu'une fois en exil, elle aura charge d'âme avec son cousin Daniel, à la foi tiède, à qui elle a refusé sa main, elle affirme : « Daniel ne faiblira pas, mon père, je m'en porte garante..... Dans l'exil, où je suis certaine qu'il nous suivra, je saurai bien l'entraîner, je veillerai sur lui comme une sœur..... » ⁶¹³. Pourtant, elle n'est pas sans une certaine faiblesse féminine, une nuance de romanesque qui vient adoucir son âme hautaine et inflexible. En refusant sa main à Daniel, elle avoue : « mais je suis une irrésolue, moi aussi, vois-tu, — non point, Dieu merci, pour les choses qui touchent notre foi et notre céleste espérance, mais pour les choses de la terre..... je te le demande, laisse-moi réfléchir encore... » ⁶¹⁴. La perspective de l'exil lui cause des frissons, malgré son courage. » « Plus le moment approche, plus cette Hollande m'épouvante et me glace..... Ah ! que m'importe à moi de travailler..... Tout ce qu'on voudra... Fille du peuple et pauvre, je le deviendrai, s'il le faut..... Mais ne plus

(612) *JR.*, p. 4.

(613) *Ibid.*, p. 19.

(614) *Ibid.*, p. 14.

les voir, eux qui viennent de rentrer là [sa famille]... me brise le cœur... Et puis, tout ce qui est ici m'est cher, cette maison de mon enfance, ce vieux jardin, ces arbres..... » ⁶¹⁵. Cette faiblesse est néanmoins aisément domptée chez elle. Son cousin, s'apercevant de son influence sur le capitaine des dragons, Raymond, et la sentant changée depuis qu'elle le connaît, l'accuse de l'aimer. Alors, toute la puissance de son âme d'exaltée repousse l'insinuation, comme une souillure : « Ne pas savoir pardonner, tu te rappelles bien, est le défaut de mon âme hautaine..... Moi, occupée de lui, qui était là..... Oh ! tu me méconnaissais et tu m'outrages..... Va, ce soir, va-t-en. Mais demain, quand j'aurai prié, quand, auprès de notre Dieu, je me serai longuement humiliée, reviens causer avec moi.....oh ! tu te trompes, j'ai fait abnégation de tout dans la prière, contre les pièges de Satan je me sens bien armée... et je suis encore l'exaltée et la petite voyante d'autrefois, celle que dans notre enfance, tu appelais la Prophétesse... Je te ramènerai vers le Seigneur..... » ⁶¹⁶.

Raymond, tombé sous le charme de cette jeune femme dès le premier jour et amoureux d'elle, s'informe auprès du curé, de la possibilité de la convertir et de l'épouser ensuite. « Mais elle, justement », répond le curé, « ...je l'ai entendue au milieu des siens parler comme une illuminée. Il semblait que son hérésie fût sanctifiée par l'ardeur de sa foi et j'ai vu son regard rayonner comme celui des jeunes martyres. Non seulement elle n'abjurerait jamais, jamais, vous entendez, mais de plus elle se refuserait toujours à épouser un catholique » ⁶¹⁷.

Enfin, quand, dans une dernière tentative désespérée pour sauver les siens des dragonnades, Judith se

(615) *JR.*, p. 30-31.

(616) *Ibid.*, p. 41-42.

(617) *Ibid.*, p. 54-55.

présente seule chez le capitaine, c'est une double lutte qui s'engage; d'une part entre le devoir du soldat et la volonté de la protestante; d'autre part, entre cette volonté de convaincre et l'affection pour lui née d'une intuition de la noblesse cachée sous le rude extérieur d'officier, affection accrue de l'estime provoquée par sa détermination ferme mais courtoise d'exécuter les ordres royaux. Le long de cette puissante scène, Judith, ayant écarté la première tentation des aveux brûlants de Raymond, se conduit en prophétesse; « Dites-vous bien que vous n'avez plus dans Oléron qu'un petit groupe en constante prière qui, jusqu'au martyre, demeurera fidèle à sa foi..... » ⁶¹⁸. Elle soutient contre les objections du catholique ses croyances ardentes : « C'est la vraie foi chrétienne pour laquelle je suis prête à mourir..... C'est la foi des premiers siècles, celle qu'avaient les apôtres et les martyrs. Nous la puisons toute pure et toute simple à la source même..... » ⁶¹⁹. Elle finit même par lui donner sa propre Bible et le laisse absorbé dans la lecture des évangiles de pardon que méconnaissent et oublient les hommes qui *le font agir* » ⁶²⁰.

Telle est son emprise sur lui qu'il décide tout à coup non seulement de laisser partir en exil la famille Renaudin, mais de se convertir et de les y accompagner, dans l'espoir de s'unir à Judith. Elle, troublée, ne cède à cette proposition qu'à la pensée du sacrifice qu'il va faire pour elle : « il va tout quitter, son grade dans l'armée du roi, ses terres du Quercy, sa patrie; volontairement il se fait proscrit et pauvre...; dans ce pays inconnu, il faudra qu'il travaille, qu'il fasse quelque métier dur ou vil pour gagner le pain du jour. Il le sait et il consent à tout dans la seule

(618) *JR.*, p. 69.

(619) *Ibid.*, p. 75.

(620) *Ibid.*, p. 79.

espérance de partager... cette misère... » ⁶²¹. Enfin elle avoue que, « l'exil, s'il le partage, *lui* apparaît moins sombre » ⁶²². De sorte qu'elle part pour la Hollande dans l'accomplissement d'un double triomphe — elle a converti son amant et elle a raffermi la foi chancelante de Daniel, qui proclame, au moment du départ : « Sois rassurée, ma chère Judith..... Tu as bien brisé mon cœur terrestre, mais tu m'as rendu ma foi et je te bénis... Donc n'aie pas peur, je pars toujours avec vous » ⁶²³.

Pour Loti, protestant, la force de caractère d'une Judith dépasse celle d'une Gracieuse, chez laquelle elle lui semble plutôt passive. Gracieuse est pour lui comme entraînée par un magnétisme irrésistible dans sa voie exaltée. En plein milieu des descriptions du renoncement de la catholique, il est des nuances d'expression qui trahissent le protestant manquant de sympathie, dans son for intérieur, pour la conception catholique de l'abnégation. Rien qu'à considérer les épithètes dans la scène du couvent, ceci est évident : par exemple « suaire blanc », « ouates blanches », « petit sépulcre aux murailles blanches », autant d'expressions qui visent à donner l'impression purement négative du sacrifice et à offusquer le côté positif. Loti était beaucoup trop Ramuntcho pour ne pas ressentir une certaine amertume de désillusion devant cet abandon, malgré ses louanges de la sagesse de ceux qui fondent ainsi leur personnalité dans la religion. Combien plus lui est sympathique cette Judith qui attire deux hommes dans l'orbite de sa foi ardente, qui s'en va jouer le rôle de protectrice auprès de l'un, de centre du foyer auprès de l'autre et d'inspiration constante auprès des deux. Notons que Raymond dé-

(621) *JR.*, p. 95.

(622) *Ibid.*, p. 96.

(623) *Ibid.*, p. 98.

sire Judith surtout en tant que source et raison d'être d'une vie familiale qu'il n'a pas connue, n'ayant pas eu de mère et vivant depuis dix ans dans des camps avec des soldats ⁶²⁴. « Mon château nous attend », lui dit-il, tout au bord de la Corrèze, sur une colline, au milieu de grands bois..... Oh ! jamais avant vous, sans vous, jamais je n'aurais entrevu cette possibilité d'habiter quelque part, paisible et fixé jusqu'à ma fin, comme ces hommes sages qui ne quittent point leur maison natale » ⁶²⁵. A plus forte raison, une fois converti par elle, sera-t-il sous son influence dans l'aventure commune de l'exil. Notons aussi que toute cette fin du drame est fictive, est une pure invention de Loti. Il est donc certain que cette partie contient encore plus que la partie réelle les aspirations de l'auteur et nos remarques sur le caractère de Raymond suffisent pour indiquer que nous avons ici, encore une fois, affaire à une incarnation d'un aspect de Loti lui-même.

La signification du portrait de Judith sera évidente à qui aura suivi nos arguments basés sur la mémoire affective de l'auteur. Cette jeune femme est l'idéalisation — car il a beaucoup arrondi, adouci, raffiné les traits de son modèle un peu raide et anguleux — de ce que Loti aimait et vénérail le plus au monde, la personnalité de la femme huguenote et oléronnaise. A l'esquisse trouvée dans les lettres de Hollande, il a ajouté son observation, son intuition des caractères de la chère pléiade, couveuse de ses premières années, il y a insufflé la chaleur d'une adoration de petit être bercé par tant de tendresses féminines et le résultat vibre de toutes ses aspirations et de son idéalisme romantique. La pièce entière respire la sainteté de la vie familiale évoluant dans une atmosphère

(624) *JR.*, p. 72.

(625) *Ibid.*, p. 73.

patriarcale autour de la vieille aïeule et soutenue par le zèle de Judith. Les serviteurs sont déférents et dévoués à leurs maîtres, ceux-ci sont conscients de leurs devoirs envers leurs dépendants et aussi de leur dignité personnelle. Là-dessus plane l'atmosphère particulière des réunions de famille où la lecture de la Bible réunit et inspire à tous, maîtres et domestiques, des sentiments de charité et de rectitude chrétiennes. C'est, en somme, un tableau vivant de tout le charme de l'« île » qui avait donné une saveur si unique et si délicieuse à l'enfance de l'auteur, comme à ses souvenirs.

Jeanne, Gaud et Madeleine expriment le côté purement naturel de la conception de la femme chez Loti, elles sont toutes en simplicité, dévouement, doux abandon, en valeurs féminines cherchant à s'épanouir dans le mariage, dans la famille. Gracieuse représente la sublimation de ces valeurs sous la poussée d'une exaltation religieuse. Mais, chez Judith, les deux aspects sont fondus en un seul, fusion rendue possible du fait que le souvenir de Marie Viaud, de son influence sur lui, en fournissait à l'auteur un remarquable exemple.

Cette série de caractères calqués sur le souvenir affectif de sa sœur exprime toute une gamme de valeurs et qualités qui néanmoins restent plutôt potentielles que réalisées. Examinons donc le traitement des épouses et des mères, où elles sont mises à des épreuves plus sévères et où elles révèlent toute leur force en même temps que leur profond enracinement dans l'imagination de Loti.

SECTION B. — EPOUSES, MÈRES, GRAND'MÈRES.

E. Marie Keremenen.

Dans l'étude de cette série, il sera plus utile, nous semble-t-il, de procéder par catégories d'âge, en passant de la jeune épouse à l'aïeule, ce qui permettra de mieux tracer les traits communs et d'apprécier les nuances différentes et l'évolution que l'auteur leur attribue.

La plus jeune des épouses dans l'œuvre (à part Gaud, que la courte durée de sa vie conjugale range plutôt parmi les fiancées) est Marie Keremenen, la femme d'« Yves ». Loti, l'officier qui s'était chargé de veiller sur son « frère » mauvais sujet, s'intéressa tout particulièrement à celle qui pourrait avoir une influence encore plus grande que la sienne dans la grande tâche de mater le forban. Mais sa rencontre avec elle calma toute appréhension à ce sujet : « C'était une jeune femme d'environ vingt ans, qui portait le costume de Toulven, en Basse-Bretagne. Ses beaux yeux noirs regardaient clair et franc. Sans être absolument jolie, elle était presque charmante avec son corsage de drap brodé, sa coiffe blanche à grandes ailes et sa large collerette rappelant les fraises à la Médicis. Il y avait en elle quelque chose de candide et d'honnête qu'on aimait à regarder » ⁶²⁶.

Un fils leur naquit et Loti assista en parrain aux fêtes de baptême. Deux incidents présagèrent la période de souffrances attendant Marie. « En quelques jours », observa Loti, « sa jeunesse s'était envolée, elle était pâle et maigre. Yves la regarda avec un air

(626) *FY.*, p. 160.

de surprise déçue qu'elle put voir, puis, comprenant que c'était mal, il alla l'embrasser avec affection, un peu en grand seigneur. Moi, j'augurais de tristes choses de cette entrevue de désenchantement » ⁶²⁷. Ensuite, en plein milieu des réjouissances, Yves, à propos de rien, s'avisa de retourner à bord et fit à la maison une scène affreuse : « cela risquait de devenir tout à fait odieux et pitoyable, quand on entendit Marie qui pleurait; c'étaient ses premières larmes de femme, des larmes pressées, amères, présages, sans doute, de beaucoup d'autres, des sanglots qui étaient lugubres..... Alors Yves fut vaincu, et s'approcha lentement pour l'embrasser... » ⁶²⁸.

Ces présages ne furent malheureusement pas démentis, quand, plus tard, le jeune ménage s'installa à Brest pendant que le bâtiment d'Yves stationnait dans le port. Pendant un certain temps, Marie mena une vie de damnée, torturée par l'ivrognerie d'Yves, exilée dans un triste quartier de la ville grise et pluvieuse, témoin des scènes de la plus ignoble saoulerie et de la pire dégradation. Seules quelques citations assez longues nous permettront de faire ressortir l'horreur de cette vie et par conséquent le courage de Marie devant de tels supplices. « Elle était là, à ce coin de rue, Marie Kermadec, rôdant dans l'obscurité comme une mauvaise femme. Yves rentrerait-il ?... Où était-il, où avait-il passé la nuit ? dans quel bouge ?... D'autres femmes attendaient aussi. Une passa avec son mari, un quartier-maître comme Yves; il sortait ivre du cabaret qu'on venait d'ouvrir, fit quelques pas, puis tomba lourdement à terre, avec un bruit lugubre de sa tête contre le granit dur » ⁶²⁹. « Un autre passa; il battait sa femme, celui-ci, il ne voulait pas se laisser

(627) *FY.*, p. 186.

(628) *Ibid.*, p. 190.

(629) *Ibid.*, p. 200.

ramener et c'était horrible. Marie poussa un cri en entendant le bruit creux d'un coup de poing frappé dans une poitrine; et puis elle se cacha la figure, n'y pouvant rien. Non ! Yves n'en était jamais arrivé là, lui. Mais est-ce que cela viendrait ? est-ce qu'il faudrait aussi, un de ces jours, descendre jusqu'à cette dernière misère ? » ⁶³⁰. A la fin, Yves parut et passa à côté de sa femme, faisant mine de ne pas l'avoir vue. « Elle le suivit de loin, se dissimulant le long des murs de l'escalier, se faisant petite humble. Heureusement qu'il n'était pas jour encore, et sans doute les voisins ne seraient pas levés pour être témoins de cette honte. Elle entra après lui dans leur chambre... Pas de feu, un air de misère qui prenait au cœur. La chandelle allumée, Marie vit qu'Yves avait encore tout déchiré ses vêtements neufs, qu'elle avait une première fois raccommodés avec tant de soin... Il allait et venait, tournant comme une bête enfermée, dérangeant, chavirant brusquement les choses qu'elle avait rangées, les morceaux de pain qu'elle avait économisés. Elle, ayant recouché leur enfant dans son berceau..., faisait semblant de s'occuper des choses de leur ménage. Il fallait avoir un air naturel dans ces cas-là; autrement, si on semblait trop s'occuper de lui il s'exaspérait tout à coup... et il voulait repartir. Et quand une fois il avait dit : « Eh, bien, je m'en vais... » il s'en allait avec un entêtement de brute; il n'y avait ni force, ni prières, ni larmes capables de le retenir » ⁶³¹. « Ce matin-là, quand il fut sept heures, Yves, un peu dégrisé..... sortit et prit le chemin de l'arsenal. Alors Marie s'assit, brisée, anéantie, auprès du berceau où leur fils venait de se rendormir... Encore un jour ! — Dans la rue, on entendait ce bruit caractéristique des bas

(630) *FY.*, p. 201.(631) *Ibid.*, p. 202-204.

quartiers de Brest aux heures d'embauchée : des milliers de sabots de bois martelant les pavés de granit dur. Les ouvriers rentraient dans le port de guerre, s'arrêtant en chemin pour boire encore de l'eau-de-vie... Marie restait là, immobile. Encore un jour qu'il faudrait passer sans feu, avec la mort dans le cœur, à regarder tomber la pluie et attendre... la tombée de la nuit...; s'il tardait à paraître, peu à peu elle sentait l'angoisse l'étreindre... Et quand l'heure était passée, la nuit venue..... et que lui n'était pas rentré, oh ! alors commençaient ces soirées sinistres qu'elle connaissait si bien... Et puis, très tard, quand les autres voisines étaient couchées, et ne pouvaient plus la voir, elle descendait; sous le froid, sous la pluie, elle s'en allait comme une insensée attendre aux coins des rues, écouter aux portes des bouges où l'on buvait encore, coller sa joue pâlie aux vitres des cabarets » ⁶³².

Elle est comme un symbole de la civilisation campagnarde saine et honnête égarée dans « ce Brest abâtardi et pourri » où « l'alcool sembler suinter des murs avec l'humidité malsaine » ⁶³³. « Pourquoi avait-elle quitté Toulven ? Pourquoi s'était-elle mariée ? Pauvre fille de la campagne, que faisait-elle dans ce Brest où l'on regardait son costume de paysanne ? Pourquoi était-elle venue traîner dans les rues de la ville sa grande collerette blanche, souvent trempée de pluie que par désespérance, par dégoût de tout, elle laissait maintenant pendre toute fripée et sans apprêt sur ses épaules ? » ⁶³⁴.

Sa patience et son dévouement sont soumis à de terribles épreuves. Yves avait encore ses bons moments où il redevenait lui-même mais la situation

(632) *FY.*, p. 205-208.

(633) *Ibid.*, p. 216.

(634) *Ibid.*, p. 209.

empirait et la boisson devenait rapidement chez lui une habitude néfaste. Malgré tout, elle ne cessa pas de l'aimer. « L'abandonner ?... A cette idée qu'il s'en irait seul, tout à fait perdu alors, et jetant tout au diable, livré à ses vices et à ceux des autres, recommencer sa vie de débauche avec d'autres femmes, naviguer au loin, puis vieillir seul, délaissé, épuisé par l'alcool. ... Oh ! à cette idée de le quitter, elle était prise d'une angoisse plus horrible que tout : elle sentait qu'elle était rivée à lui maintenant par un lien plus fort que toute raison, que toute volonté humaine. Elle l'aimait éperdument, sans avoir conscience de la grandeur de son amour... Non, plutôt, si elle ne pouvait pas l'en retirer, elle se laisserait rouler avec lui dans la dernière fange pour l'avoir encore dans ses bras à l'heure de mourir » ⁶³⁵. Une fois qu'Yves lui avait demandé pardon, « alors Marie l'entourait davantage de sa tendresse, concentrait sur lui toute sa force de volonté, le veillait comme un petit enfant, tremblait en le suivant des yeux quand seulement il descendait dans cette rue où passaient les camarades à grand col bleu et où s'ouvraient les portes des bouges » ⁶³⁶.

Elle n'eut de répit que quand Loti fut venu emmener comme gabier Yves qui se sentait perdu s'il restait plus longtemps à la ville. Pour un temps, ce fut le tour de l'officier de lutter pour lui. Par la suite, une amélioration sembla possible du fait qu'Yves et sa femme rêvaient de réunir tout leur avoir pour bâtir une petite maison à Toulven. En attendant ce retour salutaire à la campagne, ils s'installèrent au faubourg de Recouvrance, Yves ayant de nouveau du service dans l'arsenal de Brest. De nouvelles souff-

(635) *FY.*, p. 211.

(636) *Ibid.*, p. 215.

(637) *Ibid.*, p. 282.

frances pour Marie : « Un jour, le démon de l'alcool revint passer sur leur route. Yves rentra avec ce mauvais regard trouble dont Marie avait peur... Elle s'était habillée dans sa belle robe et sa collerette brodée, elle avait fait la grande toilette du petit Pierre, comptant qu'ils iraient tous les trois se promener ensemble à ce beau soleil doux... » ⁶³⁷. Quand il voulait sortir sans elle, elle essaya de le retenir de force et ferma la porte à clef. Dans un effort violent pour l'ouvrir, Yves en arracha la poignée et tombant à la renverse, blessa son fils. « Ah ! ce fut un changement brusque. Marie ne priait plus, elle s'était levée, les yeux dilatés et farouches, pour ôter son petit Pierre aux mains d'Yves qui voulait le relever... » ⁶³⁸. Furieuse, elle le chassa de la maison et lui, croyant que tout était fini, prit le parti de désertier et de s'embarquer pour la Californie. La veille du départ, il rentra pour embrasser son fils et pour apporter ses avances de gages à Marie. La suprême épreuve était venue. « Elle voulait l'entourer avec ses bras, le tenir de toutes ses forces, lutter, s'accrocher à lui quand il s'en irait, se faire plutôt traîner jusque dans les escaliers, jusque dans la rue... Mais, non, quelque chose la clouait sur place : d'abord la conscience que tout serait inutile, et puis une dignité, là, devant leurs fils endormi... et elle restait contre ce mur, sans un mouvement » ⁶³⁹. Sans Loti, qui lui barrait le chemin à la porte, Yves était bel et bien perdu. Tout le dévouement de Marie était sans effet et se rabattait sur elle pour la mettre au supplice. Seule, l'intervention de l'officier put effacer le délit du forban et le faire rembarquer comme simple matelot.

L'impression d'honnêteté et de dignité qui se dégage du caractère de Marie est renforcée dans un pe-

(638) *FY.*, p. 284.

(639) *Ibid.*, p. 298-299.

tit incident formant une manière d'épilogue aux souffrances passées. Pendant la campagne d'Yves, elle alla au port toucher la délégation de sa solde et se trouva encore une fois dans un milieu où elle faisait un contraste symbolique. « A mesure que l'heure approche, la foule des ivrognesses augmente... et Marie, la femme d'Yves, est là aussi, dans cette promiscuité immonde, tenant le petit Pierre par la main. Un peu timide, se sentant triste, ayant une vague frayeur de toutes ces femmes » ⁶⁴⁰. Entrée dans un cabaret pour s'abriter contre la pluie, elle entend la conversation tragi-comique de mesdames Quémeneur et Kerdoncuff. « Marie tourne vers elles son regard clair, les dévisageant tout à coup avec une grande curiosité, comme on fait pour des bêtes de ménagerie. Et puis elle a envie de s'en aller » ⁶⁴¹. A la fin, les propos de ces dames deviennent si inconvenants que Marie, se demandant s'il y a vraiment des femmes capables de dire des choses pareilles, sort et va rejoindre « un groupe de femmes... restées à l'écart pour laisser passer la presse des effrontées; vite, elle vint prendre place parmi elles afin de se retrouver en honnête compagnie. Il y avait là de bonnes vieilles mères des villages qui étaient venues pour toucher la délégation de leurs enfants et qui se tenaient sous leur parapluie de coton, avec de ces figures dignes, pincées que se font les paysannes à la ville » ⁶⁴². Dans son indignation contre l'humiliation d'être ainsi dépaysée dans Brest, elle prit la résolution de s'en retourner à Toulven, coûte que coûte : « la petite maison de Toulven ne serait pas finie de longtemps; mais elle rattraperait tout cela à force de travail et d'économie; elle se mettrait à repasser *pour le monde*.

(640) *FY.*, p. 329-330.

(641) *Ibid.*, p. 331.

(642) *Ibid.*, p. 333.

à tuyauter les grandes collerettes du pays, un ouvrage difficile, qu'elle savait parfaitement réussir au moyen d'un jeu de roseaux très fins » ⁶⁴³.

Son dévouement, son courage et les hautes qualités morales de son caractère commencèrent enfin à porter leur fruit dans le cœur d'Yves. « De loin, il se mettait à songer beaucoup à cette jeune femme qui avait déjà tant souffert par lui et qui l'avait tant aimé; maintenant, elle lui apparaissait, au fond de ce lointain, sous un aspect nouveau » ⁶⁴⁴. Avec la promotion qui récompensa sa conduite changée, une ère nouvelle, où l'installation à Toulven et la vie en famille figuraient au premier plan, s'ouvrit devant lui. Loti nous a donné quelques échappées sur le bonheur du ménage revenu au contact du sol natal de Bretagne. « Vous savez, me dit Yves, bas, comme en confidence, maintenant je vais à la messe le dimanche avec elle. Et il fait du côté de sa femme une petite grimace de soumission enfantine, très comique avec son air sérieux. D'ailleurs sa manière d'être avec Marie a tout à fait changé et... j'ai bien vu... que l'amour était venu s'installer pour tout de bon dans la maison neuve » ⁶⁴⁵.

La dernière phrase du livre — « les histoires de la vie devraient pouvoir être arrêtées à volonté comme celles des livres » — suggère que d'autres épreuves attendaient Marie, mais il suffit que Loti ait arrêté cette histoire à l'endroit où Marie prend enfin pleine possession de son mari, pour que nous puissions encore une fois le qualifier d'idéaliste. « Marie est une digne femme qu'on se sent tout disposé à aimer » ⁶⁴⁶. Voilà l'opinion de Madame Viaud elle-même, ce qui n'est guère étonnant, tant les deux

(643) *FY.*, p. 334.

(644) *Ibid.*, p. 356.

(645) *Ibid.*, p. 377.

(646) *Jl.*, T. 2, p. 98.

caractères de mère se ressemblent dans leurs traits principaux. Tout comme Madame Viaud était une forme plus mûre, plus éprouvée de sa fille Marie, de même la femme d'Yves représente une nuance plus avancée des qualités essentielles des jeunes filles précédemment étudiées. C'est la jeune fille en face des dures réalités du mariage. Elle est de souche paysanne, symbolisant, avec sa simple beauté et son costume breton, tout ce que la vie campagnarde peut avoir de digne et d'honnête — respect des traditions, solidité morale appuyée sur la pratique de la religion; sentiment de la famille fortement développé et se montrant surtout sous forme d'un dévouement, d'une fidélité à toute épreuve, d'un courage inébranlable vis-à-vis des difficultés matérielles de la vie; sentiment aussi de sa dignité personnelle, provoquant quelquefois des malentendus difficiles à résoudre mais caractéristiques de la vie paysanne.

A les examiner de près, on constate que comme dans les cas des jeunes filles et des fiancées, les caractères de mères et d'épouses ont tous les mêmes bases, dont l'expression extérieure varie, bien entendu, selon les circonstances d'âge et de lieu; et si nous nous risquons à braver le reproche de répéter par trop la même chose, ce n'est que dans le but de faire apparaître plus clairement la singulière persistance de ces traits, pour prouver de façon plus concluante nos arguments sur le rôle de la mémoire affective dans leur création.

2. Madame Berny.

Si le portrait de Marie Keremenen est celui des rapports entre l'épouse et le mari, celui de Madame Berny, dans *Matelot*, accentue plutôt les relations entre la mère et le fils, restées secondaires dans l'histoire du jeune ménage breton. Ces relations ne sont jamais aussi poignantes que quand elles sont menacées de destruction, aussi le récit de la séparation de Madame Berny et de Jean a-t-il toute la tragédie de l'incident biblique de la veuve suivant la bière de son fils unique.

Tout à fait au début, l'ombre de cette séparation tombe déjà sur elle. Regardant son petit enfant dans une procession de la Fête-Dieu, « la mère veuve songeait beaucoup et une préoccupation déjà troublait sa joie de le regarder. Oh ! pourquoi l'impossibilité de ce rêve puéril et doux — semblable à celui de toutes les mères — de le conserver tel qu'il était là : petit enfant aux yeux limpides et à la tête bouclée !.... Tant de difficultés allaient se lever bientôt, autour de ce petit être indiscipliné et charmant... qui avait des insouciances déconcertantes et qui s'échappait quelquefois et qui s'en allait on ne sait où courir jusqu'au soir. » ⁶⁴⁷. Un peu plus tard, à l'âge où il commençait à courir les plages et le vieux port, « elle s'attristait plus désespérément de lui voir la tête sans cesse tournée vers cette fenêtrée ouverte par où le port apparaissait, avec des navires, les tartanes, l'échappée bleue du large » ⁶⁴⁸. « Depuis longtemps elle avait son idée, son plan

(647) *MA.*, p. 3.

(648) *Ibid.*, p. 9.

obstiné, pour garder ce fils unique en Provence et vieillir auprès de lui. » ⁶⁴⁹.

Mais les souffrances maternelles étaient inévitables. Plus tard nous apprenons que, pour permettre à Jean de préparer l'entrée à l'Ecole Navale, « elle avait fait l'abandon de tout ses chers projets cela va sans dire, elle avait consenti, puisqu'il le voulait, à le laisser entrer dans cette marine si redoutée, et la chose une fois admise, elle s'était imposé, pour qu'au moins il réussit, des privations constantes et extrêmes » ⁶⁵⁰. Au grand désespoir de sa mère et de son grand'père, le jeune homme se fit refuser à l'oral. « Pour le maintenir au lycée, sur le même pied que les autres, pour conserver à la petite maison et à ses habitudes une tenue convenable, il avait fallu emprunter, hypothéquer le bien de campagne, les orangers hérités de famille et les champs de roses » ⁶⁵¹. Pour comble de malheur, le garçon prit son parti de l'échec et affirma qu'il serait marin tout de même. « Marin tout de même ! Alors matelot, ce que sa mère redoutait le plus au monde » ⁶⁵².

Ses souffrances étaient augmentées par une pointe de cette fierté personnelle que nous avons déjà relevée chez d'autres. Jean, dans un éclair d'intuition, vit quels sacrifices avaient été faits pour lui et « si sa mère avait su lui demander grâce, il aurait renoncé à tous ses jeunes rêves... Mais elle ne le comprit pas ; blessée dans son orgueil maternel, doutant de lui et de son cœur, atteinte dans tout, elle lui parla durement, à cette minute décisive où il l'aimait avec une tendresse infinie. Alors il se fit dur, lui aussi » ⁶⁵³. Elle aurait voulu à tout prix qu'il fît quelque chose de

(649) *MA.*, p. 8.

(650) *Ibid.*, p. 11.

(651) *Ibid.*, p. 16.

(652) *Ibid.*, p. 18.

(653) *Ibid.*, p. 19.

moins humble, rien que pour conserver leur dignité par rapport à leurs parents riches qui les dédaignaient.

Pourtant le petit froid passager se dissipe, quand, la veille de son départ comme mousse, Jean retrouve ses larmes d'enfant. Alors toute la tendresse de mère déborde : « Elle le gardait serré contre elle-même, pour le moment oubliant tout et ne demandant rien de plus que de le tenir là... le reste s'effaçait entièrement devant cette joie de le retrouver, de lui pardonner, de se sentir aimée de lui » ⁶⁵⁴. Ainsi fortifiée, elle ne bronche pas devant la ruine complète, se sentant le courage d'essuyer le pire que la vie puisse lui réserver en entourant ce fils d'un dévouement sans bornes. « D'ailleurs, plus plébéienne que son père, par suite de croisements, sans doute, d'hérédités ancestrales inconnues, voici qu'elle se sentait soudainement la plus vaillante, la plus calme et décidée, devant la déchéance probable; s'il fallait travailler, eh ! bien elle travaillerait; elle quitterait le pays, voilà tout, et suivrait son Jean où il faudrait le suivre; matelot ou officier, ce serait toujours lui, son unique, sa joie, sa vie et elle n'avait plus rien à désirer au monde quand elle le tenait embrassé sur ses genoux » ⁶⁵⁵.

Ayant le sentiment de la famille profondément enraciné en elle, elle avait fait tout son possible pour écarter la ruine qui les menaçait, « elle avait tenté à sa grande humiliation des démarches auprès des autres Berny, pour être un peu aidée, pour essayer de garder le nid héréditaire. Mais ils trouvaient, ces cousins riches, que c'était une véritable folie... et elle vendit » ⁶⁵⁶. « Ceci fait, son plan à elle était maintenant fait dans sa tête; puisqu'il fallait que Jean... s'engageât comme matelot et qu'elle-même se mît à

(654) *MA.*, p. 30.

(655) *Ibid.*, p. 31.

(656) *Ibid.*, p. 54.

travailler à vivre en ouvrière, alors le plus loin d'Antibes serait le mieux; ils partiraient pour l'autre bout de la France; elle irait se fixer avec lui dans un des ports de guerre du Nord. Toulon était bien trop près... Et puis Jean devait passer au moins une année à Brest, donc c'est là qu'ils iraient habiter ensemble tous deux, pour au moins cacher leur détresse » ⁶⁵⁷.

C'est dans cette nouvelle installation qu'elle fit appel à tout son amour maternel, à tout son courage « Elle, plus aisément que lui, se faisait à l'idée de ce cadre tout à fait *peuple*, qui allait être, pour longtemps ou pour toujours, celui de sa vie déchuë. Ses résistances ses révoltes d'orgueil bourgeois étaient beaucoup tombées; pourvu que cela fût ignoré des autres Berny... elle se résignait, sans trop d'amertume. Et puis son Jean, qu'elle avait si complètement retrouvé, qui venait de tant se rapprocher d'elle la consolait presque de tout, lui compensait presque tout » ⁶⁵⁸. Petit à petit, ils se firent à cette existence d'exilés dans une ville triste « elle très simple, plus simple que Jean ne l'aurait voulu, presque femme du peuple dans sa robe de grand deuil...; ils reprenaient vie, lui parce qu'il était très jeune, la mère parce qu'elle était avec lui » ⁶⁵⁹. « D'ailleurs elle avait accompli des miracles pour tout arranger, nettoyer, embellir, raccommoquant elle-même les vieux tristes papiers des murs, posant des modestes rideaux de mouseline qui jettent autour d'eux la gaîté blanche » ⁶⁶⁰. Peu à peu elle commençait à mettre un peu d'aisance dans leur train de vie modeste et « après un courageux apprentissage, elle travaillait à des broderies d'or pour les officiers de marine » ⁶⁶¹.

(657) *MA.*, p. 55.

(658) *Ibid.*, p. 65.

(659) *Ibid.*, p. 69.

(660) *Ibid.*, p. 70.

(661) *Ibid.*, p. 75.

Malgré ce grand courage, elle n'était pas sans avoir des moments d'amertume. « Vraiment, il lui venait à elle des découragements de cela, des velléités de tout à fait descendre. Et quand son Jean, plus fier, la retenait par une observation, « Eh bien, que veux-tu... pour une mère de matelot !... » lui répondait-elle, avec un accent presque amer qui rappelait les reproches et les malentendus passés, mais qu'elle atténuait tout de suite par un baiser et un bon sourire » ⁶⁶². Ce n'était peut-être qu'une angoisse passagère à la perspective de passer de longs mois toute seule pendant les campagnes de Jean.

Mais elle n'eut pas de répit dans ses souffrances. Au lieu de suivre les cours qui lui auraient ouvert la carrière d'officier, Jean se rengagea comme simple quartier-maître et un grand orage passa entre mère et fils, suivi toutefois d'une capitulation entière de la part de celle-là. « Comme il était tout pour elle, la joie de l'avoir une fois de plus retrouvé lui faisait admettre à présent ses raisonnements quelconques sans plus de discussion ni de contrôle » ⁶⁶³. Après quelques mois d'attente, il fut affecté dans un petit port de l'Ouest, et la mère délaissée resta « sans larmes, comme hébétée, toute tremblante avec une sueur, sous une sorte d'impression de suprême écrasement qu'elle ne connaissait pas, que les autres départs de Jean ne lui avaient jamais causée » ⁶⁶⁴. C'était là une intuition de la grande séparation finale, car elle ne devait plus le revoir. Il partit bientôt après pour une campagne en Extrême-Orient, entreprise comme un acte expiatoire, en réparation de ses faiblesses passées, pour se procurer enfin un grade supérieur. Même la douleur de l'attente était rendue plus aiguë pour

(662) *MA.*, p. 77.

(663) *Ibid.*, p. 105.

(664) *Ibid.*, p. 115-116.

Madame Berny par l'échec de sa démarche auprès des parents de Madeleine, entreprise malgré le risque de consacrer par là « l'effondrement de tous ses rêves et la définitive déchéance » ⁶⁶⁵. Le refus méprisant des parents de la jeune fille, qu'ils ne croyaient pas « d'une condition à être donnée à un simple quartier-maître » ⁶⁶⁶ lui porta un double coup profond. « Au lieu de la joie que la mère de Jean s'était promise d'un refus, voici qu'elle se sentait non seulement blessée, mais attristée jusqu'au fond de l'âme : son fils, son bien-aimé, repoussé en de tels termes quand il offrait toute sa vie » ⁶⁶⁷. « Et puis des inquiétudes qu'elle n'avait encore jamais connues s'ajoutaient à la souffrance de cet affront : son Jean avait eu quelques atteintes des mauvaises fièvres de là-bas; depuis un séjour qu'il s'était vu forcé de faire à l'hôpital de Hanoï, il n'avait pas pu lui cacher cela... Jamais elle ne s'était sentie si abandonnée, si seule dans son inquiétude, qu'elle ne voulait pas confier à d'autres mères par superstitieuse frayeur » ⁶⁶⁸. Ses craintes sourdes n'avaient plus les consolations de la religion. « Prier ! de temps à autre l'idée lui en venait bien, mais elle ne pouvait plus. Elle avait eu, pendant ses années jeunes, des élans d'une foi ardente... Aujourd'hui non, c'était fini, moins par incrédulité que par sourde révolte contre tant de déceptions et de malheurs accumulés. Il y avait un voile entre le Christ et la Vierge, si indifférents en haut, et elle-même, si déshéritée en bas; et toute son adoration, elle l'avait reportée sur son fils. Malgré deux saintes images, venues de la maison de Provence et accrochées ici à la muraille de sa chambre, elle ne priait plus jamais, n'entrait plus

(665) *MA.*, p. 160.(666) *Ibid.*, p. 162.(667) *Ibid.*, p. 163.(668) *Ibid.*, p. 164.

dans les églises, vivait maintenant d'une vie plus muette et plus révoltée et se concentrait dans la pensée unique, obstinée, torturante et délicieuse de l'attendre » ⁶⁶⁹.

Enfin la catastrophe finale arriva. En route pour Brest, Jean mourut de la fièvre prise en Chine et fut immergé en pleine mer. Quand le navire fut arrivé au port, sa mère vint en bateau à sa rencontre avec d'autres mères de matelots. « Oh ! tout ce qu'elle avait rêvé, combiné, préparé pendant des mois pour ce retour : embelli leur petit logis triste, auquel tous deux commençaient cependant à s'attacher, faute de mieux, pour l'avoir un peu longtemps habité ensemble; embelli surtout sa chambre à lui..... Grâce à des miracles d'économie, d'ordre, de travail ingénieux et de goût, elle avait fait tout cela sans toucher à sa délégation, qu'elle avait placée. » ⁶⁷⁰. « Comment allait-il être, quelle mine rapporterait-il de là-bas, son Jean ? Elle ne se sentirait rassurée qu'après l'avoir bien regardé..... Et à mesure que cette *Saône* se rapprochait, grandissait... sur la rade houleuse, la joie et l'anxiété de le revoir lui revenaient alternativement au cœur, toujours plus poignantes; mais c'était encore la joie qui dominait, avec une impatience tremblante de le tenir et de l'embrasser. » ⁶⁷¹. Les amis de Jean, entendant appeler son nom à la mère qui se cramponnait à l'échelle d'accostage et n'osant pas lui dire la nouvelle épouvantable, écrivirent un mot qu'ils lui firent passer en se sauvant pour ne pas entendre son cri de détresse. A l'instant même, un grain vint chasser les canots qui rentrèrent dans le port; mais ceux de la *Saône* pouvaient voir qu'au fond d'une des em-

(669) *MA.*, p. 164-165.

(670) *Ibid.*, p. 205.

(671) *Ibid.*, p. 207.

finir là-bas sur le granit des pavés ! Mais la mort même ne la contentait pas encore, ne lui suffisait pas, n'arrangeait rien à son gré..... D'abord son désespoir, révolté contre le Dieu aveugle qui avait fait cela, révolté contre les hommes aussi et contre tout, avait besoin de durer un peu, de se donner le temps de protester et de maudire..... Elle se traînait de côté et d'autre, dans cette chambre, allant se jeter dans des coins où sa tête heurtait le mur. » ⁶⁷⁵. Dans des crises de violence pathétique, elle brisait toutes sortes de souvenirs de leur vie antérieure comme pour braver celles qui voulaient la consoler. « Qu'est-ce donc qu'il avait fait à Dieu, son fils, son Jean, son bien-aimé et son unique ?... Jamais de bonheur pour lui... Pourquoi son enfance et sa jeunesse si rude et si abandonnées ?... Et pour finir, cette mort misérable, loin de sa mère — et on le lui avait jeté à l'eau comme une chose perdue !..... » ⁶⁷⁶. « D'apaisement d'âme, il semblait qu'elle n'en eût plus à attendre, jamais. En fait d'âme, elle était comme ces suppliciés qui doivent demeurer cloués à quelque barre ou à quelque croix pour attendre la mort et qui ne peuvent même pas avoir d'accalmies de souffrance, avant l'heure de se débattre dans la crise finale d'agonie.Seule, seule au monde, vieille femme sans fils, sans espoir et sans prière, qu'on ramasserait bientôt, noyée, à la plage ou sanglante sur les pavés de la rue..... » ⁶⁷⁷.

Pourtant sa foi n'était qu'endormie au fond de son cœur et sous la tension du désespoir, elle reprit son élan. Pendant qu'elle arrêtait par hasard ses yeux sur une Vierge avec le Christ en ivoire, souvenir de la première communion de Jean, « quelque chose

(675) *MA.*, p. 214-215.

(676) *Ibid.*, p. 217.

(677) *Ibid.*, p. 222.

s'attendrissait, mais bien au fond de son âme, cette fois; quelque chose s'apaisait, s'apaisait peu à peu — et le flot de larmes tout à coup remonta, mais différent et moins amer.... Sa grande révolte était finie, elle se leva dans un élan subit de prière, pour aller se jeter au pied des images, s'abîmer à deux genoux, tête levée vers elles... Le céleste revoir apparut à cette mère, avec les promesses éternelles et tout le leurre radieux de cette immortalité chrétienne telle que les simples l'entendent et telle qu'il faut qu'elle soit pour consoler... Résignée à présent, elle entrevoyait la possibilité de sa vie solitaire, reprise comme sous le regard lointain et un peu voilé de son fils; elle avait la vision de l'ordre rétabli dans ce petit logis qu'elle ne quitterait plus, de ses vêtements noirs qu'elle ferait convenables à cause de lui, par respect pour lui... Et elle parlait dans ses sanglots : « Oui, Seigneur, je me soumettrai... Oui, je vivrai, je travaillerai, je ferai de mon mieux jusqu'à l'heure où vous me rappellerez à vous..... » ⁶⁷⁸.

La patience, le dévouement, l'abnégation de soi, le courage, le sentiment de la famille, la dignité un peu hautaine, l'amour de la tradition, toutes ces qualités que Loti attribue à la Française provinciale se manifestent encore une fois chez Madame Berny, et s'avèrent plus fortes à mesure qu'elles ont à résister à des épreuves plus simples et plus terribles. Il convient de signaler tout simplement leur persistance et le renforcement, la sublimation que l'auteur leur fait subir en traitant des différents âges de la femme; de noter que dans ce caractère de mère son expression de ces valeurs atteint au comble parce que c'était chez une mère, la sienne propre, qu'il en avait eu l'expérience la plus directe et la plus marquante.

(678) *Ibid.*, p. 223-225.

3. Franchita.

L'expression des rapports entre mère et fils se retrouve sous une forme violemment tragique dans le portrait de la mère de Ramuntcho. Quoique secondaire, ce caractère est assez bien esquissé pour qu'on puisse y distinguer une sœur de Madame Berny et de Marie Keremenen. Dans un sens il est encore plus noble, car Franchita s'est relevée d'une chute et son redressement ne fait que rehausser sa valeur morale. S'étant éprise d'un citadin élégant, blasé, « un des raffinés de nos temps de vertige » ⁶⁷⁹, elle l'avait suivi à la ville; « puis..... sentant l'abandon prochain..... était courageusement revenue au village pour habiter seule la maison délabrée de ses parents morts. Plutôt que de rester dans la grande ville, là-bas et d'y être gênante et quémandeuse, elle avait vite résolu de partir, de renoncer à tout, de faire un simple paysan basque de ce petit Ramuntcho..... Dans les premiers temps de ce retour, muette et hautaine avec ses compagnes d'autrefois par crainte de leurs dédains, elle ne sortait que pour aller à l'église... Puis, à la longue, elle avait repris ses habitudes d'avant, si vaillante, d'ailleurs et si irréprochable que tous l'avaient pardonnée. » ⁶⁸⁰. Ayant beaucoup de sens pratique, « Franchita, à son retour au pays, avait racheté cette maison, qui était celle de ses parents défunts, avec une partie de la somme donnée par l'étranger à la naissance de son fils. Elle avait placé le reste; puis elle travaillait à faire des robes ou à repasser du linge... et louait à des fermiers d'une

(679) RA., p. 6.

(680) *Ibid.*, p. 9-10.

terre environnante deux chambres d'en bas, avec l'étable où ceux-ci mettaient leurs vaches et leurs brebis » ⁶⁸¹. En plus de cela, elle était d'une élégance exceptionnelle, « droite et fière, la tête haute, d'allure distinguée dans une robe d'une forme très nouvelle; l'air d'une femme du monde, sauf la mantille de drap noir qui couvrait ses cheveux et ses épaules; dans la grande ville jadis, elle avait appris à s'habiller ». « Et du reste », ajoute Loti, fin critique des élégances féminines, « au pays basque où cependant tant de traditions anciennes se sont conservées, les femmes et les filles des moindres villages ont toutes pris l'habitude de se costumer au goût du jour... » ⁶⁸².

Le courage de Franchita s'étayait sur un sens religieux très fortement enraciné. Si elle ne voulait pas faire intervenir le père de Ramuntcho pour assurer son avenir, c'était principalement par scrupule de conscience... « Elle retrouvait en souvenir le regard si souvent assombri de l'étranger, elle se rappelait ses vagues paroles de lassitude infinie, d'incompréhensible désespérance..... Jamais il ne priait, lui donnant ce surcroît de remords de s'être alliée à quelque païen..... Ses amis, d'ailleurs, étaient pareils à lui, des raffinés aussi, sans foi, sans prière, échangeant entre eux, à demi-mots légers des pensées d'abîme..... Mon Dieu, si Ramuntcho à leur contact allait devenir comme eux tous ! — désertier les églises, fuir les sacrements et la messe !..... dans de tels milieux, comment résisterait-il ?... » ⁶⁸³.

Nous avons déjà noté des allusions à son amour-propre et en effet le sentiment de sa dignité personnelle donnait un fort appui à sa détermination de se frayer un chemin toute seule. « Sa dignité hautaine,

(681) *RA.*, p. 122.

(682) *Ibid.*, p. 31.

(683) *Ibid.*, p. 16-17.

qui là-bas, dans cette ville, l'avait maintenue honnête et solitaire, se cabrait vraiment à l'idée qu'il faudrait reparaitre en solliciteuse devant son amant d'autrefois. » ⁶⁸⁴.

Cet écheveau de sentiments était lié par un fort amour maternel, « très puissant au fond du cœur; la crainte angoissée de le perdre, ce fils, de ne plus le guider, de ne plus le tenir, de ne plus l'avoir... » ⁶⁸⁵. De là, résultait une sorte de fureur à défendre les intérêts de Ramuntcho et une détermination sauvage à réaliser son mariage avec Gracieuse, malgré l'opposition de la mère de celle-ci. « Eh, bien, mais elle l'épouserait quand-même, son fils, tout contrebandier et pauvre qu'il allait être !.... Gracieuse épousant Ramuntcho pour son charme seul, envers et contre la volonté maternelle !.... Ce qu'il y avait de rancuneux et de vindicatif dans l'âme de Franchita se réjouissait même tout à coup de ce plus grand triomphe sur la fierté de Dolorès » ⁶⁸⁶.

Cette Dolorès, si légèrement dessinée, on la devine semblable à Franchita dans son caractère essentiel, mais pleine d'ambition et de morgue, se refusant à jamais pardonner la grande faute de son amie d'école.

Pour Franchita comme pour Madame Berny, la souffrance était inévitable, puisque son amour maternel était la fibre même de son existence. D'abord des anxiétés, la peur de le voir partir aux Amériques comme cet oncle Ignacio de qui il tenait et qui leur fit signe de vie après des années de vie aventureuses passées à courir la fortune là-bas. Ensuite la vraie douleur de la séparation quand Ramuntcho partit pour ses trois années de service militaire. Enfin

(684) *RA.*, p. 18.

(685) *Ibid.*, p. 18.

(686) *Ibid.*, p. 19.

la peine morale, l'impression qu'en se laissant aller aux provocations de Dolorès, en lui jetant en pleine rue son défi, non seulement elle avait manqué à sa dignité de mère, mais qu'elle avait « compromis tout le cher espoir de son fils en exaspérant la haine de cette femme » ⁶⁸⁷. Ce pressentiment du sombre avenir était bien juste car, au retour, Ramuntcho trouva Gracieuse au couvent et sa mère malade à mourir. Tout avait tourné contre elle; ses locataires étaient partis, dans un mauvais placement elle avait perdu une partie de l'argent destiné à son fils et elle se reprochait d'être « une mère par trop maladroite, compromettant de toute façon le bonheur de son Ramuntcho bien-aimé — plutôt elle était une mère sur qui la justice d'en haut s'appesantissait aujourd'hui pour sa faute passée. Et tout cela l'avait vaincue, tout cela avait hâté et aggravé cette maladie que le médecin, appelé trop tard, ne réussissait plus à enrayer. » ⁶⁸⁸.

Epuisée, elle conservait quand même tout son altruisme, et ne pensait qu'à consoler Ramuntcho, à exprimer sa haine contre cette ennemie qui avait réussi à briser leur vie. Elle fit tout pour qu'il ne s'aperçût pas de la gravité de son état : « elle lui affirma qu'elle se sentait guérir, et, dans la crainte de le voir inoccupé et songeur, le fit redescendre vers la place pour assister à la partie de pelote du dimanche. » ⁶⁸⁹. Elle ne voulait même pas qu'il dépensât de l'argent pour la faire soigner pendant les longues journées. Elle manifesta dans ses souffrances un stoïcisme en étroit rapport avec sa conception de sa dignité et un peu mélangé d'entêtement, trait si souvent noté par Loti chez les paysans et les sim-

(687) *RA.*, p. 216.

(688) *Ibid.*, p. 224.

(689) *Ibid.*, p. 258.

ples, où « les petits drames profonds et intimes se jouent sans paroles, avec des malentendus jamais éclaircis, des phrases seulement devinées et d'obstinés silences. » ⁶⁹⁰. Sa maladie avait été reconnue trop tard et insuffisamment soignée « à cause de ses entêtements de paysanne, à cause de son dödain incrédule pour les médecins et les remèdes. » ⁶⁹¹.

Chez elle, pourtant, il n'y avait pas que l'entêtement, son stoïcisme se doublait du sentiment religieux. Pressée par Ramuntcho de lui dire le nom de l'étranger, son père; elle refusa : « comment risquer de changer si complètement la vie de ce fils qu'elle ne surveillerait plus, comment le livrer à son père qui en ferait un incroyant comme lui-même ! Quelle responsabilité et quel immense effroi !.... Ensuite, sa décision irrévocablement prise, elle songea à elle-même, sentant pour la première fois que la vie se fermait derrière elle, et joignit les mains pour une sombre prière » ⁶⁹².

Une fois seulement, pendant sa lente agonie, elle fut déchirée par l'horreur physique de la mort. Malgré ses croyances elle appela Ramuntcho d'une pauvre voix d'angoisse; « elle voulait encore des baisers de ce fils, et elle s'accrochait à lui comme s'accrochent les naufragés qui coulent dans les eaux noires et profondes » ⁶⁹³. « Mais ce fut de courte durée. Elle n'avait d'ailleurs jamais été de celles qui s'amolissent longuement ou du moins qui le laissent paraître. Ses bras dénoués, sa tête retombée, elle ferma les yeux, inconsciente maintenant, — ou bien stoïque... » ⁶⁹⁴. « Le matin suivant, après s'être confessée, elle trépassa, silencieuse et hautaine, ayant eu

(690) *RA.*, p. 111.

(691) *Ibid.*, p. 270.

(692) *Ibid.*, p. 272.

(693) *Ibid.*, p. 275.

(694) *Ibid.*, p. 276.

comme une honte de sa souffrance et de son rôle — pendant que la..... cloche, là-bas, sonnait lentement son agonie... » ⁶⁹⁵.

Il serait maintenant fastidieux d'insister sur le sens des traits principaux ainsi découverts dans ce portrait. Bornons-nous à remarquer la nuance spéciale, plus profonde, que leur donne l'auteur en faisant de Franchita non seulement un symbole des valeurs de la vie paysanne, mais une femme déterminée à les conserver à tout prix, décidée à racheter une courte contamination du modernisme personnifié dans « l'étranger », résolue à faire tout son possible pour empêcher la contamination de son fils et vaincue seulement par la force des circonstances et par sa propre tragédie intérieure.

4. Madame Peyral

La mère d'Yves.

Il n'est pas jusqu'aux portraits de mères les plus estompés qui n'aient pas ces mêmes traits familiers. Les quelques indications sur la mère du Spahi nous montrent une vieille paysanne, digne, patiente et résignée, acceptant tout de son fils et conservant en lui une foi inébranlable. Ses lettres indiquent suffisamment son caractère, aussi en noterons-nous quelques extraits significatifs. Dans la première, elle raconte que, chez eux, ils sont bien dans la peine à cause des intempéries et de la maladie de leur vache, mais que, malgré leur besoin d'argent, ils ne veulent

(695) *Ibid.*, p. 277.

pas en emprunter aux Mery « surtout pour ne pas avoir l'air de pauvres gens auprès d'eux ». Tout son amour maternel se concentre dans une humble phrase : « Pour moi, tu sais que je n'ai plus de joie depuis que tu es parti » ⁶⁹⁶. La seconde lettre est pleine de sollicitude au sujet de la conduite de son fils au régiment : « Moi aussi », écrit la vieille femme, « je m'en fais bien du souci. Mais je crois toujours que le bon Dieu garde mon cher garçon comme je lui demande tant, et qu'il ne peut point lui arriver mal ni rien, par mauvaise conduite ni punition; si c'était ça, je serai trop malheureuse » ⁶⁹⁷. « Je sais que mon cher garçon est sage et qu'il a des idées dans le cœur qui l'éloigneront de toutes ces vilaines choses » ⁶⁹⁸. Une simple phrase encore suffit pour exprimer l'abnégation totale de soi chez cette femme dévouée. Faisant des recommandations à son fils au sujet de ses dépenses, elle écrit : « Je sais bien que tu ne dépenses point inutilement quand tu penses à la peine que prend ton père; quant à moi, la peine des femmes n'est pas grand'chose, et je parle pour lui, le cher homme » ⁶⁹⁹.

Dans la troisième et dernière lettre, il est évident qu'ayant appris la vie de Jean avec Fatou, elle croit à peine à la nouvelle. Toute à la pensée de sauver le projet de mariage avec Jeanne, elle ne voit que le retour au pays de son fils : « Tu vas nous revenir dans dix mois, mon cher fils..... Ta vieille mère, qui t'adore pour la vie » ⁷⁰⁰.

Encore une variante du même thème dans le caractère de la mère d'Yves. Seulement cette fois, des

(696) *RS.*, p. 16.

(697) *Ibid.*, p. 82.

(698) *Ibid.*, p. 83.

(699) *Ibid.*, p. 83.

(700) *Ibid.*, p. 268.

années de souffrances, de chagrin et de dure existence lui ont donné un abord revêche. Loti alla chez elle avec Yves et emporta cette impression. « Une très vieille femme, se tenant droite et un peu fière dans son costume de paysanne, c'était la mère d'Yves. Elle avait un peu ses yeux, mais son regard était dur. Je m'étonnai aussi de la trouver si âgée; elle semblait plus que septuagénaire. Il est vrai, à la campagne, on vieillit plus vite, surtout quand la fatigue s'en est mêlée, avec des chagrins » ⁷⁰¹. Elle raconta sa vie à l'auteur, une petite fille leur servant d'interprête. « Elle dit que notre père était un beau marin, si beau qu'on n'avait jamais vu dans le pays un si bel homme marcher sur terre. Il est mort nous laissant treize, treize enfants. Il est mort comme beaucoup de marins dans nos pays, monsieur. Un dimanche qu'il avait bu, il est parti en mer le soir dans sa barque, malgré un grand vent qui soufflait du nord-ouest, et on ne l'a jamais vu revenir. Comme ses fils, il avait très bon cœur; mais sa tête était bien mauvaise..... Mon père laissait nos affaires en grand désordre; presque tout l'argent que nous avons eu autrefois était passé au cabaret et ma mère n'avait plus de pain à nous donner. C'est alors que nos deux frères aînés, Gildas et Goulven, sont partis comme mousses sur des navires au long cours » ⁷⁰². Ayant raconté ensuite les autres dégâts de ce fléau de l'alcool dans la famille, la vieille femme chargea Loti de veiller sur Yves comme sur un frère. « Ce regard anxieux profond, fixé sur moi me causait une impression étrange. C'est pourtant vrai que toutes les mères, quelles que soient les différences qui les séparent, ont à certaines heures des expressions pareilles. Maintenant il me semblait que cette mère d'Yves avait quelque chose

(701) *FY.*, p. 87.(702) *Ibid.*, p. 109-110.

de la mienne » ⁷⁰³. Combien cette phrase est révélatrice pour l'étude de la femme chez Loti ! Elle contient en effet une expression consciente de son sentiment de la profonde universalité féminine, qui a été l'élément le plus stable de sa vie intérieure.

Après le mariage d'Yves, sa mère se brouilla avec le jeune ménage. « C'est que la vieille femme, toujours dure et volontaire, après avoir d'abord refusé net son consentement à leur mariage, ne l'a donné ensuite que de mauvaise grâce... Pauvre vieille délaissée !... De treize enfants que Dieu lui avait donnés, trois sont morts tout petits. Sur huit garçons qui ont grandi, tous marins, la mer lui en a pris sept... Ses filles mariées, dispersées... Restait la toute petite, l'enfant abandonnée de Goulven. Ah ! elle s'était mise à la chérir, celle-là... La petite aimait aller regarder la marée monter, au bord du lac d'eau marine. On le lui avait défendu, pourtant. Mais un jour, elle y était allée toute seule, et on ne l'a plus vue revenir..... Elle avait encore un espoir en son fils Yves, le dernier, le plus chéri, parce qu'il était resté le plus longtemps au foyer... Peut-être au moins celui-là reviendrait-il quelque jour habiter près d'elle... Mais non, cette Marie Keremenen le lui avait pris et en même temps, — chose qui comptait aussi dans sa rancune — elle lui avait enlevé l'argent que ce fils lui envoyait autrefois pour l'aider à vivre » ⁷⁰⁴.

Pour obéir à Yves, Marie alla rendre une visite de réconciliation à sa vieille belle-mère. Il s'en suivit un petit drame psychologique très intéressant. La belle-mère leur fit d'abord un accueil plutôt froid. « Tout de même, son œil s'était adouci en regardant ce petit-fils. Elle les avait fait rentrer, bien manger, bien se chauffer, et leur avait préparé son meilleur

(703) *FY.*, p. 112.

(704) *Ibid.*, p. 229-231.

lit. Mais c'est égal, c'était toujours un froid de glace que rien ne pouvait fondre. Dans les coins, en se cachant, la grand'mère embrassait son petit-fils avec amour; mais devant Marie, jamais ! Toujours raide, revêche » ⁷⁰⁵. Quelquefois, quand elle parlait de son fils, elle assurait à Marie qu'il ne se corrigerait pas de son habitude de la boisson. « Alors la pauvre Marie, le cœur gros, ne sachant plus que répondre... attendait avec impatience le temps fixé par Yves pour repartir. Et bien sûr, elle ne reviendrait plus » ⁷⁰⁶.

Ce ne fut qu'au moment où, montée dans la diligence, Marie allait partir que la réconciliation se précipita. « Par la portière, elle regarde sa belle-mère, qui est tout de même venue de Ploubazlanec les conduire jusqu'à la ville, mais qui leur a dit un bonjour glacial, un bonjour bref à faire mal au cœur. Elle la regarde, et elle ne comprend plus; la voilà qui court maintenant, qui court après la voiture — et puis sa figure qui change, qui leur fait comme une grimace..... Ah !, c'est qu'elle pleure. Ses pauvres traits se contractent tout à fait et voici les larmes qui coulent..... Elles se comprennent maintenant toutes les deux » ⁷⁰⁷. Marie fait arrêter la voiture, descend et embrasse la vieille femme qui la serre dans ses bras en la conseillant de prendre Yves par le cœur. « Et les voilà unies dans le même amour pour Yves et pleurant ensemble » ⁷⁰⁸.

(705) *FY.*, p. 231-232.

(706) *Ibid.*, p. 232.

(707) *Ibid.*, p. 233.

(708) *Ibid.*, p. 234.

5. Yvonne Moan.

De ces deux derniers portraits, surtout du second, se dégage une impression de grande pitié de la vieille abandonnée à laquelle Loti était si sensible. Ce sentiment est très fort dans la description de la mère d'Yves mais n'atteint à sa pleine étendue que dans le caractère de la grand'mère de Sylvestre, dans *Pêcheur d'Islande*. La base du caractère est identique à celle des deux précédents, révèle les mêmes traits que n'importe quelle femme de cette série.

La voici, au début du roman, vieille mais non encore terrassée par les dernières souffrances qui l'attendaient. Elle dictait une lettre à Sylvestre. « Elle était très vieille, malgré sa tournure jeunette..... une bonne grand'mère d'au moins soixante-dix ans. Encore jolie, par exemple et encore fraîche, avec les pommettes bien roses..... sa coiffe, très basse sur le front et sur le sommet de la tête..... Sa figure vénérable s'encadrait bien dans toute cette blancheur et dans ces plis qui avaient un air religieux. Ses yeux, très doux, étaient pleins d'une bonne honnêteté... Malgré son menton, qui était devenu « en pointe de sabot »..... son profil n'était pas trop gâté par les années; on devinait encore qu'il avait dû être régulier et pur comme celui des saintes d'églises » ⁷⁰⁹. La lettre terminée, « la bonne vieille grand'mère pauvre et proprette s'en alla en remerciant..... Elle demeurait assez loin, à l'entrée du pays de Ploubazlanec, dans un hameau de la côte encore dans cette même chaumière où elle était née, où elle avait eu ses fils et ses petits-fils... elle était une des anciennes du pays, dé-

(709) *PI.*, p. 23.

bris d'une famille vaillante et estimée, Par des miracles d'ordre et de soins, elle arrivait à paraître à peu près bien mise, avec de pauvres robes raccommodées qui ne tenaient plus. Toujours ce petit châle brun de Paimpolaise, qui était sa tenue d'habillé et sur lequel retombaient depuis une soixante d'années, les cornets de mousseline de ses grandes coiffes..... Elle avait continué de se tenir droite dans sa marche, pas du tout comme les vieilles; et vraiment, malgré ce menton un peu trop remonté, on ne pouvait s'empêcher de la trouver jolie » ⁷¹⁰.

Mais elle aussi, elle était menacée d'être séparée de la seule joie de sa vie, son petit-fils Sylvestre. « Elle se sentait plus fatiguée, plus cassée par sa vie de labeur incessante — et elle songeait à son petit-fils, son dernier, qui à son retour d'Islande, allait partir pour le service. — Cinq années..... c'était donc possible cela, c'était donc vrai, qu'on allait bientôt le lui enlever, ce dernier petit-fils... Hélas ! mourir peut-être toute seule, sans l'avoir jamais revu... Quand elle fut rentrée, elle dit longuement ses prières pour tous ses défunts, fils et petit-fils; ensuite elle pria aussi, avec une confiance ardente, pour son petit Sylvestre et essaya de s'endormir..... le cœur affreusement serré de se sentir si vieille au moment de ce départ » ⁷¹¹.

En décrivant le départ du jeune marin en Chine, Loti nous a donné des pages dont le pathétique achevé se concentre dans quelques phrases. Yvonne alla à Brest, « prise d'épouvante affreuse... ayant réuni toutes ses pauvres économies, arrangé dans un carton sa belle robe des dimanches et une coiffe de rechange, elle était partie pour l'embrasser au moins encore une fois » ⁷¹². Trois jours de répit leur

(710) *PI.*, p. 30-31.

(711) *Ibid.*, p. 32-33.

(712) *Ibid.*, p. 118.

restèrent. « Elle l'avait emmené dîner, en partie fine, dans une auberge tenue par des Paimpolais, qu'on lui avait recommandée comme n'étant pas trop chère » ⁷¹³. Et enfin « il avait bien fallu repartir.... C'est que d'abord, elle était au bout de son pauvre petit argent. Et puis Sylvestre s'embarquait le surlendemain... » ⁷¹⁴. « Oh ! ce dernier jour !... Elle avait eu beau faire, beau chercher dans sa tête pour dire encore des choses drôles à son petit-fils, elle n'avait rien trouvé, non, mais c'étaient des larmes qui avaient envie de venir, les sanglots qui, à chaque instant, lui montaient à la gorge. Suspendue à son bras, elle lui faisait mille recommandations, qui, à lui aussi, donnaient envie de pleurer. Et ils avaient fini par entrer dans une église pour dire ensemble leurs prières » ⁷¹⁵.

La note de pitié prend toute son ampleur quand la vieille femme subit l'épreuve finale de la mort de Sylvestre, tué dans la guerre de Chine. Appelée au commissariat maritime, elle ne comprit la terrible nouvelle qu'après se l'être fait répéter en breton. « C'était bien ce qu'elle avait à moitié deviné, mais cela la faisait trembler seulement; à présent que c'était certain, ça n'avait pas l'air de la toucher. D'abord sa faculté de souffrir était vraiment un peu émoussée, à force d'âge, surtout depuis ce dernier hiver. La douleur ne venait pas tout de suite. Et puis, quelque chose se chavirait pour le moment dans sa tête et voilà qu'elle confondait cette mort avec d'autres; elle en avait tant perdu, de fils !.... Il lui fallut un instant pour bien entendre que celui-ci était son dernier, si chéri, celui à qui se rapportaient toutes ses prières, toute sa vie, toute son attente, toutes ses pen-

(713) *PI.*, p. 119.

(714) *Ibid.*, p. 121.

(715) *Ibid.*, p. 121-122.

sées, déjà obscurcies par l'approche sombre de l'enfance... » ⁷¹⁶.

Mais même en cette minute de souffrance atroce, elle était humblement consciente de sa dignité de femme. « Elle éprouvait une honte..... à laisser paraître son désespoir devant ce petit monsieur qui lui faisait horreur; est-ce que c'était comme ça qu'on annonçait à une grand'mère la mort de son petit-fils !... Elle restait debout, devant ce bureau, raidie, torturant les franges de son châle brun avec ses pauvres vieilles mains gercées de laveuse. Et comme elle se sentait loin de chez elle !... Mon Dieu, tout ce trajet qu'il faudrait faire, et faire décemment, avant d'atteindre le gîte de chaume où elle avait hâte de s'enfermer — comme les bêtes blessées qui se cachent au terroir pour mourir » ⁷¹⁷. « Dans Paimpol, elle passa tout d'une pièce et ne regardant personne..... elle se dépêchait de se terrer chez elle, de peur de tomber et d'être rapportée » ⁷¹⁸.

Heureusement, sa vieillesse trouva la protection dévouée de Gaud. Dans la description de leur vie commune, Loti a fait un tableau saisissant de la déchéance sénile. Le soir, dans leur chaumière, « flambaient des brindilles odorantes de pin et de hêtre que la vieille Yvonne ramassait dans ses promenades le long des chemins; elle-même était là, assise, surveillant leur petit souper; dans son intérieur, elle portait un serre-tête seulement, pour ménager ses coiffes.... Elle levait vers Gaud ses yeux jadis bruns, qui avaient pris une couleur passée, tournée au bleuâtre, et qui étaient troubles, incertains, égarés de vieillesse » ⁷¹⁹. Elle devenait de plus en plus difficile à soigner. « Sa pauvre tête s'en allait; elle se fâchait maintenant, di-

(716) *PI.*, p. 181.

(717) *Ibid.*, p. 182.

(718) *Ibid.*, p. 183.

(719) *Ibid.*, p. 217.

saît des méchancetés et des injures... Pauvre vieille !... elle était encore si douce dans ses bons jours clairs que Gaud ne cessait de la respecter ni de la chérir. Avoir toujours été bonne et finir par être mauvaise; étaler, à l'heure de la fin, tout un fonds de malice, toute une science de mots grossiers qu'on avait cachée, quelle dérision de l'âme et quel mystère moqueur ! Elle commençait à chanter aussi, et cela faisait encore plus mal à entendre que ses colères; c'était au hasard des choses qui lui revenaient en tête, des *oremus* de messe, ou bien des couplets très vilains qu'elle avait entendus jadis sur le port, répétés par les matelots » ⁷²⁰. Ce trait caractéristique de la vieillesse, Loti semble l'avoir emprunté à ses souvenirs de sa propre grand'mère paternelle, indice d'une importance évidente à notre argument. « Elle n'était pas bien propre non plus, et c'était un autre genre d'épreuve sur lequel Gaud n'avait pas compté. Un jour il lui arriva de ne plus se souvenir de son petit-fils. — Sylvestre ? Sylvestre ?... disait-elle à Gaud en ayant l'air de chercher qui ce pouvait bien être; ah ! dame, ma bonne, tu comprends, j'en ai eu tant quand j'étais jeune, des garçons, des filles, des filles, des garçons, qu'à cette heure, ma foi... Et en disant cela, elle lançait en l'air ses pauvres mains ridées, avec un geste d'insouciance presque libertine » ⁷²¹.

C'est pourtant cette déchéance qui était la cause finale de l'union de Gaud avec Yann. Celui-ci arriva un jour en même temps que Gaud pour voir un rassemblement au bord de la route : « une vieille qui gesticulait avec son bâton, et autour d'elle, des gamins ameutés qui riaient.... La bonne grand'mère que Sylvestre adorait, toute traînée et déchirée, devenue maintenant une de ces pauvresses imbéciles

(720) *PI.*, p. 225.

(721) *Ibid.*, p. 226.

qui font des attroupements sur les chemins » ⁷²². Dans la peine que lui causait ce spectacle, il accompagna les deux abandonnées chez elles et demanda sa main à Gaud. Les fiançailles jetèrent une dernière lueur de joie dans le cœur de cette pauvre épave humaine : « Allons, Dieu vous bénisse, mes enfants..... Et moi, je lui dis un grand merci, car je suis encore contente d'être devenue si vieille, pour avoir vu ça avant de mourir » ⁷²³. Leur mariage fut son dernier moment de bonheur : « Grand'mère Moan était là... presque heureuse au bras d'un vieil oncle de Yann qui lui disait des galanteries anciennes; elle portait une belle coiffe neuve qu'on avait achetée pour la circonstance et toujours son petit châle, reteint une troisième fois — en noir à cause de Sylvestre » ⁷²⁴.

Un critique a accusé Loti de recourir « aux moyens consacrés par lesquels on a de tout temps provoqué l'émotion facile » ⁷²⁵. Disons plutôt qu'il s'est occupé avant tout des émotions éternelles et communes à toute l'humanité, surtout des émotions et des souffrances provoquées chez la femme par les grandes menaces éternelles de la séparation, de la vieillesse et de la mort. Pour qui se souvient de son enfance et de l'influence qu'il y reçut, le portrait de Moan est d'une authenticité frappante, car il contient la concentration de tout ce que l'enfant hypersensible a ressenti au contact de la vieillesse féminine, à la vue des personnalités aimées luttant avec les déchéances finales. Moan est au fond, comme nous l'avons suggéré, une femme coulée dans le même moule que Franchita, que Madame Berny et que

(722) *Pl.*, p. 239-240.

(723) *Ibid.*, p. 249-250.

(724) *Ibid.*, p. 271.

(725) DOUMIC, *Etudes*, p. 150.

toutes les autres — paysanne, patiente, courageuse, croyante, économe, expression des valeurs de la civilisation campagnarde et traditionnelle. Mais elle en représente l'extrême terme et la cristallisation de toute la pitié de l'auteur pour les souffrances des femmes brimées par un sort impitoyable et ne déviant jamais de leur voie simple et directe.

CONCLUSION

Résumons brièvement, dans le but d'avoir une impression d'ensemble, le cours de notre argumentation. Des considérations *d'a priori* psychologique nous mènent à croire que les circonstances exceptionnelles de son enfance ont dû laisser empreintes sur l'affectivité de Loti une image idéale élevée et très particulière de la femme. Une corroboration de cette hypothèse a été cherchée d'abord dans un examen détaillé des portraits de femmes exotiques, où il s'agit surtout d'une filtration subjective — base du procédé littéraire — des aventures personnelles très variées de l'auteur.

De cet examen, il résulte que même dans les épisodes les plus sensuels, tels ceux de la gitane et de Suleïma, la sensualité des débuts est profondément teinte d'une pitié qui ne s'explique que par un contraste très fort dans l'âme de Loti entre le bas état des femmes en question et une image, inconsciente peut-être, de ce que la femme peut devenir dans des circonstances plus favorables au développement de ses qualités essentielles. Loti s'ingénie à trouver du bon dans chacune d'elles, à se lamenter en les voyant à la merci des événements, et cela excuserait sa façon de se croire, comme un enfant gâté, le seul bénéficiaire de leur bonté foncière. Cette première formule rudimentaire prend plus d'ampleur dans les cas de Rarahu et d'Aziyadé. La sensualité potentielle de l'aventure tahitienne est énorme, mais n'arrive jamais à vicier l'atmosphère curieuse de « sagesse » imprégnant le livre. La filtration s'est produite encore

une fois, d'autant plus efficace que le portrait de Rarahu est une synthèse de plusieurs réalités. Seulement ici, à la pitié que produit d'habitude chez Loti une sublimation de l'attrait des sens, viennent s'ajouter des indications plus précises sur la nature de l'idéal qui en est responsable. Attribuant à Rarahu un dévouement sans bornes, Loti conçoit que le bonheur absolu, qu'il désespère de réaliser, serait, en allant installer leur ménage au sein de la civilisation antique, de permettre le plein épanouissement de sa féminité. — féminité qui résume pour lui tous les charmes et toutes les qualités de sa race, digne de pitié puisque menacée de mort par le modernisme européen.

Mais, à la vérité, il n'y aurait jusqu'ici nulle certitude que l'idéal latent soit profondément enraciné ou d'une influence étendue. Il serait aisé d'attribuer les aspirations trouvées dans ce livre aux théories et aux projets romanesques conçus par tout jeune homme de vingt ans non encore conscient des embûches que la vie peut lui réserver. Ce n'est qu'après l'épreuve mordante de la vraie passion que la survivance de cet idéal sera la garantie de sa force et de son influence. Aussi nous a-t-il fallu situer *Aziyadé* dans son ambiance affective. Dans l'incident du Sénégal, nous voyons le jeune Loti au comble de la passion amoureuse faire l'expérience d'un déboire amer qui le plonge d'un trait au tréfonds du désespoir et l'accule ensuite au cynisme. Or, dans ce délabrement moral, dans son besoin de s'étourdir pour oublier, il suit l'entraînement des sens auprès d'Aziyadé, mais, quoique le procédé de sublimation soit cette fois d'autant plus lent et plus heurté de rechutes qu'il était tombé plus bas, l'idéal se fait encore jour, se révélant comme le verso du byronisme sensuel de certaine « profession de foi » et provoquant, à mesure que la vraie affection naît entre Loti et Aziyadé, une reprise en-

core plus forte des aspirations et des conceptions déjà présentes, au moins en puissance, dans les épisodes précédents.

Là où dans *Rarahu*, il n'y avait eu que la vague idée d'aller vivre avec elle la vie de primitive contemplation dans les forêts silencieuses de l'Océanie, dans *Aziyadé*, se sentant sous l'emprise de l'Islam et de ses traditions, Loti effectue presque dès le début une installation au vieux faubourg d'Eyoub et jouit pendant un certain temps du dévouement de la femme contenant pour lui l'essence de la civilisation turque et répondant plus profondément qu'aucune autre à son idéal. Ainsi celui-ci sert de bouée de sauvetage à Loti qui allait sombrer dans son amertume de désillusionné. Là où sa conception de la femme aurait pu tourner tout à fait au pire, une influence sous-jacente l'acheminait de la sensualité vers quelque chose de noble et de sain. Dès lors, malgré quelques incartades passagères de sa nature trop expansive, la voie est préparée pour la noble galerie de femmes magnifiques contenues dans les ouvrages plus proches du genre roman.

Poursuivant notre examen, nous retrouvons cet idéal dans la noire enveloppe de Fatou-gaye, sous une forme et dans une atmosphère tropicale qui ne sembleraient guère s'y prêter, une curieuse transposition de ces mêmes valeurs féminines de dévouement et d'inspiration sociale civilisatrice, qui pour paraître dans une perspective si bizarre et si déformée n'en sont pas moins vivantes.

Dans la personne de Pasquala, les autres aspects de la femme n'ayant pu faire une impression sur Loti, il y a tout simplement une forme supérieure de l'attrait physique que l'auteur exprime par une exagération de sa tendance panthéiste à considérer une

femme comme l'expression la plus heureuse et la plus concentrée des charmes d'un pays ou d'une race.

Les dernières preuves de la persistance de l'idéal et des indications supplémentaires quant à ses détails, nous sont fournis dans *Madame Chrysanthème* et dans *Les Désenchantées*. Dans l'un parce que tout au Japon fait contraste avec un ensemble d'attitudes personnelles; tout, l'humour, la réaction au Japon physique et moral, les souvenirs de son enfance et de la Turquie, les aspirations à moitié satisfaites, tout indique une conception de la femme si essentielle à son âme qu'elle domine ses impressions de l'Extrême Orient au point de lui ôter toute possibilité de vraie compréhension. Dans l'autre, l'idéal, cristallisé cette fois dans le souvenir d'Aziyadé, est la raison d'être du livre. Sans lui, Loti ne se serait jamais engagé de la façon si entière et si sincère que nous savons. L'affection de « Djénane » se présente à lui comme une possibilité tardive de combler ses anciennes aspirations d'amour sublime avec Aziyadé.

Il avait déjà montré le développement de sa conception de la femme, conservatrice des réelles valeurs de la famille, de la tradition et de la religion, en exprimant une admiration de certaines japonaises au cours de son article *Les Femmes Japonaises* et en la concrétisant dans le personnage de *La Fille du Ciel*. Sa causerie sur *La Femme Turque* est un autre aspect de la même admiration et une explication de son plaidoyer, assez déguisé, il faut le dire, en faveur de l'émancipation des Turques.

Nous remarquons donc que toutes ces manifestations de la femme exotique portent l'empreinte d'un cachet « normal », que même les types les plus anormaux sont comme coulés dans un moule qui leur ôte une grande partie de leur « délicieuse pourriture ». Pour nous, ce phénomène relève du domaine de la

mémoire affective de Loti qui n'a jamais beaucoup dévié de l'idéal de la femme formée pendant les dix-sept années de sa vie rochefortaise. Cet idéal a marqué ses réactions devant la femme exotique et a canalisé les élans de ce cœur en mal d'affections et d'épanchements. D'ailleurs cette influence paraît indiscutable et nous avons trouvé un curieux exposé de la même opinion dans un article écrit à la fin du siècle dernier par un prêtre « certes faillible mais de bonne volonté et n'ayant en vue que le bien et la grandeur des âmes » ⁷²⁶. Il affirme, comme nous l'avons fait en traitant de la religion de Loti ⁷²⁷, que l'affectivité de l'auteur est restée profondément chrétienne, en dépit de son manque de conviction intellectuelle. « Dans les livres de monsieur Pierre Loti, quelles que soient les tempêtes que l'on traverse, c'est toujours du Christianisme qu'on respire » ⁷²⁸. Certes, il est pris par la magie des choses; mais il faut être aveugle pour ne pas comprendre qu'il ne sera jamais subjugué par elles, qu'après les avoir transformées en mystérieux symboles puissants ou subtils des sentiments qui sont la vie de son âme. Et s'il épie avec tant de ferveur la forme même des êtres, c'est que cette forme lui apparaît toujours comme la manifestation, comme un symbole de l'âme..... Même les critiques qui ont accusé monsieur Pierre Loti de sensualité ne pourront pas nier qu'il n'a jamais écrit une ligne dont l'intention n'apparaisse très évidemment d'une pureté absolue. Il a la probité de ne rien vouloir dissimuler.....; heureusement, tout de suite; ses amours s'épurent, la grande brise de son Christianisme inné les gonfle d'âme et par là même les dématérialise, car toute chair est bornée et arrive

(726) Anonyme, article dans *La Revue Nouvelle*, p. 770 et seq.

(727) Ci-dessus, p. 43 et seq.

(728) Anonyme, p. 772.

bientôt à ne plus compter auprès de l'âme quand l'âme s'amplifie...; la meilleure preuve, c'est encore le ton général, le timbre d'âme que donnent ses livres. Je rappellerai cependant le chapitre de *Fantôme d'Orient* où l'écrivain, évoquant Aziyadé, arrive à transformer et spiritualiser l'amour qu'il eut pour elle au point d'avoir le droit de confesser qu'il voudrait en toute ingénuité, s'il la trouvait vivante, pouvoir la prendre par la main et la conduire auprès des êtres qu'il respecte et qu'il aime le plus au monde. Il est évident que monsieur Pierre Loti n'a jamais conçu l'amour qu'en lui souhaitant au fond de son âme la possibilité d'un épanouissement auquel il avait rêvé ainsi devant le fantôme d'Aziyadé; et je ne sais si l'on se rend bien compte que c'est tout simplement là l'amour Chrétien, pratiqué en dehors des justes règles et des limites posées par le Christianisme, mais enfin l'amour Chrétien..... Pour quiconque voudra prendre le soin de pénétrer l'âme même des œuvres de monsieur Pierre Loti, il apparaîtra donc clairement que sa conception de l'amour et de toutes les affections humaines est Chrétienne » ⁷²⁹. Du même coup, il apparaîtra, et nous avons essayé de le démontrer, que sa conception de la femme, fonction de cette affectivité restée Chrétienne est de la même espèce et se rattache étroitement à l'attitude fixée pendant son enfance envers les femmes admirables qui étaient pour lui des manifestations vivantes du Christianisme.

Jusqu'ici nous avons réussi à dégager l'existence de l'idéal et son influence générale et plutôt négative. Il nous reste à examiner toute « la galerie d'âmes nobles, de cœurs dévoués » ⁷³⁰ que constituent ses portraits de la femme occidentale et surtout française et

(729) *Ibid.*, p. 772-773.

(730) SERBAN, *Pierre Loti*, p. 101.

à démontrer que, loin d'être ici générale et négative, l'influence a pu reproduire la totalité de l'idéal dans des manifestations particulières de sorte qu'on pourra étudier des catégories distinctes en les rattachant à telle ou telle partie des souvenirs restés dans la mémoire de l'auteur, depuis l'enfance.

L'influence plus nette de la mémoire affective dans la seconde division de l'œuvre, la partie plus près du genre romanesque semble susceptible d'une explication psychologique. Notons que la période troublée d'amours exotiques s'étend de 1867 à 1885 à peu près, et qu'après cette date, la série de femmes « normales » se produit dans l'œuvre. Or, comme l'observe un grand spécialiste de la mémoire affective, « le propre du souvenir, c'est qu'il a résisté, c'est qu'il résiste encore aux forces dissolvantes qui agissent sur lui pour l'organiser, pour l'assimiler, pour le décomposer en des éléments dont nos croyances, nos idées, nos sentiments profiteraient » ⁷³¹. « Aussi considérons-nous plutôt comme des souvenirs ceux de nos sentiments ... qui ne s'harmonisent plus avec notre moi actuel, mais nous rapportent à une époque antérieure, à un état d'âme disparu, ceux, en un mot, qui vivent d'une vie individuelle et ne sont pas systématisés avec nos habitudes de penser, de sentir, d'agir » ⁷³². C'est-à-dire que si, pour une raison ou pour une autre, l'esprit développe au cours de la vie une nouvelle organisation qui couvre comme une croûte d'anciennes attitudes émotives, celles-ci, si elles sont assez vigoureuses, peuvent persister de leur propre vie dans l'inconscient et surgir plus tard en faisant contraste avec l'organisation secondaire. Alors si le moi, par ses dispositions essentielles, trouve à ces revenants une supériorité ou un attrait particulier, il

(731) PAULHAN, p. 52.

(732) *Ibid.*, p. 32.

peut les cultiver, les nourrir, s'en servir comme moyen d'échapper au présent qui ne le satisfait pas. C'est comme si un rideau avait été retiré pour révéler à l'esprit ses anciens trésors d'idées ou d'émotions. Il nous semble que voilà exactement ce qui se passa chez Loti. A partir de sa dix-septième année et surtout lors de son entrée dans la Marine, une nouvelle couche d'organisations émotives commence de se former, celle qui consiste en ses aspirations vers l'amour exotique, vers toutes les ivresses de la vie de marin, et qui finit par recouvrir peu à peu l'organisation antérieure, celle qui lui venait de son enfance. La nouvelle couche se nourrissait pendant peut-être une quinzaine d'années ou plus, mais à la fin, les troubles affectifs dont elle se composait en grande partie s'étant calmés, l'organisation originale commença de se faire encore jour, aidé sans doute par la sublimation que nous avons remarquée dans la conception de la femme et de l'amour. Alors des souvenirs affectifs d'enfance, tant inconscients que conscients se sont présentés au cœur de Loti et il s'y est accroché avec d'autant plus de ferveur que l'organisation secondaire lui montrait le déroulement de la vie comme une course effrénée et imbécile vers le néant. On dirait qu'il ait eu lui-même une vague conscience de ce phénomène psychologique, car, outre ses allusions aux couches différentes de son caractère, il y a dans le *Spahi*, un passage qui exprime sous une forme admirablement concise la théorie même de Paulhan que nous venons de citer. Il est question de Jean Peyral : « Il y avait maintenant un voile épais sur ces affections d'enfance et de famille; ce voile c'était Cora, son désespoir, ses passions. (Cela arrive à certaines périodes d'éblouissement et de vertige; — et puis le voile se dissipe et on revient tout doucement à ce que

l'on avait aimé) » ⁷³³. Loti s'est mis tout entier dans ces lignes.

Ce n'est pourtant qu'à l'abord des portraits de femmes occidentales qu'il devient clair à quel point « les survivances sentimentales mènent toujours le combat contre les appels des sens » ⁷³⁴, à quel point l'ancienne organisation mentale, l'ancienne conception de la femme reprend le dessus. De Jeanne Méry à Yvonne Moan, Loti a basé ses caractères sur les mêmes qualités d'âme, admiré en elles les mêmes valeurs; il leur attribue le même rôle d'épouse chrétienne, de mère de famille dévouée et prête à tous les sacrifices pour le bonheur des siens. De la jeune fiancée pleine d'espoir jusqu'à la vieille grand'mère écrasée par une vie de chagrins et de douleurs, la femme idéale pour lui est toujours la femme de la campagne, avec des qualités fondamentales d'« humanité » qui transparaissent à travers des nuances et des détails exigés par le récit, quels qu'aient été les modèles originaux.

Voilà, à notre sens, le résultat de l'opération de la mémoire affective dans l'œuvre de Loti. Ses souvenirs d'enfance contiennent une attitude de respect, de vénération, d'amour apitoyé pour un idéal de femme composé de celles qui, de sa sœur à ses grand'mères, lui ont prodigué leur tendresse. Son impression d'elles se résume dans le mot magique « l'île », qui recèle tout le charme d'une civilisation traditionnelle qu'elles représentaient et qui faisait un tel contraste avec la marée montante du modernisme menaçant de la submerger. « L'île », pour lui, c'est « des villages de pêcheurs aux maisonnettes toutes basses..., des pauvres villages tout blancs de chaux... et nets et propres à ravir... Des hommes brunis par le soleil et le

(733) *RS.*, p. 84.

(734) *FLOTTES*, p. 227.

vent marin. Des bonnes vieilles en haute coiffe blanche. Sur toutes choses un charme d'honnêteté simple, modeste et patriarcale » ⁷³⁵.

Or, l'étude des visages de femmes dans l'œuvre romanesque découvre une impression, une attitude, un idéal identiques, les mêmes qualités mises en valeur dans une série de femmes comprenant la gamme entière des âges féminins. D'où nous concluons, en rappelant notre base psychologique, à l'identité des deux conceptions. Il n'est même pas jusqu'aux situations dans lesquelles Loti met ses héroïnes pour les soumettre à l'épreuve qui ne ressemblent étroitement à celles où il a vu se manifester les grandes qualités des femmes de sa famille — la séparation des fiancés, des époux, des familles par les exigences et par les tragédies de la mer, la ruine matérielle, la mort la plus lugubre, celle du marin immergé en plein océan, dont la dépouille ne revient même pas aux mains pieuses de ceux qui l'avaient aimé. Loti traite des émotions primordiales parce qu'elles ont rempli son enfance et éprouvé celles qui le couvaient. Nous avons remarqué aussi sa façon de se projeter dans ses héros en leur faisant sentir, comme il l'a tellement senti lui-même, le contraste entre la nostalgie des « ailleurs » et la protection maternelle du foyer, centre d'une existence de calme et sage bonheur. Toute la dernière partie de l'œuvre chante les louanges de la tradition familiale vers laquelle il tournait sans cesse ses yeux d'enfant rêveur.

D'après notre discussion sur les couches du caractère chez Loti, il sera évident que nous abondons dans les sens du critique le plus récent qui affirme comme nous l'avons remarqué : « Loti apparaît comme le champ de bataille de deux antagonistes, résumés dans

(735) *FE.*, p. 113-114.

les symboles du Primitif et du Chrétien... Le Primitif est la réaction de l'être de chair... le Chrétien est le correctif civilisé de l'instinct primitif » ⁷³⁶. Et nous croyons avoir démontré que, quelques ruines que cette lutte ait laissées dans l'âme et dans l'œuvre de Loti, une forteresse, quoiqu'atteinte n'a pu être forcée, c'est-à-dire que la chose la plus stable et la plus persistante dans son caractère comme dans ses écrits, la seule chose que ni ses passions ni son désespoir n'ont pu ébranler, c'est bien sa conception de la femme, restée saine, voire chrétienne malgré tout et jusqu'à la fin. A raison a-t-il dit « L'amour qu'on a pour sa mère, c'est le seul qui soit vraiment pur, vraiment immuable » ⁷³⁷.

Vu le 23 février 1938.

LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.
J. VENDRYES.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
G. ROUSSY.

(736) FLOTTES., p. 263.

(737) *Mercure de Flandre*, Pensées de Pierre Loti.

Liste des abréviations renvoyant aux œuvres de Loti.

(Edition Calmann-Lévy, sauf indication contraire).

La date entre parenthèses indique la date d'apparition de chaque ouvrage, l'autre la date du tirage consulté, si elle est différente.

- Ad. — *Lettres de Pierre Loti à Mme J. Adam* (1924), Plon.
- Az. — *Aziyadé*, 1888, 9^e éd. (1879).
- Chrys. — *Madame Chrysanthème*, 1925 (1887).
- Dch. — *Les Désenchantées*, s. d. (1906).
- Enf. — *Le Roman d'un Enfant*, 1925 (1890).
- Ex. — *L'Exilée*, 1926 (1892).
- FE. — *Fleurs d'Ennui*, s. d. (1882).
- FC. — *Figures et Choses qui Passaient*, s. d. (1898).
- FCL. — *La Fille du Ciel*, *Revue des Deux Mondes* (1911),
tomes 2 et 3.
- FO. — *Fantôme d'Orient*, s. d., 60^e édition (1891).
- FY. — *Mon Frère Yves*, s. d. (1883).
- JA. — *Japoneries d'Automne* (1889).
- Jl. — *Journal Intime*, Tome 1 (1925); tome 2 (1929).
- JO. — *Un Jeune Officier Pauvre*, 1925 (1923).
- JR. — *Judith Renaudin*, s. d. (1898).
- LO. — *Le Mariage de Loti*, 1888 (1880).
- MA. — *Matelot*, s. d. (1893).
- PM. — *Le Livre de la Pitié et de la Mort*, s. d. (1890).
- PE. — *Propos d'Exil* (1887).
- PI. — *Pêcheur d'Islande*, s. d., 379^e éd. (1886).
- PJ. — *Prime Jeunesse*, 1925 (1919).
- RA. — *Ramuntcho*, 1928 (1896).
- RS. — *Le Roman d'un Spahi*, s. d. (1881).
- SVÖ. — *Suprêmes Visions d'Orient* (1921).
- RF. — *Reflets sur la Sombre Route*, 1926 (1899).
- TJ. — *La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, s. d.,
(1905.)
- VT. — *Quelques Aspects du Vertige Mondial* (1917),
Flammarion.

Liste des ouvrages critiques consultés à la Sorbonne.

- ALBALAT (A.). — *Souvenirs de la Vie Littéraire*, 1920 (H. J. m. 289, 12°).
- BORDEAUX (H.). — *Quelques Portraits d'Hommes*, 1914 (L. H. 1048, 12°, T. 1).
- *Les Ecrivains et les Mœurs*, 1900, Plon, 348 p., 16° (L. H., 329).
- BRUNETTIÈRE (F.). — *Histoire et Littérature*, T. 2, 1884, C. Lévy, 377 p. (Us. L. 13).
- DELFOUR (Abbé). — *La Religion des Contemporains*, 1899, Lecène, T. 2 (H. J. m., 119).
- DESCHAMPS. — *La Vie et les Livres*, 1895, Colin, T. 2, xi-366 p. (L. Fd., 203, 12°).
- DOUMIC (R.). — *Ecrivains d'aujourd'hui*, 1895, Perrin, 324 p. (L. H., 374, 12°).
- *Etudes de Littérature Française*, 1899, Perrin, 319 p., T. 3 (L. H., 369, 12°).
- DUMESNIL (G.). — *L'Ame et l'Evolution de la Littérature Française*, 1905, Soc. Fr. Imp., T. 2, 356 p. (L. H. 383, 12°).
- ERNEST-CHARLES. — *La Littérature Française d'Aujourd'hui*, 1902, Perrin, 358 p. (L. H. 385, 12°).
- FAGUET (E.). — *Propos Littéraires*, 1902. Soc. Fr. Imp., T. 1, 412 p. (L. H. 215, 12°).
- GILBERT (E.). — *Le roman en France au XIX^e siècle*, 1896, Plon, 463 p. (L. Fr. 609, 12°).
- GIRAUD (V.). — *Les maîtres de l'heure*, 1911, Hachette (L. H. 542, 12°).
- *Portraits d'Ames*, 1929, Didot, 212 p. (L. H. 1664, 8°).
- GOSSE (E.). — *French Profiles*, 1913, Londres, T. 4 (L. H. 1073, 12°).
- LARROUMET (G.). — *Etudes de Littérature et d'Art*, 1896, Hachette, T. 4, 404 p. (Us. L. 31, 12°).
- LEMAITRE (J.). — *Impressions de Théâtre*, 1895, Lecène, T. 8, 348 p. (L. H. 111, 12°).

- MICHEL (H.). — *Le Quarantième Fauteuil*, 1898, Hachette, VIII-280 p. (L. Fd. 146, 12°).
- PELLISSIER (G.). — *Nouveaux Essais de Littérature Contemporaine*, 1895, Lecène, 384 p. (L. H. 1114, 12°).
- PRAVIEL (A.). — *Du Romantisme à la Prière*, 1927, Perrin (L. H. 1100, 12°).

**Liste des ouvrages critiques consultés à la
Bibliothèque Nationale.**

- BANTHOU (L.). — *Pierre Loti*, 1925, Presses Fr., 16 p., 16° (8° Ln27, 66477).
- *Pêcheur d'Islande*, Etude et Analyse, 1929, Mellottée, 16°, 367 p. (8° Y2, 74607).
- BORDEAUX (H.). — *Quelques Portraits d'Hommes*, 1914, Plon, 16°, iv-359 p. (8° G. 11339).
- COULON (M.). — *Témoignages*, 1911, Merc. Fr., 2° série, 16° 315 p. (8° LN9, 324).
- DUHOURCAU, TALVART, MAUBERGER. — *Images de Pierre Loti*, 1935, La Rochelle, 8°, 118 p. (8° Ln27, 80263).
- FARRÈRE (C.). — *Loti*, 1930, Ed. Excelsior, 8°, 201 p. (8° Ln27, 63290).
- FAURE (G.). — *Ames et Décors Romanesques*, 1925, Fasquelle, 8°, 208 p. (8° Z. 23156).
- FRANCE (A.). — *La Vie Littéraire*, 1888, C. Lévy, T. 7, 8°, 308 p. (8° Z. 25300, I).
- FROMMEL (G.). — *Etudes Littéraires et Morales*, 1908, St. Blaise, 16°, 331 p. (8° Z. 20189).
- HÉLYS (M.). — *L'Envers d'un Roman*, 1924, Perrin, 16°, VIII-286 p. (8° J. 9176).
- LASBORDES (H.). — *La Poésie des Souvenirs d'enfance chez Lamarine*, 1929, Champion, 4° 95 p. (4° Ln27, 63353).
- LEMAITRE (J.). — *Les Contemporains*, 1888, Boivin, 1^{re} série, 12°, 356 p. (8° Z. 26818, I).
- LEFÈVRE (R.). — *La Vie Inquiète de Pierre Loti*, 1935, Malfère, 16°, 252 (8° Ln27, 80495).
- MALLET (F.). — *Pierre Loti, Son œuvre*, 1923, N. R. C., 16°, 59 p. (8° Z. 20640, II).

- Odette V... — *Mon Ami Pierre Loti*, 1930, Bar-le-Duc, 12° (8° Ln27, 63576).
- PAUL-FAURE. — *Méditation sur Loti*, 1921, Grasset, 16°, 91 p. (8° Ln27, 60437).
- ROBERT (L. de). — *De Loti à Proust*, 1928, Flammarion, 12°, 249 p. (8° Ln9, 346).
- LA ROCHEFOUCAULD. — *Constantinople avec Loti*, 1928, Ed. de Fr., 16°, 233 p. (8° J. 9387).
- SALOMON (M.). — *Etudes et Portraits*, 1896, Plon, 18° (8° Z. 14322).
- *Art et Littérature*, 1901, Plon, 16°, 380 p. (8° Z. 15459).
- SCRIBNER (H.). — *Pierre Loti vu à travers son œuvre*. Thèse, Poitiers, 1932, gr. 8°, 195 p. (4° Ln27, 80183).
- SERBAN (N.). — *Pierre Loti, Sa vie et son œuvre*, 1924. Presses Fr. 8°, xxi-372 p. (8° Ln27, 61408).
- STERN (P.). — *Pierre Loti et Carmen Sylva*, 1931, Grasset, 16°, 183 p. (8° Ln27, 63803).

Articles consultés à la Bibliothèque Nationale.

- ANONYME. — *Le Christianisme de M. Pierre Loti*. Dans la Nouvelle Revue, 15 déc. 1893.
- MAURIAC (F.). — *Pierre Loti*, dans La Revue Hebdomadaire, 1923, Mai, p. 387-390 (8° Z. 13581).
- D'OCAGNE. — *Quelques Souvenirs Familiers sur Pierre Loti*, dans La Revue Hebdomadaire, 1927, VIII.
- SEFER BEY. — *Les Désenchantées* dans La Revue, 1909, 1^{er} sep. (4° Z. 600).
- TISSOT (E.). — *La Civilisation Japonaise et Pierre Loti* dans La Revue Bleue, 1902, 18 (4 Z. 600).
- VAUX DE FOLLEILLER. — *Les Ancêtres de Pierre Loti*, dans La Revue Hebdomadaire, 1927, I, p. 597-608.
- GUIEYSSE (G. F.). — *La véritable Rarahu* dans Les Annales Politiques et Littéraires, 13 nov. 1911 (Fol. Lc2, 4214).

Autres ouvrages consultés :

- FLOTTES (P.). — *Le Drame Intérieur de Pierre Loti*, 1937, Ed. Le Courrier Littéraire, 8°, 270 p.
- LEFÈVRE (R.). — *Le Mariage de Loti* (Etude critique), 1935, Malfère.
- Mercure de Flandre* (Lille). — Numéro spécial consacré à Loti, 1931, Janvier-Février.
- SERBAN (N.). — *Un frère de Pierre Loti. Gustave Viaud*, 1936. Nlles Ed. Latines, 12°, 197 p.
- Correspondance inédite de Pierre Loti*, 1929. Calmann-Lévy, 16°, 247 p. B. N. (8° Y2, 7387 (8)).

Bibliographie Psychologique.

- ALAIN. — *Sentiments, Passions, Signes*, 1935, Gallimard, 16°, 275 p. B. N. (8° R. 42208).
- AUDIAT (P.). — *La Biographie de l'Œuvre Littéraire*, 1924, Champion, 8°, 279 p. B. N. (8° Z. 22975).
- BAUDOUIN (C.). — *La Psychanalyse de l'Art.*, 1929. Alcan, 8°, 274 p. B. N. (8° R. 36566).
- BOVET (P.). — *Le Sentiment Religieux et la Psychologie de l'Enfant*. Delachaux et Niestlé.
- HENNEQUIN (E.). — *La Critique Scientifique*, 1894. Sorb. (L. H., 410, 12°).
- HEYMANS (G.). — *La Psychologie des Femmes*, 1925, Alcan, 8°, XL, 315 p. B. N. (8° R. 34362).
- LOMBROSO (G.). — *L'Ame de la Femme*, 1931. Payot, 16°, 398 p. B. N. (8°, R. 39251).
- MONTESSORI (M.). — *L'Enfant*, 1935. Desclée, 8°, 267 p. B. N. (8°, T. 4318).
- PAULHAN (F.). — *La Fonction de la Mémoire et du Souvenir Affectif.*, 1904. Sorb. (S. Pn., 569) 12°.
- RIBOT (Th.). — *La Psychologie des Sentiments*, 1896. Alcan, 8°, B. N. (8°. R. 13969).
- *Problèmes de Psychologie Affective*, 1910. Alcan, 18°, 11-172 p. B. N. (8° R. 23452).

RUSU (L.). — *Essai sur la Création Artistique*, 1935. Alcan.
8°, 463 p. B. N. (8°. R. 42371).

SOURIAU (E.). — *L'Abstraction Sentimentale*, 1925, 8°, 144 p.,
B. N. (8°, R. 33818).

Article :

BALDWIN (J.-M.). — « *La Mémoire Affective dans l'Art.* »
Dans : *La Revue Philosophique*, Mai 1909. (B. N., 8°, R.
847).

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION. — <i>L'esthétique moderne et la vie affective</i>	9
CHAPITRE I. — <i>Bases Psychologiques</i>	13
<i>Section A.</i> La psychologie, la mémoire affective et l'art. La théorie des attitudes	13
<i>Section B.</i> L'influence de l'enfance sur l'affectivité générale de Loti. Sur le développement de l'émotivité démontré par comparaison avec la psychologie féminine normale	22
<i>Section C.</i> Cette influence a donné à Loti une mémoire affective. Preuves particulières. Les attitudes révélées dans la mémoire affective devraient se retrouver dans l'œuvre	32
CHAPITRE II. — <i>Les Attitudes dans les Souvenirs de Femmes</i>	41
<i>Section A.</i> Madame Viaud. Les Grandes Dames ...	41
— <i>B.</i> Marie Viaud	58
— <i>C.</i> Tante Claire	64
— <i>D.</i> Tante Berthe	70
— <i>E.</i> Les autres tantes	74
CHAPITRE III. — <i>L'adolescence.</i> Les couches du caractère chez Loti. Superposition des deux conceptions de la femme. La Gitane, Paule	81
CHAPITRE IV. — <i>La Femme Exotique</i>	93
<i>Section 1.</i> Rarahu	93
— <i>2.</i> La Grande Passion	105
— <i>3.</i> Aziyadé	110
— <i>4.</i> Fatou-Gaye	121
— <i>5.</i> Suleïma	126
— <i>6.</i> Pasquala	129

—	7. La Femme Japonaise	132
—	8. La Femme Turque	144
CHAPITRE V. — <i>La Femme Occidentale</i>		159
Section A. Les Fiancées		159
—	1. Jeanne Méry	154
—	2. Gaud Mével	164
—	3. Madeleine	182
—	4. Gracieuse	187
—	5. Judith Renaudin	202
Section B. Epouses, Mères et Grand'mères		212
—	1. Marie Keremenen	212
—	2. Madame Berny	221
—	3. Franchita	231
—	4. Madame Peyral et la mère d'Yves	236
—	5. Yvonne Moan	241
CONCLUSION. — <i>L'influence de la mémoire affective se montre sous deux formes.</i>		
1. Elle modifie la conception de la femme exotique.		
2. Elle donne des caractéristiques spéciales à la conception de la femme occidentale		248
Liste des abréviations renvoyant aux œuvres de Loti.		259
Bibliographie des ouvrages consultés		260

